

le

COURRIER de l'UNESCO



AVRIL 1991

ENTRETIEN AVEC
FAROUK HOSNY

**REGARDS
SUR LE
TEMPS**



M 1205 - 9104 - 18.00 F



BELGIQUE : 191 FB. CANADA : 5,25 \$. CÔTE D'IVOIRE : 1260 CFA. CAMEROUN : 1440 CFA. GABON : 1440 CFA. MAROC : 25 DH. LUXEMBOURG : 130 FLUX. SUISSE : 5,70 FS. PORTUGAL : 550 ESC.

confluences

Pour cette rubrique « Confluences », envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



HÉRAUT À L'ÉTENDARD

huile sur bois et feuilles d'or de María Irma Salazar

Ce tableau appartient à la série des « Anges à l'arquebuse » de l'artiste argentine María Irma Salazar. Avec une fidélité remarquable à l'esprit et à la technique des maîtres de l'école de Cuzco du 18^e siècle, le peintre y recrée une image traditionnelle du baroque andin. Soldat ou musicien, toujours vêtu somptueusement à la mode espagnole, l'ange à l'arquebuse est à fois un guerrier et un messager de paix. Cette figure d'inspiration chrétienne est l'une des créations les plus originales de l'art métissé latino-américain.

4

Entretien avec
FAROUK HOSNY



9

REGARDS SUR LE TEMPS

LE TEMPS RACONTÉ
par Paul Ricœur 11

ÉCHELLES DE MESURE
par Jean Matricon 16

INNOCENCE ET MÉMOIRE
par Xiong Bingming 20

RYTHMES À CONTRETEMPS
par Honorat Aguessy 25

INTELLIGENCE MULTIPLE
par Ahmad Hasnawi 26

À LA RECHERCHE DU PRÉSENT
par Fernando Ainsa 29

ÉLOGE DU QUARTZ
par Ayyam Wassef 33

LE DUR DÉSIR DE DURER
par Alexandre Cioranescu 37

41

EN BREF
DANS LE MONDE...

42

QUI SONT
NOS LECTEURS
*Analyse des réponses au
questionnaire du
Courrier de l'UNESCO*

44

ACTION/UNESCO

MÉMOIRE DU MONDE
Sauver les « demeures
d'éternité »
par Gérard Bolla

46

ACTION/UNESCO

POUR UNE CULTURE
DÉMOCRATIQUE
La Déclaration de Montevideo

47

ACTION/UNESCO

LES ROUTES DE LA SOIE
Ambassadeurs, aventuriers et
empires
Par François-Bernard Huyghe

49

COUPS DE CŒUR
Disques récents
par Isabelle Leymarie

50

LE COURRIER
DES LECTEURS

Notre couverture :
Photographie de
David Harding.

Couverture de dos :
Nébuleuse (1989), tableau
(160,5x140 cm) de l'artiste
coréenne Bang Hai-Ja.

le **COURRIER**
de l'**UNESCO**

44^e ANNÉE
Mensuel publié en 35 langues et en braille

« Les gouvernements des États parties à la présente Convention, au nom de leurs peuples déclarent :

Que, les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix...
...Qu'une paix fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples et que, par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité.
...Pour ces motifs (ils) décident de développer et de multiplier les relations entre leurs peuples en vue de se mieux comprendre et d'acquérir une connaissance plus précise et plus vraie de leurs coutumes respectives... »

(Extrait du préambule de la Convention créant l'UNESCO, Londres, le 16 novembre 1945)

ENTRETIEN

FAROUK HOSNY

est l'un des grands peintres contemporains de l'Égypte. Il a longtemps vécu et travaillé en Europe. Homme d'ouverture, attentif aux courants artistiques du monde arabe et du monde occidental, il est aujourd'hui ministre de la culture de son pays.



■ *Vous êtes un peintre devenu ministre. Les deux vocations sont-elles conciliables ? L'artiste est censé lâcher la bride à son imagination, voire à sa fantaisie, en tout cas à sa liberté créatrice ; le ministre est un homme d'action, en principe doublé d'un gestionnaire, qui a des objectifs précis à réaliser dans le temps, en utilisant des moyens définis par l'Etat. Tout cela n'est-il pas impossible à vivre ?*

— La contradiction existe, c'est certain. Mais elle peut être plus ou moins aiguë selon les personnes et les circonstances. Pour ce qui me concerne, je la résous assez naturellement. Je ne conçois pas d'être un ministre — et surtout pas ministre de la culture

— sans imagination, sans pouvoir mobiliser l'imagination, la mienne, ainsi que celle des autres, au service d'une politique culturelle audacieuse.

La matière première que traite mon ministère, c'est la mémoire, le talent, la beauté ; s'agissant du patrimoine, nous gérons le produit de l'imaginaire de la société, tout au long de son histoire passée ; s'agissant de la création nouvelle, nous nous adressons aux éléments les plus novateurs de cette société, à des visionnaires, à des poètes. Enfin, nous avons la responsabilité de réfléchir, avec les autres ministères, à de grands projets d'avenir, qui doivent répondre à des besoins sociaux à long terme, qui sont

à peine pressentis aujourd'hui... A tous ces niveaux, l'intuition de l'artiste est tout aussi nécessaire que l'efficacité du gestionnaire.

Pour embrayer sur un futur possible tout en gardant les pieds sur terre, pour concrétiser, ne serait-ce qu'une fraction des rêves qui nous habitent, il y a, à chaque fois, une équation subtile à mettre au point, un compromis à trouver entre l'ambition et la raison, entre le risque à assumer et la faute à ne pas commettre...

Bien sûr, mon travail personnel, mon itinéraire de peintre, est freiné par mes fonctions de ministre. Mais c'est un choix que l'on fait au départ. Je ne suis d'ailleurs pas tout à fait seul à avoir fait un tel choix. Il me semble que, dans de nombreux pays, des artistes éprouvent maintenant le besoin de consacrer une partie de leur temps à autre chose que leur travail de création propre ; ils font de la télévision ou de la publicité ; ils militent dans un parti, une association pour les droits de l'homme ou une organisation pour la protection de l'environnement ; ils se lancent parfois même dans les affaires — ou ils entrent dans un gouvernement.

Je vois là une tendance probablement irréversible : le monde de la politique, mais aussi celui de la production, l'industrie, la finance, sans parler de

l'enseignement, requièrent de plus en plus de talents diversifiés, d'apports culturels, de points de vue éthiques ou esthétiques, qui ne peuvent venir que du monde des lettres et des arts. Aujourd'hui, Mozart et Modigliani ne seraient peut-être pas morts dans l'isolement et la misère...

■ *Abordons la question sous un autre angle : il existe certains Etats qui se refusent à créer des ministères de la culture parce qu'ils y voient, sous une forme ou sous une autre, un carcan bureaucratique, une limitation de la liberté de création, sinon un embrigadement des artistes. Ils s'appuient, il est vrai, sur certains exemples de ministères de la culture qui se sont surtout illustrés par l'étouffement de la vraie culture.*

— La culture peut être étouffée par un ministère, mais elle peut l'être aussi sur un marché où règne la loi de la vulgarité, où la concurrence ne joue qu'en faveur des productions les plus médiocres, où les commandes ne sont offertes qu'aux auteurs les plus conventionnels.

C'est notamment le cas de nombreux pays du tiers monde, où le mécénat privé est inexistant, où les entrepreneurs, lorsqu'ils s'aventurent dans le domaine de la culture, ne le font qu'avec des moti-

vations strictement commerciales, où la très grande majorité des créateurs n'a aucune chance de percer faute d'un minimum de moyens.

Dans ces conditions, que peut faire un ministère de la culture ? Il peut, comme vous venez de le suggérer, tenter de planifier la production artistique — c'est-à-dire définir les domaines à encourager et les domaines à décourager, favoriser telles orientations plutôt que telles autres, bref tenir les artistes pour des sous-traitants et l'œuvre d'art pour un produit de commande, au même titre que la sardine en conserve ou le textile de luxe. Cela s'est fait, et cela a mené à des désastres. Il faut espérer que, bientôt, cela ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

Par contre, ce qui se fait ici — et de plus en plus, pour autant que je puisse en juger, ailleurs dans le monde —, c'est le travail d'un ministère qui se veut avant tout un lieu d'incitation, d'émulation et de soutien à la création, en même temps que de protection de la liberté des créateurs. Notre intervention est généralement indirecte ; elle ne propose pas d'objectifs à atteindre, elle offre des lieux de rencontre — des maisons de la culture —, des occasions de réaliser tel programme de radio ou de télévision, de monter telle pièce de théâtre, d'organiser telle exposition de peinture, de publier tel recueil de





poèmes, avec des critères de qualité, mais non des exigences idéologiques.

Tenez, par exemple, en Egypte, en dehors de la capitale et de quelques grandes villes, aucune production théâtrale ou cinématographique ne serait pensable si le ministère ne la subventionnait pas. Notre rôle est vraiment de multiplier les chances offertes aux artistes, dans tous les coins du pays, en même temps que d'utiliser au mieux les moyens dont nous disposons pour diffuser leurs œuvres auprès du plus large public.

Cela dit, il y a une autre raison pour laquelle un ministère de la culture est indispensable dans un pays qui possède un patrimoine aussi prodigieusement riche que celui de l'Égypte... Quelle autre institution pourrait, en effet, déployer les ressources, les compétences et les efforts nécessaires pour conserver ce patrimoine ? Les mêmes problèmes se posent en Grèce, en Inde, en Chine ou en France.

Lorsqu'un pays est dépositaire des Pyramides, du temple de Karnak... à qui va-t-il confier le soin de leur protection et de leur sauvegarde ? Les entrepreneurs locaux n'en ont pas les moyens et une multinationale étrangère les intégrerait aussitôt à un ensemble hôtelier.. Ce n'est pas sérieux. Ces merveilles sont la propriété du peuple égyptien, qui assume la responsabilité morale de leur entretien, non seulement pour lui-même, mais au nom de l'humanité tout entière. Seul l'Etat égyptien, qui procède aux recherches, aux excavations, au répertoire, et qui, plus généralement, doit veiller à la sécurité de tous les biens du patrimoine contre tous les petits voleurs locaux aussi bien que contre les grands rapaces internationaux, est à même de lier les exigences de la protection des sites à celles du tourisme, qui les offre à l'admiration du monde.

■ **Arrêtons-nous sur les problèmes de la protection des sites. De quels dangers spécifiques sont-ils menacés ?**

— Les antiquités égyptiennes sont en danger, mais remarquons tout de même qu'elle ne sont pas les seules. Partout, aujourd'hui, les antiquités sont en danger. Non parce qu'on ne prend pas les mesures nécessaires à leur protection, mais parce que les techniques utilisées, même les plus perfectionnées, ont des effets secondaires — contre lesquels on n'est pas sûr de pouvoir se prémunir.

Le problème se pose d'ailleurs à une échelle plus vaste, à une échelle écologique. Les technologies modernes sont, dans de nombreux domaines, bénéfiques à l'humanité, mais, au-delà de certains seuils, elles ont, le plus souvent, des retombées nuisibles. Nuisibles à notre santé, à celle des plantes qui nous entourent... aussi bien qu'à celle de la pierre dont sont faits les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les gaz dégagés par les automobiles, les fumées des usines, les radiations, s'ajoutent alors aux changements climatiques, à l'humidité ou à la sécheresse — et finalement à l'usure du temps — pour altérer insidieusement la chimie de la pierre, la fraîcheur des couleurs, la très subtile harmonie des formes et des volumes...

Il y a des phénomènes d'usure que l'on peut combattre, mais certains autres échappent à tout contrôle possible. On peut, par exemple, réduire jusqu'à un certain point les vibrations produites par la circulation automobile en interdisant cette circulation dans un rayon suffisant autour des sites importants. Mais il est beaucoup plus difficile de se protéger contre les vibrations produites par le trafic aérien. Quant à la menace de la pollution, elle ne peut être contrecarrée que pour ce qui concerne l'activité industrielle locale. Mais que faire devant les menaces provenant d'une catastrophe écologique survenue à l'autre bout du globe ? Sans être pour quoi que ce soit dans le désastre de Tchernobyl, nous n'avons pas échappé à certaines de ses conséquences. Notre travail est au fond un labeur de Sisyphe. Mais il faut continuer d'avancer, sur tous les fronts possibles, pour résister le plus longtemps possible. C'est tout.

Paradoxalement, la richesse même du patrimoine historique, artistique, architectural, égyptien nous pose problème. Potentiellement, chaque mètre carré du sol égyptien recèle des trésors insoupçonnés. A l'heure actuelle, nous avons mis au jour 2 000 tombes

pharaoniques de grande valeur. A supposer que la restauration de chacune d'elles requière deux ans de travail, il ne nous faudrait pas moins de quatre mille ans/travail pour arriver au bout de notre tâche. Quant à les restaurer simultanément, cela dépasse de très loin les capacités dont dispose l'Égypte !

Comment procédons-nous ? Comme les pompiers dont le souci prioritaire est d'éteindre les incendies là où ils se déclarent. Nous concentrons nos efforts sur les antiquités les plus immédiatement menacées, qu'il s'agit de sauver d'une détérioration irrémédiable. C'est pénible à dire, mais on ne peut aller beaucoup plus loin en l'état actuel des choses. J'aurais tant voulu faire plus et mieux, restaurer et montrer au monde, dans un état parfait, toutes les merveilles que l'Égypte a créées depuis 50 siècles, au travers des civilisations successives qui ont marqué son histoire.

■ **Vous venez de signaler que la restauration suppose le recours à des procédés qui, parfois, accélèrent la détérioration de certains matériaux. Comment cela ?**

— Il y a différentes écoles en matière de restauration et il faut se méfier de tout jugement global. On peut dire qu'un procédé est efficace, dans certaines limites, pour restaurer tels matériaux — mais qu'il peut se révéler destructeur pour tel autre. Il faut souvent passer d'un procédé à l'autre, en combiner plusieurs, adapter certains d'entre eux à un contexte imprévu... Au-delà des procédés techniques, c'est d'ailleurs parfois la philosophie même de la restauration qui est en cause. Pour restaurer une vieille





citée abandonnée depuis longtemps, ou détruite par la guerre, il peut être légitime de reconstruire entièrement certains quartiers ; pour restaurer le Sphinx, il est évident qu'on doit viser la restitution de son aspect originel sans rien y changer !

Des erreurs sont parfois commises. Elles ont, justement, été commises lors de précédentes tentatives de restauration du Sphinx. On avait utilisé des produits, ajouté des éléments, qui devaient en modifier l'aspect. Heureusement, on a pu intervenir à temps ! Les nouveaux procédés utilisés pour protéger la pierre doivent aboutir, non à maintenir le Sphinx dans son aspect actuel, qui est très détérioré, mais à lui rendre sa splendeur passée.

■ *Venons-en à l'affaire du fameux plateau des Pyramides. Ce prestigieux plateau a déjà fait l'objet, il y a une dizaine d'années, d'un projet de mise en valeur qui a été très controversé. Vous-même êtes l'initiateur, avec le concours de l'UNESCO, d'un nouveau projet de réhabilitation. Faisons le point.*

— Il y a une différence fondamentale entre les deux projets ! Le premier allait irrémédiablement saccager le site : il visait, ni plus ni moins, à y construire des hôtels, des villas, des piscines, des casinos. Ça aurait été un véritable viol de sa dimension historique, de son caractère sacré. Le nouveau projet, tout au contraire, vise à dégager le site de tout ce qui lui est étranger et qui l'a pénétré par effraction : pavillons de repos, lieux d'aisance, entrepôts, maisons de certains fonctionnaires. Il s'agira également de remplacer les voies d'accès actuelles, qui sont asphaltées, par des routes de pierre ; de supprimer les réverbères ; de stopper l'invasion anarchique des dromadaires, des chevaux, des moutons et autres chèvres...

■ *Mais il n'en a pas toujours été ainsi...*

— Cette invasion est en effet assez récente. Il y a à peine vingt ans, le site était nettement séparé et de la ville de Guizeh et des derniers quartiers du Caire. Le visiteur, en y accédant, se trouvait brusquement plongé dans le silence magique du lieu, il se retrouvait de plain-pied aux origines du temps... Mais on a laissé le présent le plus chaotique envahir subrepticement cet espace mythique, le ronger, l'étouffer peu à peu... A ce rythme, on ne pourrait bientôt plus distinguer le Sphinx des dernières constructions du village de Nazlet el Simman...

On ne peut pas détruire ce village, mais on peut — et on doit — définitivement marquer la frontière du site par un mur d'enceinte qui l'isolerait des constructions alentour. Cette solution ne rendra pas au Sphinx la perspective qu'il a eu durant des millénaires — ouverte sur l'infini —, elle lui imposerait un périmètre fermé, mais au moins, elle protégerait une fois pour toutes ce périmètre. Sous certains angles, le visiteur pourra quand même retrouver la majestueuse beauté du site.

■ *Une question, plus générale, sur la durabilité des matériaux de construction des Pyramides et du Sphinx. Rien n'est éternel, ces matériaux déjà si anciens pourront-ils être entretenus sans fin ? Risquez-vous, un jour, de se trouver devant des problèmes insolubles ?*

— Je ne crois pas qu'il y ait, en la matière, de problèmes insolubles. Mais il y a des problèmes dont la solution coûte trop cher. Il arrive souvent que nous nous trouvions devant de terribles dilemmes : une série de chefs-d'œuvre à restaurer, des solutions techniques adaptées — mais à un prix qui dépasse de loin les moyens matériels dont nous disposons. Il faut alors choisir entre des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire décider d'en sacrifier certains. C'est toujours un crevé-cœur. Le drame de l'Égypte, c'est qu'elle a produit des masses de merveilles, dont chacune ferait la fierté de n'importe lequel des grands musées du monde — et dont la plupart sont en train de s'effriter, de disparaître sous nos yeux...

Bien sûr, les Pyramides et le Sphinx comptent parmi les merveilles qui seront sauvées coûte que coûte. Qu'en est-il des matériaux dont ils sont faits ? Le Sphinx est sculpté dans une roche calcaire qui a fait un long chemin pour parvenir jusqu'à nous... Et je ne parle pas de l'âge du Sphinx lui-même, qui est d'environ 4500 ans. Je parle de l'âge de la roche,

qui est de plus de 50 millions d'années. Pendant longtemps, la statue s'est trouvée entièrement ensevelie dans les sables. Hérodote, par exemple, n'en parle pas. Cet enfouissement l'a soustraite aux regards, et par là même, l'a protégée contre les ravages du temps. Mais depuis que le sable a été déblayé, le Sphinx s'est de nouveau trouvé soumis aux tempêtes de vent et de sable qui, peu à peu, finissent par l'éroder.

Vous savez, le Sphinx a déjà eu besoin d'être restauré à l'époque de Thoutmôsis IV, puis encore à l'époque de la conquête romaine, et enfin au début de notre siècle. Son histoire est pleine de hauts et de bas, de moments de négligence et d'autres où il a été l'objet de grands soins. Notre époque est sans doute la plus paradoxale de toutes : le Sphinx connaît une sollicitude universelle, en même temps qu'il subit, du fait de la vie moderne et de l'engouement touristique, des formes d'agression sans précédent dans le passé.

■ *Avons-nous la parade nécessaire à cette équation paradoxale ?*

— Nous ne baisserons jamais les bras. Nous trouverons les moyens. Nous améliorerons sans cesse les méthodes. Et le monde ne se contente pas de nous regarder. Il nous appuie. Et l'UNESCO, notamment, nous apporte un très précieux soutien. ■





EDITORIAL

Pour apprivoiser une angoisse partagée par tous les hommes, chaque culture s'est forgée une conception du temps qui lui est propre. Une conception qui s'articule en récits mythiques, épiques, littéraires, où l'homme s'efforce de lier l'incommensurable à l'éphémère, par le biais de médiations symboliques.

C'est ce travail de symbolisation qui, comme le suggère le philosophe Paul Ricœur, constitue le temps humain. Et qui explique la diversité des systèmes dans lesquels, d'une culture à l'autre, s'organise notre expérience temporelle. Nous avons voulu rendre compte de cette diversité, par des exemples empruntés à des sociétés très différentes.

Mais le temps humain n'est pas seulement vécu, il est aussi, pour ainsi dire, agi. Avec le quartz et l'atome, la mesure du temps a changé de façon vertigineuse. L'heure universelle a imposé partout sa norme. Le temps enraciné dans le sacré de telle ou telle culture recule devant l'irruption de l'ordre répétitif du calendrier électronique. Crise du temps qui est aussi crise du sens à donner à la vie.

De la variété des expressions culturelles du temps aux modifications qu'elles subissent du fait de la sophistication de nos instruments de mesure actuels, ce numéro s'inspire du mot célèbre de Bergson : « Le temps est invention ou il n'est rien du tout. » ■



Le temps raconté par Paul Ricoeur

Pris d'angoisse entre l'immensité du temps cosmique et la brièveté du temps vécu, les hommes ont inventé tout un ensemble de relais symboliques. C'est l'expérience culturelle du temps, qui, pour le grand philosophe français, prend sa forme définitive dans le langage. Le temps humain est toujours un temps raconté.

DEUX perspectives extrêmes sur le temps se proposent à nous, entre lesquelles nous cherchons des médiations.

D'un côté, s'impose l'expérience angoissante de la brièveté de la vie sous l'horizon de la mort. Or, cette expérience élémentaire n'est pas muette. Le gémissement de la plainte accède au langage sur le mode lyrique de la lamentation, qui mobilise toutes les ressources de la composition poétique. Sur la lamentation se greffe toute une sagesse populaire qui dit le passage du temps par le moyen de métaphores riches de tout un développement philosophique.

Ainsi nous disons du temps qu'il s'écoule, qu'il s'enfuit, suggérant que son passage, en quelque sorte furtif, empêche le présent de demeurer pour toujours. Nous disons aussi que les expériences qui viennent juste d'être vécues sombrent dans le passé et que, dans ce réceptacle, elles ne peuvent plus être changées, bien que le souvenir que nous en avons, et qui les retient, soit menacé de destruction par l'oubli. Nous disons encore que le futur, ouvert au désir et à la crainte, reste incertain, quoique les événements redoutés arrivent trop vite et les événements attendus trop lentement, et que, de toute façon, ce qui arrivera déjouera la prévision et le calcul.

A cette symbolisation élémentaire de l'expérience du temps qui passe dans une existence trop brève, s'oppose la symbolisation inverse de l'immensité du temps cosmique qui revient inlassablement dans les grands cycles des années, des saisons et des jours. De ce temps, nous disons qu'il enveloppe toutes choses. Nous le représentons symboliquement comme un grand réceptacle immobile : ainsi disons-nous que notre existence se déroule « dans » le temps, suggérant, par cette métaphore spatiale, la préséance du temps à l'égard de la pensée qui ambitionne d'en circonscrire le sens, donc de l'envelopper.

Certes, les mesures, dont on parlera plus loin, expriment une certaine maîtrise de la pensée sur cela même qui échappe à toute tentative pour

l'embrasser ; mais ces mesures, elles-mêmes démesurées, renforcent le sentiment d'immensité enveloppante avec lequel l'expérience de la brièveté de la vie fait contraste.

C'est cette disproportion entre temps cosmique et temps humain que d'autres structures symboliques visent à surmonter. Mais pour en apprécier le prix, il faut creuser plus avant cette expression de la disproportion, en dégagant quelques-unes des ressources spéculatives de la métaphore double de la fuite et de l'enveloppement.

Le paradoxe du vécu

Du côté du temps cosmique, les acquisitions majeures de la science ont consisté dans une prise de conscience plus vive de l'emboîtement de durées de plus en plus considérables. Il ne faut pas oublier que dans la culture occidentale, par exemple, l'ancienneté de la fondation du monde — de quelque façon qu'on se la représente — est restée longtemps chiffrée à quelques milliers d'années, six mille, a-t-on enseigné parfois.

L'histoire de la transgression de ces bornes est en elle-même passionnante : la meilleure connaissance des ères géologiques a contraint d'accorder à la Terre une antiquité insoupçonnée il y a peu de siècles ; la découverte des fossiles a forcé à reporter très loin dans le passé l'apparition de la vie ; quant à l'origine de l'espèce humaine, on ne cesse d'en repousser la date à l'échelle d'un temps qui se compte en millions d'années ; à leur tour les durées concentriques sur lesquelles s'inscrivent les origines de l'homme, celles de la vie, celles de la terre et de notre système solaire, se laissent envelopper par celles d'un temps astronomique qui se compte en années-lumière. Ainsi se trouve démultipliée l'expérience immédiate de l'immensité d'un temps enveloppant.

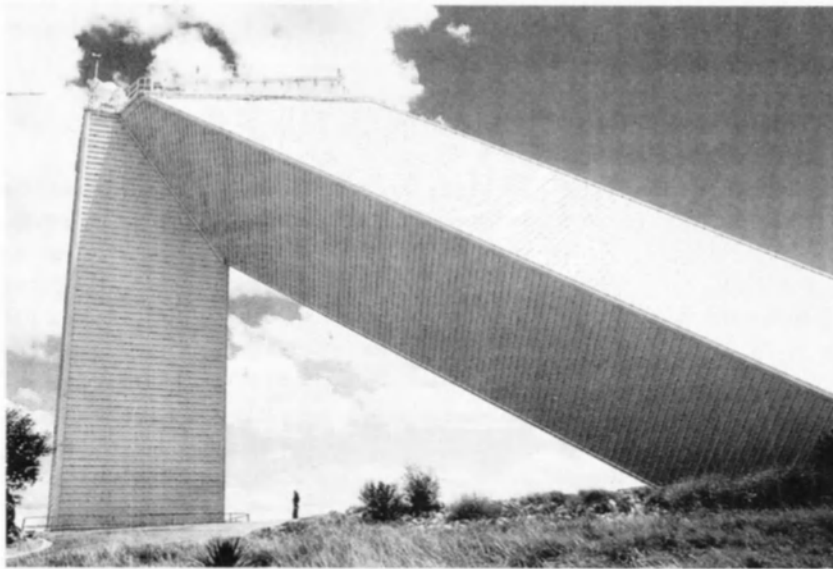
Mais la disproportion entre temps humain et temps cosmique ne s'exprime pas seulement en

termes numériques, elle présente un aspect qualitatif qui donne à la discordance entre les deux perspectives sa signification majeure.

Revenons au phénomène du passage du temps dans un instant qui ne demeure pas. La notion d'instant, ici nommée, revêt deux significations distinctes et inconciliables selon que l'on se place dans l'une et l'autre perspective. Dans celle d'un temps cosmique, antérieur à la conscience humaine et en ce sens sans témoin, l'instant ne consiste qu'en une coupure quelconque opérée dans la continuité du mouvement ou, en général, des changements dans des systèmes dynamiques. Parler de coupure quelconque, c'est dire que n'importe quel instant peut être « maintenant », comme un point sans étendue sur la ligne du temps.

Or, pour qu'il y ait vraiment un « maintenant », il faut qu'il soit vécu par une conscience qui le ressent comme le passage du futur vers le passé à travers son présent. Là réside la véritable disproportion entre temps cosmique et temps vécu : dans cet écart entre temps quantitatif et temps qualitatif, ou, pour faire bref, entre un temps sans présent et un temps avec présent.

On peut alors donner la forme d'un paradoxe à cette incommensurabilité : c'est dans la plus insignifiante des durées, en termes quantitatifs — celle d'une conscience étirée entre naissance et mort — que jaillit la question même de la signifi-



Installations du télescope solaire McMath à l'Observatoire de Kitt Peak, dans l'Arizona (Etats-Unis).

du temps, au cœur du présent vivant, avec ses rétentions et ses protensions. On peut bien étendre par l'imagination la portée de la mémoire jusqu'à l'égaliser à l'immensité du temps sidéral, et celle de la prévision jusqu'à rejoindre une éventuelle fin du monde. Mais, outre que l'imagination se découvre submergée par l'excès de grandeur, comme dans l'expérience du sublime selon Kant, il manquera toujours, entre ce passé et ce futur proprement démesurés, l'expérience pivot du temps vécu, qui n'appartient pas à la représentation du temps quantitatif.

C'est à partir de ce phénomène de la disproportion que l'on peut apprécier la puissance des structures symboliques qui, en opérant la média-

tion entre temps cosmique et temps vécu, constituent ce qu'on est en droit d'appeler l'expérience *culturelle* du temps.

Il faudrait remonter au mythe et au temps mythique pour se faire une idée de cet immense travail de médiation. L'anthropologie culturelle évoque avec insistance ce que Dumézil appelle le « grand temps », dont la fonction est de régler le temps des sociétés et des hommes vivant en société sur le temps cosmique. Il le fait en instaurant une *scansion* unique et globale du temps ; les cycles de durée différente, les grands cycles célestes, les récurrences biologiques et les rythmes de la vie sociale se trouvent ainsi ordonnés les uns par rapport aux autres. Par sa périodicité, le rite exprime un temps dont les rythmes sont plus vastes que ceux de l'action ordinaire, et donne ainsi aux représentations du mythe le complément d'une scansion pratique.

Je ne reviendrai pas sur ce problème du temps mythique qui a fait l'objet d'une étude antérieure patronnée par l'UNESCO*. Je m'adresserai directement à celles des structures symboliques qu'on peut situer, pour faire bref, au point d'inflexion du *mythe* et du *logos*. C'est à ce niveau médian que l'on peut placer les structures temporelles auxquelles le philosophe K. Pomian donne le nom de *chronosophies* pour les distinguer des *chronographies* auxquelles elles sont d'ailleurs entremêlées.

Chronosophies et calendrier

En relèvent les divisions de l'histoire en grandes périodes, en ères ou époques. C'est une scansion du temps qui prend ses repères dans des événements dont on peut dire qu'ils font époque, dans la mesure où une valeur de fondation leur est attachée. Dans une perspective encore mythique, les périodisations les plus archaïques rattachent ces événements fondateurs de l'histoire aux actes eux-mêmes fondateurs du cosmos. Les périodisations politiques prennent alors la relève des périodisations religieuses, tout en gardant l'empreinte du temps cosmique.

Que l'on songe à la distinction entre âge d'or, âge de bronze, âge de fer ; ou à la division en quatre monarchies que le prophète Daniel déchiffre dans les parties de la statue dont la tête est en or, les bras en argent, les hanches en bronze, et les jambes partiellement de fer et d'argile. Plus tard, saint Augustin divisera l'histoire de l'humanité en six époques censées correspondre chacune à une journée de la création et à un âge de la vie, avant l'éternel dimanche des temps eschatologiques. Alors que ces deux périodisations affectent un temps linéaire, celle d'Ibn Khaldoun s'applique à un temps cyclique où se superposent conjonction astrale, durée des dynasties et âges de la vie humaine.

Ces périodisations mi-théologiques, mi-politiques s'effaceront dans la conscience européenne à la fin du Moyen Age ; mais le besoin de périodiser se perpétuera jusque dans nos



Instruments de l'observatoire astronomique de Jaipur, construit au 18^e siècle (Rajasthan, Inde).

PAUL RICŒUR, philosophe français, a enseigné notamment à l'Université de Paris-X et à l'Université de Chicago. Directeur de la « Revue de métaphysique et de morale », il est l'auteur d'une œuvre vaste et importante. Parmi ses livres, on peut citer *Histoire et vérité* (1955), et, dans ses études de la fonction narrative, *La métaphore vive* (1975) et *Temps et récit* (1983, 1984, 1985) en trois volumes, ainsi qu'une *Philosophie de la volonté* (1988), dont deux volumes ont paru. Il a dirigé deux ouvrages collectifs copublés par les éditions Payot et l'UNESCO : *Les cultures et le temps* (1975) et *Le temps et les philosophes* (1978).

manuels scolaires. Après tout, la notion de Renaissance évoque une périodisation où toute novation est justifiée par la rénovation de l'Antiquité gréco-romaine. Quant à l'idée de progrès, qui semble ne connaître qu'un unique temps linéaire, elle suscite de nouvelles périodisations ; outre la grande coupure entre temps anciens et temps nouveaux ou « modernes », elle projette une histoire universelle qui, de Voltaire à Hegel, divise le temps en règnes ou royaumes (l'oriental, le grec, le romain, le germanique, chez Hegel).

La fonction majeure de ces chronosophies est d'élever, au-dessus des vies individuelles éphémères, et même de la vie des peuples et de leurs dynasties passagères, un temps plus qu'humain qui, d'une façon ou d'une autre, forme transition entre le temps du cosmos et celui des simples mortels.

Mêlées aux chronosophies, les chronographies ont survécu à ces dernières parce qu'elles représentent un projet plus fondamental de médiation, à savoir une inscription — une graphie — du temps humain dans le temps sidéral. Cette inscription consiste dans l'invention d'un tiers-temps, le temps du calendrier. On peut certes insister sur la diversité des calendriers ; mais on peut discerner quelques traits communs qui permettent de parler de ce tiers-temps comme d'un temps calendaire. Ensemble, ces traits constituent le comput du temps : un événement fondateur, censé ouvrir une ère nouvelle (naissance du Bouddha ou du Christ, Hégire, avènement de tel souverain), détermine le temps axial à partir

duquel tous les événements peuvent être datés — c'est le point zéro du comput.

Par là, le temps chronologique se rattache au temps chronosophique, mais il s'en détache, en fournissant l'axe de référence par rapport auquel il est possible de parcourir le temps dans les deux directions, du passé vers le présent et du présent vers le passé : notre propre vie fait partie de ces événements que notre vision descend ou remonte. Enfin, on fixe un répertoire d'unités de mesure servant à dénommer les intervalles constants entre les récurrences des phénomènes cosmiques : jours, mois, années.

Le temps calendaire est une structure symbolique de médiation, en ce sens qu'il est inscrit, d'une part dans le temps cosmique sur la base de connaissances astronomiques, d'autre part dans l'expérience humaine sur la base d'événements fondateurs qui appartiennent à la mémoire collective et sont l'objet de célébrations commémoratives.

L'histoire et le récit

Avec le temps calendaire, nous sommes entrés dans le temps historique, avec sa double valeur : temps des événements réellement arrivés, temps des discours qui les rapportent. A première vue, il semble que ce soit l'effet d'une confusion fâcheuse si, dans de nombreuses langues, le même terme d'histoire désigne les *res gestae* (choses accomplies) et les reconstructions que les historiens en proposent. La justification que l'on peut

donner de cette ambiguïté apparente nous conduit au cœur de l'expérience culturelle du temps.

D'un côté, le passé est celui des actions (et des souffrances) d'hommes semblables à nous, et cette activité demande à être sauvée de l'oubli, demande à être racontée. Mais de ces actions passées, il ne reste que des traces que l'historien, en les collectant, les sélectionnant, les critiquant, élève au rang de documents. Quant au passé lui-même, il demeure l'absent de l'histoire.

De l'autre côté, si l'on s'interroge sur le rapport que le récit historique entretient avec telle partie du passé, il faut partir de ceci que l'histoire des historiens ne constitue pas une copie, un calque, du passé. Il est certes impossible de comparer la prétendue copie avec l'original disparu et, pourtant, les constructions de chaînes d'événements, reliés entre eux par des causes ou des raisons, veulent être des reconstructions de ce qui a eu lieu.

C'est ce lien entre construction savante et reconstruction qui caractérise l'histoire comme une des structures symboliques majeures de l'expérience culturelle du temps. Représenter le passé, c'est en construire une icône, non point une image-copie, mais une sorte de modèle où le récit proposé vaut pour..., tient lieu de... cet absent de l'histoire qu'est le passé. Cette relation de représentance, de lieutenance est inhérente à l'intentionnalité de la connaissance historique. Elle justifie le double sens du mot histoire évoqué plus haut.

Or, le dédoublement du terme d'histoire s'accompagne d'un dédoublement similaire du mot *temps* dans l'expression temps historique. Il y a d'un côté le temps collectivement vécu par

les hommes d'autrefois, de l'autre le temps du récit qui en est fait.

Au premier sens du terme, le temps historique, sans s'égaliser au temps cosmique, est plus vaste que celui des individus mortels ; c'est le temps des peuples, des nations et, en général, d'entités sociétales plus durables que les vies individuelles. C'est seulement dans la mesure où les individus sont considérés par référence à la nature et aux changements d'une société existant à un temps et en un lieu particulier que les individus intéressent l'histoire. Pour souligner la réalité de ce passé disparu, il faut observer que c'est dans le même temps calendaire que sont datés les événements rapportés à l'événement que constitue l'énonciation historique.

Ce temps historique est le corrélat du temps impliqué dans la narration des événements. Raconter, en effet, prend du temps, et surtout organise le temps. Le récit est un acte configurant qui, d'une simple succession, tire des formes temporelles organisées en totalités fermées. Ce temps configuré est structuré par des intrigues qui combinent des intentions, des causes et des hasards. Lui correspond le temps des personnages du récit, qui est simultanément mis, si l'on peut dire, en intrigue. Ainsi est conférée aux acteurs de l'histoire une identité d'un genre unique : l'identité narrative.

Il devient alors possible de relier l'un à l'autre les deux côtés du temps historique. Le récit peut conférer après coup aux entités historiques que sont les peuples et les nations, ainsi qu'aux communautés concrètes de tous genres, une identité narrative comparable à celle des personnages d'un récit. Ces communautés deviennent les héros collectifs (les victimes aussi) d'intrigues se déroulant à l'échelle du temps historique. Entre le temps des événements arrivés et le temps du récit historique se retrouve le même rapport de symbolisation qui fait de l'histoire racontée le représentant du passé aboli, devenu l'absent de l'histoire. L'histoire racontée tient lieu de l'histoire collectivement vécue.

La force du présent

De ce temps historique, à la fois vécu et raconté, nous pouvons maintenant revenir au temps individuel dont nous sommes partis sous le signe de la lamentation et de la poésie lyrique.

La transition nous est fournie par la remarque suivante : les communautés historiques, bien qu'indécomposables en une poussière d'actions et de réactions individuelles, ne sauraient être définies sans faire mention des individus qui en sont les *partenaires*, c'est-à-dire qui y prennent part à la manière des personnages d'un récit qui les concerne dans leur singularité. Ce lien spécifique entre société et individu a pour corollaire un lien d'analogie entre temps communautaire et temps individuel. De même que la notion d'identité narrative peut s'appliquer analogiquement aux individus et aux communautés historiques, de même

Niveaux du temps

A un premier niveau nous trouvons le temps physique, dont une représentation très précise nous est fournie par la science de la nature ; c'est un temps très élémentaire, qui d'une certaine manière sert de soubassement à tous les autres. Ensuite vient le temps de la vie, considérée essentiellement sous son aspect évolutif ; nous pourrions donc parler à ce niveau d'un temps évolutif. Au sommet de l'évolution nous voyons apparaître des systèmes nerveux de haute complexité, et corrélativement une forme de temps que l'on pourra appeler temps neuronique (ou neurologique), dont les propriétés nous sont décrites par la neurophysiologie.

Avec l'apparition du phénomène humain, nous voyons émerger le temps psychologique, qui est associé au comportement individuel, puis le temps de l'histoire, qui est associé à la vie des sociétés, des civilisations et des cultures. Mais l'homme éprouve la morsure du temps et il aspire à y échapper. C'est là pour lui un problème fondamental, qui joue un rôle essentiel dans la genèse de la problématique du salut et qui est dès lors intimement lié à la dimension religieuse de l'existence. La catégorie du salut constitue une catégorie anthropologique fondamentale. Le temps considéré du point de vue de cette catégorie prend une forme spécifique que l'on pourra qualifier de temps sotériologique.

Jean Ladrière
philosophe belge

(Temps et devenir, © Presses Universitaires de Louvain-la-Neuve, 1984)



Photomontage de
Hervé Bernard.

la structure du présent, gros du passé récent et du futur imminent, (dans la mémoire et la nostalgie d'une part, dans le projet et l'espoir d'autre part), s'applique analogiquement au temps communautaire et au temps individuel.

Le temps historique peut être vu comme un rapport entre ce que le philosophe allemand Reinhart Koselleck appelle horizon d'expectative et espace d'expérience. Par espace d'expérience, il faut entendre le rassemblement de tous les héritages transmis par tradition dans le présent historique ; par horizon d'expectative, le déploiement des projets et des espoirs qui insèrent le futur dans le présent. L'espace d'expérience peut être étroit et pauvre si les héritages sont figés, sclérosés, morts ; l'horizon d'attente peut être rap-

proché dans le court terme de la gestion quotidienne du temps, ou reculé presque à l'infini dans les utopies de la régénération, de la réconciliation, de la réintégration.

Or, remarque le philosophe, on ne saurait dériver l'horizon d'attente de l'espace d'expérience. C'est seulement dans le présent que se croisent le rassemblement du passé dans l'espace d'expérience et le déploiement du futur dans l'horizon d'attente. Mais l'échange n'est fécond que si le présent est lui-même force d'*initiative* (Nietzsche parlait en ce sens de la « force du présent »).

Cette structure triple — horizon d'expectation, espace d'expérience et initiative — est l'exact symétrique de la constitution du temps personnel dans le présent vivant. Saint Augustin parlait, au livre X des *Confessions*, du temps comme engendré par la triplicité du présent : « Le présent du passé, dit-il, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est la vision ; le présent du futur, c'est l'attente. » Le « encore » du passé récent et le « déjà » du futur imminent s'enracinent l'un et l'autre dans la force du présent, qui, en termes de représentation, s'appelle vigilance, en termes d'action, capacité de commencer quelque chose dans le cours des choses.

Cette analogie entre la structure du temps historique et celle du temps individuel peut être lue dans les deux sens. La première peut être comprise comme l'*intérieurisation* de la manière dont une communauté se situe dans le temps historique ; la seconde, comme l'*extrapolation* du triple présent de l'âme individuelle. Cette double lecture est justifiée par la ressemblance entre identité narrative personnelle et identité narrative communautaire, laquelle à son tour reflète le parallélisme entre intrigue et personnage à l'échelle du récit historique et du récit biographique.

Au terme de ce parcours, nous avons bouclé le cercle de nos analyses. Partis de la lamentation du poète déplorant la fuite du temps, l'usure de l'oubli, les attentes déçues, nous opposions cette élégie de la conscience malheureuse du temps personnel à la contemplation de l'ordre sidéral et de son temps immense. Nous n'avons pas comblé la brèche ; nous avons seulement parcouru une série de médiations qui proposent une *traversée pacifiée de l'intervalle* : grand temps des mythes, ères et périodes des chronosophies, temps calendaire avec son temps axial, temps historique plus vaste que les individus, temps individuel, enfin, qui peut être ainsi aperçu comme le terme ultime d'une intérieurisation de tous ces temps qui, dégradés, symbolisent le temps immense de l'univers.

La lamentation n'a pas été réfutée ; elle a été seulement compensée par l'expérience de l'initiative et de la vigilance qui font la force du présent. Et c'est dans l'élément du langage, porté par ses structures symboliques, que nous avons suivi la constitution progressive de l'expérience culturelle du temps.

Echelles de mesure

par Jean Matricon

Comment mesurer l'insaisissable ? Du cadran solaire à l'horloge atomique, en passant par la montre, les techniques de mesure du temps n'ont cessé de se perfectionner. Jusqu'à atteindre une précision surhumaine.

LE temps est insaisissable, et les hommes savent qu'il ne leur appartiendra jamais. Tout au plus peuvent-ils espérer faire le meilleur usage possible de celui qui est attribué à chacun d'eux.

Comment mesurer le temps ? Qu'il s'agisse de longueurs, de volumes, de masses ou d'énergie, presque toutes les grandeurs physiques du monde qui nous entoure sont manipulables. Pour le temps, il n'en est rien. Il est impossible de découper une parcelle de temps pour la comparer à une autre parcelle prélevée ailleurs. Si l'on veut mesurer le temps, il faut choisir autour de nous un phénomène que nous savons manipuler et qui se reproduit identique à lui-même à notre gré. Ce n'est pas le temps lui-même que nous mesurons, c'est sa manifestation à travers un phénomène physique de notre choix.

A côté de la difficulté inhérente à la mesure, il en est une autre, qui tient à l'ambiguïté de ce qui est mesuré. La plupart des dispositifs inventés par l'homme mesurent des *intervalles de temps*, autrement dit des *durées*, qui traduisent l'irréversibilité de l'écoulement du temps, mais qui ne permettent pas de situer avec précision la *chronologie* des événements. Mesurer le temps, c'est aussi savoir repérer les événements les uns par rapport aux autres, les dater.

Les divisions du temps que nous suggèrent les cycles des astres, l'alternance des saisons, des phases de la Lune, du jour et de la nuit, permettent d'établir ces chronologies en nous suggérant un temps cyclique marqué par un retour périodique de situations identiques dont il ne reste plus qu'à faire le décompte.

Chronologies et calendriers

L'observation quotidienne du ciel, de jour comme de nuit, révéla très tôt la complexité du mouvement des astres. A la rotation complète autour de l'étoile polaire, qui se fait en 24 heures moins quatre minutes, s'ajoute la lente promenade du Soleil à travers le zodiaque dont il parcourt les treize constellations en une année de 365 jours et un quart. A cause de ce mouvement, le Soleil se décale un peu chaque jour par rapport aux étoiles, ce qui donne au jour solaire une durée de 24 heures. La Lune, de son côté, prend chaque

jour presque une heure de retard sur la veille, ce qui fait qu'elle retrouve la même place dans le ciel et le même aspect tous les 29 jours et demi.

Toutes ces données semblent avoir été mesurées avec grande précision par les astronomes babyloniens dès 1800 avant l'ère chrétienne. Elles servaient à établir un calendrier fondé sur le mois lunaire, qui avait donc tantôt 29, tantôt 30 jours. La prédiction de ces durées nécessitait une connaissance remarquable des mouvements apparents du Soleil et de la Lune. Les Egyptiens, dont la vie était rythmée par les crues du Nil, avaient choisi un calendrier annuel, dont l'année valait exactement 365 jours, ce qui la décalait par rapport à l'année solaire, et donc l'année agricole, d'un jour tous les quatre ans. Ainsi année civile et année solaire ne coïncidaient-elles que tous les 1460 ans !

Presque toutes les civilisations ont fondé leur calendrier, soit sur le mois lunaire, soit sur l'année solaire, malgré la difficulté inhérente au fait que l'année ne contient pas un nombre exact de mois. Chaque civilisation a donc inventé son propre système de rattrapage, plus ou moins fixe, plus ou moins arbitraire, ce qui conférait un grand pouvoir à la hiérarchie, religieuse ou politique, dont dépendait cette décision. Si l'arbitraire des réajustages a disparu de nos jours, la variété des calendriers et des cultures qu'ils reflètent existe toujours.

Le rôle des calendriers n'a pas varié depuis ses lointaines origines : d'un côté, c'est le garant du retour cyclique de certains événements, naturels comme les marées et les saisons, ou humains comme les fêtes religieuses et civiles. D'un autre côté, il rend possible une chronologie en attribuant à chaque événement une date, une place précise dans le déroulement du temps. Le calendrier est certainement l'un des éléments les plus stables et les plus spécifiques d'une civilisation.

Les besoins de la vie quotidienne, religieuse et domestique, ont tôt fait apparaître la nécessité d'un repérage, d'une chronologie à l'échelle du jour et de la nuit. Bons astronomes, les Egyptiens ont dressé le catalogue des étoiles qui, chaque jour de l'année, se lèvent juste avant le Soleil, indiquant ainsi le début de la dernière heure de la nuit. Ayant décidé, par souci de simplification,

JEAN MATRICON, scientifique français, est professeur de physique à l'Université de Paris-VII (Jussieu). Il a été le responsable scientifique de l'exposition « L'invention du temps » (Cité des sciences et de l'industrie de La Villette, Paris, 1989). Le catalogue qu'il a écrit avec Julien Roumette, *L'invention du temps* (éd. de la Cité des sciences et de l'industrie de La Villette, Paris 1989), sera republié en octobre 1991, dans une nouvelle mouture, sous le titre *Le temps et les hommes* (coll. Explora, Presses-Pocket, Paris).



L'Intihuatana, à Machupicchu (Pérou), la fabuleuse cité inca. Ce monument composé d'un énorme rocher sculpté, entouré d'une série de murs, portes et couloirs, servait peut-être de calendrier solaire.

Clepsydre française à tambour, début du 19^e siècle. En s'écoulant lentement, l'eau contenue dans le tambour fait tourner celui-ci. Grâce aux deux cordelettes enroulées autour de son axe, le tambour, en tournant, descend en face des graduations indiquées sur les montants.



d'accorder ce rôle à la même étoile durant dix jours consécutifs (un décan) avant de passer à une autre, ils ont établi des tables donnant, pour chaque nuit de l'année, l'ordre dans lequel elles se levaient, du crépuscule à l'aube. Pour les 365 jours de l'année, il y avait ainsi 36 décans. Lors des courtes nuits d'été, on pouvait assister à douze levés de ces étoiles-décans, aussi décida-t-on de diviser la nuit en douze « heures ».

Pendant le jour, la hauteur du Soleil, et donc la longueur de l'ombre d'un objet de référence (le *gnomon*) sur une règle graduée fut également utilisée par les Egyptiens pour mesurer l'écoulement du temps. Dès le milieu du second millénaire avant l'ère chrétienne, on trouve de telles « règles solaires » montrant une division du jour en douze heures, ce qui permet d'attribuer aux Egyptiens l'invention des 24 heures, inégales toutefois, puisque nuits et jours n'ont pas la même durée au cours de l'année.

Les plus anciens cadrans solaires sont égyptiens, mais il est certain que des objets identiques existèrent très tôt dans d'autres civilisations, en particulier en Chine, à Babylone et sans doute aussi dans l'Amérique précolombienne. Du simple bâton planté verticalement dans le sol aux instruments raffinés grâce auxquels on pouvait encore à la fin du siècle dernier régler les montres sur l'heure solaire, le cadran solaire a donné, dans toutes les civilisations et sous toutes les latitudes, l'heure la plus fiable, la plus accessible à tous, la plus indéréglable. A condition, bien sûr, que le soleil brillât...

Les premières machines

A côté de ces instruments qui donnent des chronologies, on trouve très tôt des instruments qui mesurent des *durées*, des intervalles de temps dont on peut choisir l'origine quand on veut. La plus

ancienne horloge à eau connue date de 1400 avant l'ère chrétienne. C'est un vase conique percé d'un trou à sa partie inférieure et portant des séries de traits horizontaux gravés à l'intérieur. Rempli d'eau, il se vidait lentement ; la hauteur de l'eau, mesurée sur les traits gravés, indiquait le temps écoulé depuis le remplissage. Ces horloges à eau, ou *clepsydres*, ont donné lieu à une immense variété de modèles à travers les civilisations.

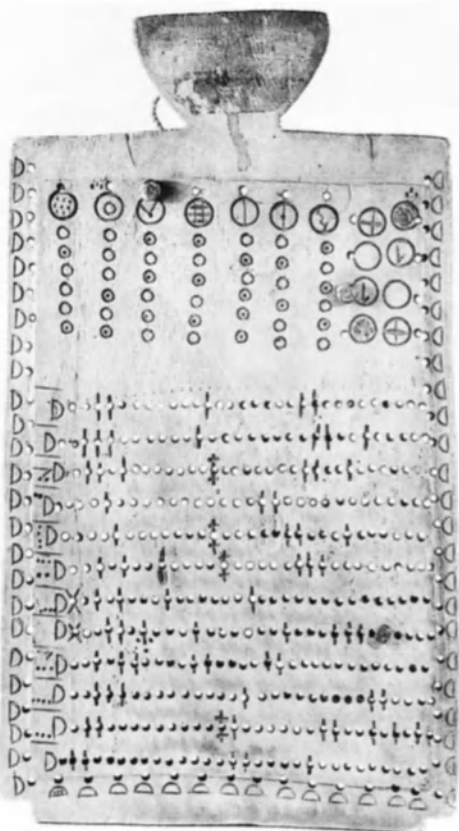
Dès l'Antiquité gréco-romaine, on savait construire des instruments dans lesquels la force motrice de l'eau entraînait des rouages qui affichaient l'heure et déclenchaient des sonneries. La tradition en fut conservée par les Arabes qui en perfectionnèrent les mécanismes. En l'an 602 de l'hégire, al-Jazarî décrit dans un traité la construction d'imposantes machines, à la fois horloges et calendriers astronomiques.

Une immense horloge astronomique mue par l'eau, logée dans une tour de 12 mètres de haut, fut construite et achevée en Chine en 1094 par Su-Song. Là encore, seule une description écrite nous en est parvenue.

Savoir l'heure

Pour que les hommes construisent des machines donneuses de temps, il faut qu'ils en ressentent la nécessité. Au milieu du Moyen Age, l'immense majorité de la population du monde était paysanne ; l'activité agricole se contentait du temps que marquait le Soleil dans le ciel. Connaître le temps d'une manière précise était

Calendrier musulman en bois (Bénin), haut de 41 cm et large de 28 cm. Les cercles du haut symbolisent les jours de la semaine et les principaux moments de la journée. Ceux de la partie inférieure représentent les jours de l'année lunaire.



La théorie de la relativité d'Einstein

Le trait le plus saillant de la doctrine de la relativité est la négation de l'idée du temps, telle qu'on l'a conçue, depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, pour parler comme La Bruyère.

Pierre et Paul sont dans une chambre. Paul va se promener. Quand il revient, Pierre lui dit : « Vous êtes resté absent une heure. »

« Qu'en savez-vous ? lui répond Paul. Tout ce que vous pouvez dire, c'est que vous êtes resté une heure dans cette chambre, parce que vous n'avez pas bougé. Mais le temps se ralentit, pour un être en mouvement. Mon absence a duré moins d'une heure si j'ai marché à pied ; elle a été plus courte si j'ai été en voiture ; plus courte encore si j'ai pris un avion. Si je m'étais déplacé avec la vitesse de la lumière, je reviendrais au moment même où je pars ; si je pouvais me déplacer plus vite que la lumière, je serais revenu avant d'être parti. »

Daniel Berthelot
pharmacien français
(La physique et la métaphysique des théories d'Einstein,
© Payot, Paris 1922)

une exigence de la vie religieuse : les heures de la prière, tant pour l'Islam que pour la chrétienté, devaient être respectées avec exactitude. C'était aussi une exigence des astronomes-astrologues, peu nombreux, mais proches, dans tous les pays, du pouvoir. Lorsque le climat permettait un usage constant du cadran solaire et de la clepsydre, ce qui était le cas dans le monde islamique, cette demande était satisfaite. Elle l'était moins dans l'Europe du Nord où le Soleil est souvent caché, où les jours sont courts en hiver et où l'eau peut geler.

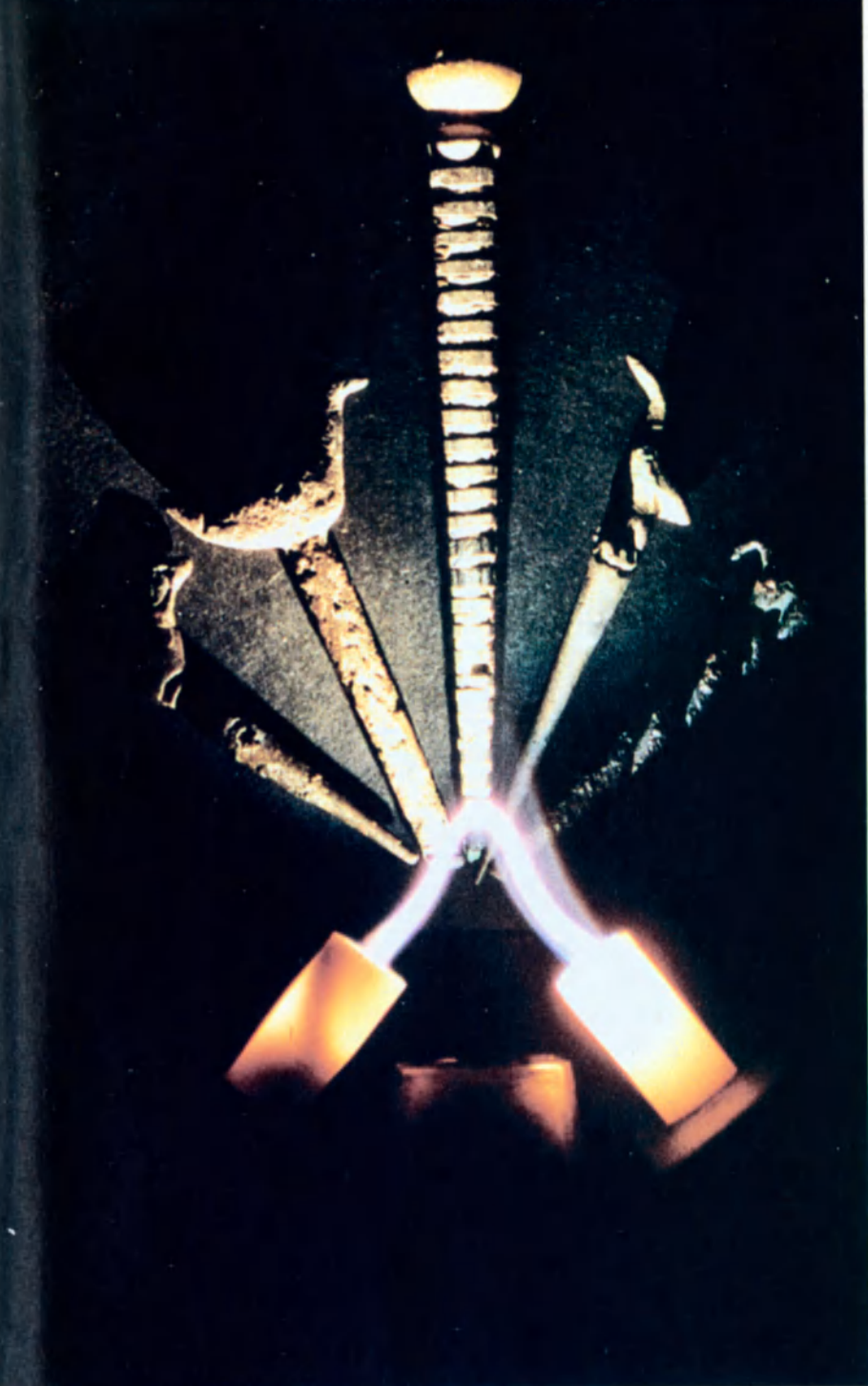
Aux 11^e et 12^e siècles se développe en Europe une vie urbaine nouvelle ; l'artisanat prospère en même temps que naissent l'industrie et la banque. Ces activités sont porteuses d'un temps nouveau, plus contraignant que celui de la vie des champs : c'est un temps précis et disponible à tout moment que les anciennes machines ne fournissaient pas. Les conditions sont alors réunies pour que l'on invente, à la fin du 13^e siècle, l'horloge mécanique à poids et à foliot (ou balancier), ce qui marque un des plus importants tournants de la science et de la technique.

Les premières horloges n'étaient ni précises ni fiables, difficiles à construire et donc rares, mais le temps nouveau qu'elles introduisaient, indépendant des astres ou des éléments, pur produit de l'ingéniosité humaine, ce temps, rythmé par le seul ferraillement du foliot, allait bouleverser les modes de vie pour aboutir à la civilisation technique et industrielle que nous connaissons aujourd'hui.

Du 13^e au 20^e siècle, l'horlogerie mécanique, répondant à une demande sans cesse plus exigeante, n'a cessé de se perfectionner sur tous les plans — précision, fiabilité, miniaturisation et prix



Calendrier népalais contemporain.



de revient. Les premières horloges dérivait facilement d'une heure par jour et s'usaient en une dizaine d'années, alors qu'il fallait un an pour en construire une. Au 19^e siècle, les meilleurs chronomètres de marine mécaniques sont précis au dixième de seconde près par jour et, cent ans après leur fabrication, ils marchent toujours aussi bien.

Un temps universel

Jusqu'au siècle dernier, peu de gens voyageaient et ils n'allaient jamais vite. Chaque ville, chaque village vivait à son heure, c'est-à-dire à celle que lui donnait son cadran solaire, bien plus précis que les horloges. Tout a changé avec le chemin de fer et le télégraphe, qui ont progressivement enserré dans un même réseau toutes les villes du globe, les contraignant à s'entendre sur un système cohérent de temps.

Le système des fuseaux horaires, qui ont tous des heures différentes mais les mêmes minutes

Épingles de Suse (3^e-4^e millénaire avant J.-C.) analysées par la spectrométrie d'émission optique dans l'ultraviolet, une technique utilisée pour l'analyse élémentaire des métaux anciens. La source d'excitation est ici un arc électrique. Cette analyse permettra de dater avec précision ces épingles mésopotamiennes, en comparant les spectres obtenus avec les spectres d'objets de référence.

synchronisées sur un temps universel, a été proposé en 1885 et adopté en moins de trente ans par le monde entier. Cette synchronisation, assurée d'abord par le télégraphe, l'est aujourd'hui par des satellites, avec une précision du millionième de seconde.

Depuis le 17^e siècle, toutes les horloges mécaniques sont rythmées et régulées par l'oscillation d'un pendule pesant ou d'un balancier solidaire d'un ressort spiralé. Jusqu'au 20^e siècle, on ne connaît pas d'oscillateur plus régulier. Mais après avoir découvert les propriétés de certains cristaux minéraux, dont les vibrations mécaniques s'accompagnent d'oscillations électriques, on a envisagé, dès 1928, de remplacer les vieux balanciers par des cristaux de quartz judicieusement taillés.

La première horloge à quartz était encombrante et médiocrement précise. Soixante ans plus tard, grâce aux progrès de l'électronique, on sait construire des montres qui, pour un prix minime, sont plus précises que ne l'étaient les meilleures horloges des observatoires. Le temps, soudain, a pénétré partout, avec une précision arrogante. Où que nous soyons, l'heure s'affiche, avec ses minutes et ses secondes, les mêmes sur tout le globe.

La Terre elle-même, dont la rotation était l'étalon absolu du temps, a montré ses faiblesses lorsqu'un nouvel oscillateur, bien plus précis que le quartz, est devenu accessible dans les laboratoires de physique : l'atome, et, en particulier, le césium 133. Il est à la base du nouvel étalon du temps. Les meilleures horloges atomiques permettent de conserver le temps avec une précision de l'ordre de la seconde par million d'années, ce qui ne satisfait pas encore les scientifiques...

Un temps pour vivre

Mais le temps n'est pas seulement le cadre abstrait et réglementé de nos activités, contrôlé à l'échelle du monde et affiché à des milliards d'exemplaires tout autour de nous. C'est aussi le temps des rythmes, des pulsations internes, qui n'ont ni cadrans ni aiguilles, et auxquels tous les êtres vivants sont soumis. Certains durent quelques millièmes de seconde, d'autres plusieurs années ; la plupart se synchronisent sur les rythmes astraux, diurne, lunaire ou annuel.

En quelques centaines d'années, les hommes ont repoussé les limites de l'espace — vers l'immensité aussi bien que vers l'infiniment petit. Ils en ont fait autant pour les échelles de temps. Ils sont capables de mesurer aussi bien les quinze milliards d'années de l'univers que la femto-seconde (millionième de milliardième de seconde).

Mais ils n'ont changé ni le rythme de leurs pas, ni celui des battements de leur cœur, ni même vraiment la durée de leur existence. Les temps de la vie n'ont pas varié. Même si certaines heures peuvent paraître plus courtes ou plus longues que d'autres, le temps est le même pour tous. Car il n'appartient à personne. ■

Innocence et mémoire

par Xiong Bingming

Axée sur le présent et sur l'humain, la pensée chinoise vit en paix avec le temps. Son long passé lui est familier et l'avenir ne l'inquiète pas. Malgré sa nostalgie devant l'éphémère...

DANS la culture chinoise, le but suprême est l'accomplissement d'une personne humaine idéale. Cet humanisme imprègne si profondément la pensée chinoise qu'on ne trouve pas dans celle-ci, à proprement parler, un débat philosophique sur le temps.

Comme l'attestent les termes retenus pour désigner l'univers ou le monde, termes formés à partir des notions mêmes d'espace et de temps, les Chinois ont été très sensibles aux rapports existant entre le monde du vécu et ces concepts, mais ils n'ont pas cherché à étudier ceux-ci dans l'abstrait. Ils se sont plutôt appliqués à développer les techniques et les instruments permettant de mesurer le temps. Dès avant le deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, il y avait déjà en Chine un calendrier complet, invention à laquelle il faut ajouter celles du cadran solaire et de la clepsydre, ou horloge à eau.

Quels problèmes philosophiques le thème du temps a-t-il soulevé en Chine ? Et comment ce sujet a-t-il été abordé dans la littérature, en particulier la poésie ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre, en prenant comme point de départ cette définition du temps qu'on trouve dans un ouvrage philosophique important, écrit au 2^e siècle avant J.-C., le *Huainanzi* : « Le temps, ce qui s'en va et devient le passé ; ce qui arrive et devient le présent. »

Le passé : origine de l'univers et Histoire

Le monde n'était pas, pour les anciens Chinois, l'œuvre d'un créateur. Ce n'est que dans les textes tardifs qu'on trouve l'histoire de la création du monde par Bangu, « homme cosmique » dont le corps donna naissance aux différentes parties du monde. Et c'est seulement au 4^e siècle après J.-C. qu'apparaît, avec le panthéon des dieux taoïstes, une conceptualisation symbolique des différents aspects de l'univers à son commencement. Ainsi, par exemple, le non-être originel devient-il l'Auguste Seigneur du Dao de la Vacuité (*Xu huang daojun*), qui engendrera l'être.

Si l'on divise le passé en deux grandes phases, passé de l'univers et passé de l'espèce humaine, on s'aperçoit que l'intérêt des confucianistes se

porte essentiellement sur ce dernier, c'est-à-dire sur l'Histoire. Les confucianistes mettent l'accent sur la vie sociale et la tradition culturelle. Quand maître Kongzi, plus connu en Occident sous le nom de Confucius, se réfère à l'histoire, il ne parle que des règnes de Yao et de Shun. Vie culturelle et conscience morale — les grands principes confucianistes — n'apparaissent, à ses yeux, dans la société chinoise qu'avec le gouvernement de ces deux empereurs aux vertus exemplaires.

La vision taoïste, elle, déborde le champ de l'homme pour s'intéresser à l'origine du ciel et de la terre : « Il y avait un être indéterminé avant la formation du ciel et de la terre », dit Laozi (Lao-tseu) dans le *Daodejing* (le *Livre de la voie et de son efficience*), texte fondamental du taoïsme. Et, dans un autre passage, il repousse les frontières du temps : « Le Dao engendre Un. Un engendre Deux. Deux engendre Trois. Trois engendre tous les êtres. »

Cette « succession » est bien évidemment temporelle, mais dépasse aussi la notion de temps. Le « non-être » ne disparaît pas après la création de l'être — au contraire il subsiste, il est le fondement même de l'être. Sa fonction, primordiale, est comparable à celle que tient, dans une maison, l'espace intérieur, ce vide grâce auquel la maison assume sa fonction de maison.

Quant à savoir ce qui précède le non-être, ce qui est tout à l'origine de l'univers, Laozi n'en parle pas. C'est un autre philosophe taoïste, Zhuangzi (Tchouang-tseu) qui, deux siècles plus tard, s'efforcera de le penser, mais pour conclure qu'il est impossible de parvenir à une réponse satisfaisante par le raisonnement, à cause du caractère limité du langage. La vraie connaissance, pour Zhuangzi, doit transcender le langage, ce qu'affirmait déjà Laozi : « Celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait rien. »

Les légistes (8^e-3^e siècle avant J.-C.) se sont particulièrement intéressés, en théorie et en pratique, à la politique. Il n'y a pour eux d'histoire que sociale. Hanfeizi (mort en 234 avant J.-C.), la plus grande figure du légisme, a une conception « dialectique » du développement de la société qui n'est pas sans analogie avec la démarche des historiens modernes. Ainsi a-t-il introduit la notion de progrès dans l'Histoire, s'écartant radicalement des

XIONG BINGMING

est un écrivain et philosophe chinois. Il a été professeur de philosophie et de littérature chinoises, et directeur du Département Chine à l'Institut national de langues et civilisations orientales, à Paris. Il est notamment l'auteur de *Zhang Xu et la calligraphie cursive folle*.

Le disque *pi*, symbole du ciel, servait, dans la Chine ancienne, à l'observation du ciel et à l'établissement du calendrier. Les encoches de la circonférence extérieure de ce modèle perfectionné en jade (v. 500 avant J.-C.), permettaient notamment de repérer les principales constellations.

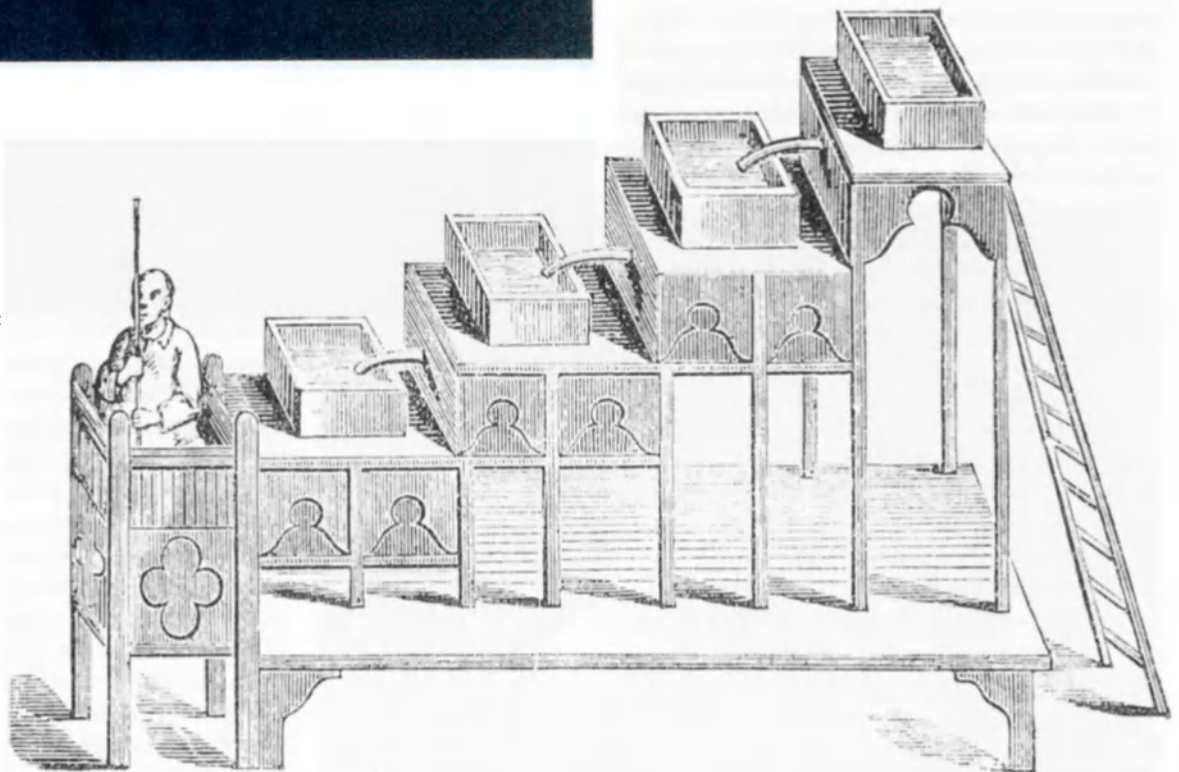


confucianistes et des taoïstes pour qui il n'y a d'autre idéal que la société antique.

Mais ce sont les philosophes de l'école des Noms, Huishi et Gong Sunlong (4^e-3^e siècle avant J.-C.), qui, les premiers, ont vraiment pensé le temps en tant que tel, comme un principe abstrait. De l'œuvre de Huishi il ne nous reste malheureusement presque rien, à part l'énoncé d'une dizaine de paradoxes que nous a transmis son ami Zhuangzi, sans nous donner, toutefois, les démonstrations logiques qui devaient permettre de les prouver.

Huishi affirme, à travers une formule comme « Le soleil qui parvient à son zénith décline déjà », le caractère à la fois instantané et continu du temps. Dans une autre phrase célèbre, qui a donné lieu à maintes exégèses, « Je vais aujourd'hui à Yue [région du Sud de la Chine] et pourtant je suis arrivé hier », il souligne le caractère relatif de notions comme « aujourd'hui », « demain » ou « hier ». A peine a-t-on dit aujourd'hui que cet

Clepsydre, ou horloge à eau, de conception chinoise, dans laquelle le temps était mesuré par la montée de l'eau dans le réservoir inférieur. Elle fut utilisée au 11^e siècle. Gravure allemande (19^e siècle).



aujourd'hui devient déjà hier. Enfin, deux autres paradoxes, « La flèche qui vole est immobile tout en n'étant pas arrêtée » et « L'ombre de l'oiseau qui vole ne bouge pas », participent de la thèse philosophique selon laquelle il est impossible de penser le mouvement.

L'intérêt des Chinois pour l'Histoire s'est manifesté très tôt. Dès l'époque des Shang, au 11^e siècle avant J.-C., des chroniqueurs de la cour notent les événements et les discours. Quand une dynastie succède à une autre, elle convoque les anciens érudits pour qu'ils écrivent l'histoire de la dynastie qui vient de prendre fin. Nombreuses sont aussi les histoires rédigées par des particuliers : avec ses *Annales du printemps et des automnes* Confucius a écrit la première du genre, dans un dessein à la fois de critique historique et d'édification morale.¹

Les Chinois vivent, en effet, dans une véritable symbiose avec le passé. D'où, dans la vie quotidienne, la notion de clan et le culte des ancêtres. D'où, sur le plan de la pensée, l'idée de la continuité de la tradition culturelle chinoise depuis les temps les plus reculés. L'écriture n'a pas changé. Les problèmes débattus par les philosophes il y a trois mille ans sont toujours d'actualité. Les innombrables événements et personnages de cette longue histoire ne cessent d'inspirer les écrivains et les artistes qui les font revivre, riches d'un contenu symbolique, dans la conscience collective.

Futur de l'homme et avenir du monde

« L'on ne connaît même pas la vie, comment connaîtrait-on la mort ? » a dit Confucius. Bien qu'extrêmement attentifs aux rites funéraires et à l'étiquette du deuil, les confucianistes ne se préoccupent pas de savoir ce qui se passe après la mort, si l'âme existe et ce qu'il en advient. En revanche, ils constatent que les morts continuent de vivre dans la mémoire et, pour assurer cette forme de survie, ils proposent des règles de conduite. Ainsi, Shusun Bao (6^e siècle avant J.-C.) définit-il « Trois imputrescibles » : « pratiquer la vertu », « acquérir des mérites » et « rédiger des textes qui passeront à la postérité »

Les taoïstes, de leur côté, font si grand cas de la vie qu'ils recherchent activement la longévité. Pour Laozi, l'homme peut y parvenir s'il conserve la vitalité du petit enfant. Il lance ainsi un défi au temps. La religion taoïste inventera à cette fin toute sorte de procédés, du travail sur le souffle à la consommation d'élixirs de vie à base de cinabre. Elle recherche une mutation radicale de l'homme qui le rendra immortel.

Le bouddhisme, à travers la doctrine du *samsara*, introduit l'idée de la réincarnation. Si, au cours de cette vie, l'adepte a accumulé suffisam-



Sage sous un saule ou Le poète ivre, peinture chinoise de la dynastie Song (10^e-13^e siècle).

ment de mérites, il pourra renaître à un degré supérieur d'existence dans sa vie prochaine. Et ainsi de suite jusqu'à, finalement, parvenir à un état de perfection et d'éternité où la roue de la réincarnation cesse de tourner. Le bouddhisme apparaît ainsi comme une quête de la disparition éternelle « sans vie ni mort », comme l'écrit, au début des Tang, le moine Faling.

Le bouddhisme a également introduit dans la pensée chinoise le concept de fin du monde. Celle-ci se produit au terme d'amples phases cycliques de création et d'anéantissement précisément chiffrées. Cette idée et cette périodisation, où l'on reconnaît la marque bouddhiste, seront reprises

1. Voir l'article de Huo Datong, « Chine : sous l'œil de l'Empereur », dans le numéro du *Courrier* de mars 1990, « Si l'histoire m'était contée, Construire la mémoire ».

La saveur du temps

Les arts de la Chine : poésie, peinture, céramique, sont marqués d'un impressionnisme fort et délicat qui est la manière de savourer le temps. La sensibilité des Chinois étant entièrement immergée dans les états de la Nature, les nuances fugitives, les moments d'équilibre les plus exquis affleuraient partout dans la vie : celle des seigneurs, des lettrés, des moines dans les grands monastères, mais aussi celle des pauvres et des simples.

On savait apprécier la qualité du temps, comme on faisait du thé, du papier, de la soie, des mille commodités de l'existence. Le temps venait, passait, revenait, le temps de la branche de prunier, de la tige de bambou, de la feuille d'érable, de la ramure du pin, le temps du cri aigre de l'oie grise, du chant sucré du loriote, de l'appel de la caille.

Tant de saveurs, de parfums se mêlant à la conscience marquaient qualitativement le temps. On situait et datait les poèmes et les peintures et l'on mentionnait la période solaire (il y en avait 24 dans l'année) où ils avaient été créés.

Claude Larre
sinologue français

(« Aperception empirique du temps et conception de l'histoire dans la pensée chinoise » in *Les cultures et le temps*, © Payot-UNESCO, Paris 1975)

taoïste entend trouver dans la temporalité même l'accès à l'intemporel — il n'a d'autre ambition que de jouir de l'existence dans la quiétude d'une vie paisible et simple. La fuite du temps ne produit en lui aucune angoisse qu'il ne soit capable de dissiper grâce à la sagesse.

Qui ne connaît la fable rapportée par Zhuangzi ? Dans son sommeil, il rêve qu'il est un papillon qui voltige de-ci de-là, ignorant qu'il est Zhuangzi. Au réveil, il s'interroge : est-il le vrai Zhuangzi ou un Zhuangzi de rêve ? Peut-être la vie n'est-elle qu'un long rêve dont la mort viendrait nous éveiller.

Mais ce sont les écrivains, et surtout les poètes, qui donneront à cette angoisse de l'éphémère sa plus haute expression.

Qu Yuan (4^e-3^e siècle), l'un des fondateurs de la poésie chinoise, se montre tourmenté par l'idée de servir son pays. Dans son long poème autobiographique, le *Lisao*, il dit sa désillusion et se lamente devant la fuite du temps (« La vieillesse me prend/Avant que j'aie pu me faire un renom »). A la fin des Han (2^e siècle), l'attitude des poètes se diversifie : les uns choisissent l'épicurisme (« Réjouissons-nous dès aujourd'hui, pourquoi faudrait-il attendre demain ? ») ; d'autres la poursuite de la renommée (« Le corps humain (...) périt comme tout ce qui vit. Se faire un nom, voilà le trésor véritable ») ; certains, enfin, s'abandonnent à l'ivresse et à l'oubli qu'elle procure (« Absorber des drogues d'immortalité, c'est se leurrer, mieux vaut boire du bon vin et s'habiller de soie »).

L'attitude de Su Shi (1037-1101), le plus célèbre poète des Song, nous paraît, dans son ambivalence, particulièrement révélatrice de la sensibilité poétique chinoise. Dans son *Souvenir de la falaise rouge*, il loue les temps héroïques des Trois Royaumes, tout en regrettant qu'ils aient disparu comme autant de chimères. Est-il optimiste ou pessimiste ? Les deux, répondrais-je. Il s'engage dans le monde avec une ardeur toute confucéenne, mais il montre aussi un détachement, voire une « désinvolture métaphysique » qu'il tient du taoïsme. ■

et approfondies, sous les Song (10^e-13^e siècle), par les néo-confucianistes. Trait typiquement chinois, l'anéantissement du monde, pour tragique qu'il apparaisse, n'en est pas moins envisagé comme un phénomène naturel. Il n'a pas le caractère d'un châtement venu du ciel.

Bâtonnets d'encens allumés lors d'une cérémonie en l'honneur des ancêtres au temple de Foshan, dans la province de Guangdong, en Chine du Sud.

Le présent : l'action ou la contemplation

« Tout passe comme l'eau, rien ne s'arrête jour et nuit » dit Confucius, avec émotion. A la vue de l'eau qui coule, il pense à la fuite du temps, il éprouve jusqu'à l'angoisse le côté tragique de la vie au cours de laquelle l'homme est appelé à entreprendre ce qu'il sait ne pas pouvoir accomplir. C'est la première réflexion poétique sur l'éphémère dans la culture chinoise.

Comment réagir devant cette fugacité ? Pour les confucianistes, il faut saisir le présent au vol, se forger une personnalité forte et se rendre utile au sein de la collectivité. Cette inquiétude et ce devoir de participation aux affaires du monde sont étrangers à l'idéal taoïste, qui est tout de contemplation et de communion avec l'univers. Le sage



Danse du culte vodoun des Fon en l'honneur de Hébioso, divinité des phénomènes célestes et principe de germination (Nigéria).



HONORAT AGUESSY, spécialiste béninois de sociologie et de littérature, a été chercheur au Centre national de la recherche scientifique (France) et doyen de la Faculté des lettres, arts et sciences humaines du Bénin. Il est actuellement fonctionnaire de l'UNESCO au Bureau régional de Dakar. Parmi ses nombreux ouvrages, on citera : *Histoire de la pensée africaine* et *L'Afrique et le monde. Visions et perceptions traditionnelles*.

Rythmes à contretemps

par Honorat Aguessy

Le temps profond de la conscience africaine, mémoire ouverte sur le cosmos, se heurte de plus en plus à des rythmes, sociaux, économiques, qui lui sont étrangers, voire dommageables. Un équilibre spécifique à trouver.

PEUT-ON caractériser avec netteté la perception et le sentiment du temps dans un vaste ensemble de sociétés comme l'Afrique ? Cette saisie macroscopique, synthétique, est d'autant plus difficile à réaliser qu'il faut prendre en compte de multiples composantes hétérogènes. Au temps de l'individu s'ajoutent les temps sociaux des différents groupes dont la temporalité, chaque fois varie. Le temps social, en effet, diffère selon qu'il relève de l'instance politique, économique ou religieuse.

Au niveau économique, le temps paraît d'une rapidité vertigineuse : le rythme de renouvellement accéléré des produits de consommation bouscule celui des besoins profonds de la société autochtone. Sur le plan politique, le temps des dominateurs est décalé par rapport au temps des dominés — les premiers visant la permanence et les seconds le changement. Sur le plan religieux, enfin, l'accélération ambiante tend à renforcer l'attachement aux cycles immuables du temps sacré.

On voit combien la représentation du temps, dans l'univers social africain, est complexe, dense, opaque. L'individu vit dans un kaléidoscope perpétuel, avec le sentiment que tout change sans cesse, sans que rien, fondamentalement, ne bouge, comme l'exprime ce dicton *fon* du Bénin : « La vie ressemble à une feuille ballottée à la surface de l'eau. » Le temps vécu de la conscience individuelle n'est pas isolé du temps collectif : il est traversé par les divers temps communs, et comme démultiplié par eux.

Parcouru par le rythme effréné du temps de la consommation, l'individu voit son attention constamment happée, détournée par le surgissement de produits nouveaux. « Je consomme, donc je suis » pourrait-on dire, parodiant Descartes, pour définir d'une formule cette contrainte temporelle. L'individu est ainsi emporté, malgré lui, dans une temporalité sociale qui est extérieure, étrangère à celle résultant du mode de production autochtone.

Au niveau politique également, l'individu a tout autant de mal à maîtriser le champ temporel. Il pénètre difficilement les tenants et les aboutissants d'une situation politique, pleine de collusions surprenantes et de collisions inutiles, dont la maîtrise échappe même à ses protagonistes. Il perçoit seulement que le tissu politique, véritable ouvrage de Pénélope, se fait et se défait à un rythme moins rapide que celui du tissu économique.

A ces temporalités placées sous le signe du fluctuant s'opposent la permanence et la répétition du temps social de l'instance religieuse. Quel que soit le contexte dominant (christianisme, islam ou religions traditionnelles), règne ici un rythme cyclique, scandé par les temps forts qui marquent, d'une année à l'autre, l'éternel retour. Les changements intervenus ailleurs n'ont pas entraîné de bouleversement significatif. Ainsi, la religion traditionnelle, malgré des signes d'adaptation aux exigences de la vie moderne, n'est aucunement ébranlée dans ses fondements spirituels — véritable mémorial de l'histoire des sociétés africaines.

L'organisation du temps qu'on trouve dans le calendrier traditionnel — fondé sur le faste et le néfaste — n'a pas changé. Prenons l'exemple du calendrier *fon* qui guidait les gestes des hauts responsables religieux, sans laisser indifférents les autres citoyens. Sur un tissu, des symboles indiquent la signification des différents jours lunaires auxquels correspondent certains événements de la vie. Ainsi, le jour favorable pour entreprendre tout ce que l'on veut est-il symbolisé par une sorte de fève gris vert, lisse et brillante, l'*ajikwin* ; un *petit os* marque celui où il vaut mieux renoncer à toute action qu'on espère voir couronnée de succès. On consultait constamment ce calendrier, pour être sûr de ne pas agir à contre-courant.

L'idée qui sous-tend cet ordre du temps, c'est que *chaque chose, chaque entreprise importante a son temps* et son rythme, comme il en va dans le *kairos* — l'occasion favorable de la pensée grecque.

Cette épaisseur, cette stratification sociale du temps, que nous venons seulement d'effleurer, permet de mieux comprendre la nature du sous-développement en Afrique. Celui-ci n'est pas absence de développement, c'est un développement duel, distordu. Le développement endogène est bousculé, étranglé par le développement exogène, de même que le temps perçu comme communion avec le mémorial de la société et le cosmos, est harcelé par le temps précipité des gadgets et la pression de la précarité économique.

Le temps du nouveau, pour l'Afrique, c'est celui qui adhère aux valeurs de ce mémorial : il en charrie la dynamique pour permettre à la société de s'ouvrir à la modernité. La société africaine plie devant la force aveugle et passagère du dehors, mais ne rompt pas. Ce temps ne fait que commencer. ■



Calendrier *fon* (Bénin) fait d'une bande de tissu portant divers objets cousus (cauris, noyaux de fruits, pierres) correspondant chacun à un jour précis. Ce calendrier, qui représente une période de trente jours, était suspendu au mur dans le sens de la longueur ; un repère était fixé dans l'étoffe pour indiquer le jour en cours.

Intelligence multiple par Ahmad Hasnawi

La vision du temps présente, dans la culture islamique, une richesse d'aspects — religieux, philosophique et scientifique — qui défie toute analyse schématique.

ON aimerait, pour caractériser une culture par sa conception du temps, de l'espace ou de toute autre notion de base, pouvoir trouver une formule unique, distinctive, qui détermine cette culture dans sa singularité.

Mais penser ainsi serait succomber à un double préjugé : d'une part, un relativisme extrême qui voit les cultures comme des monades sans contact les unes avec les autres — préjugé d'unicité. D'autre part, l'idée qu'il y a une intuition du temps propre à chaque culture, qui ne ferait que réfléchir diversement selon les « régions » de cette culture — préjugé de simplicité.

Les lignes qui suivent se contentent d'évoquer, à propos de la culture islamique, des fragments de conception du temps. Elles entendent suggérer qu'on ne saurait accepter, sans autre forme de procès, ces deux préjugés.

Sur le temps du Coran

Faute de pouvoir étudier ici, dans toute sa richesse, la vision du temps coranique, j'insisterai simplement sur trois points.

Le premier, c'est que le Coran intègre le temps comme un aspect essentiel de la révélation. La « pédagogie divine » s'ajuste aux circonstances de l'action du Prophète, répond à ses doutes, à ses interrogations et aux réalités de la communauté islamique naissante, tant dans son organisation que dans ses rapports avec les autres communautés.

Le second concerne l'« histoire sacrée » telle qu'elle se développe dans le Coran, conformément aux exigences de cette pédagogie divine. Les premières révélations mekkoises mettent en lumière le cycle création-rupture cosmique et destruction de toutes choses-recréation, dans lequel chaque âme est jugée selon ses actes. Mais dès le milieu de la première période mekkoise (du début de la révélation aux années 615-616), l'histoire religieuse acquiert une « épaisseur » temporelle. Dans un premier temps, cette histoire apparaît surtout comme la manifestation des jugements divins à

l'encontre des peuples qui rejettent la Parole et contre les cités iniques. Mais bientôt, cet aspect, sans s'effacer complètement, le cède à une histoire des révélations divines, qui établit une continuité, à la fois généalogique et spirituelle, entre les porteurs de celles-ci, chacun confirmant le message du précédent.

Le troisième point touche une notion temporelle essentielle dans le Coran, celle de « terme nommé » ou « terme fixé » (*ajal musammâ*). Elle s'applique notamment à la vie des individus, des communautés humaines et du monde. Derrière cette expression et d'autres analogues gît l'idée d'une *durée octroyée*, dont le terme est fixé par décret divin, idée qui s'accorde avec l'affirmation de l'omnipotence et de la prescience divines. Mais on peut y déceler également l'idée que la durée



AHMAD HASNAWI, philosophe tunisien, est chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S.) en France. Il a publié des études sur al-Farabi, Avicenne et Averroès. Il travaille actuellement sur la « philosophie naturelle » des philosophes musulmans.



Cadran solaire en cuivre datant du règne du souverain musulman Nūr ed-Dīn (seconde partie du 12^e siècle).

des choses et des êtres est, pour ainsi dire, soumise à des lois quasi naturelles, à une *légalité instituée par Dieu*.

Astronomie et temps liturgique

Le calendrier musulman est un calendrier lunaire. Le temps liturgique, en particulier la détermination du début et de la fin du mois du jeûne (Ramadân), est lié à l'observation de la nouvelle Lune. Pour le temps civil comme pour le temps de la prière quotidienne, on utilisait des heures inégales dont la longueur variait selon la saison et la latitude, les heures égales étant surtout utilisées en astronomie.

Prédire la visibilité du croissant lunaire et mesurer le temps — il existait une « science de la mesure du temps », *ilm al-miḳāt* —, ces deux problèmes ont suscité d'intenses recherches chez les astronomes musulmans. Ceux-ci se sont notamment intéressés au temps liturgique, comme en témoignent l'existence de tables déterminant les temps de la prière pour chaque jour de l'année et la mise au point d'instruments — cadrans solaires et astrolabes — qui portent des courbes correspondant aux heures de la prière.

Peut-on aller jusqu'à dire que ces développements scientifiques ont été induits par les exigences liturgiques ? On serait tenté de répondre par la négative. D'un côté, en effet, les docteurs de la Loi ont eu tendance à exclure le calcul pour la prévision du croissant, de l'autre les recherches sur la visibilité du croissant lunaire s'inscrivaient dans le développement interne de l'astronomie. Si bien que les courbes de prière ne seraient, en quelque sorte, qu'une greffe à la théorie et à l'art du cadran solaire et de l'astrolabe. Les savants qui insistaient sur l'utilité de leurs travaux pour la

religion ne l'auraient fait que pour complaire au Prince éclairé qui les avait encouragés à s'y livrer.

Mais on peut aussi, à l'inverse, voir, dans la préoccupation religieuse des savants, le signe qu'ils répondaient à une demande sociale. Deux faits, dans la mosquée, le confirment : l'emploi fréquent de cadrans solaires et l'habitude de s'attacher les services d'un *muwwaqqit* (spécialiste de la mesure du temps) qui est parfois un grand astronome, comme Ibn al-Shâtir, l'astronome damascène du 14^e siècle. Cette demande sociale offrait un champ d'application aux théories des astronomes-mathématiciens.

Historiographie, continuum universel et atomisme

L'historiographie musulmane se caractérise par sa richesse et l'ampleur de ses productions. Les genres qu'elle a pratiqués sont d'une grande diversité, soit par l'objet d'étude (histoires urbaine, régionale, provinciale ou universelle, histoires religieuses ou profanes), soit par la méthode de présentation (généalogique, dynastique, par génération — *tabaqât* —, annalistique, toutes ces approches étant parfois combinées).

La forme annalistique, où les faits sont rapportés d'année en année, a trouvé, à partir de l'instauration d'une ère proprement musulmane (qui part de la *Hijra* ou Emigration du Prophète de la Mekke vers Yathrib ou Médine), un cadre chronologique précieux. On trouve en outre dans les histoires universelles des efforts pour synchroniser les histoires des différents peuples de la période préislamique. De fait, l'idée d'une histoire universelle implique celle d'un *continuum temporel unique* dans lequel viennent prendre place les événements culturels et naturels.

Panneau indiquant les heures de la prière à la grande mosquée de Xlan, capitale du Shaanxi, province de la Chine du Nord.

La montre du général

Son Excellence le Général Washington

Paris, le 23 février 1789.

Cher général

Dès mon arrivée dans cette ville j'ai parlé à M. Jefferson au sujet de votre Montre. Il m'a expliqué que l'homme qui avait fait celle de Maddison était un Filou et m'a recommandé à un autre, Romilly. Mais comme il se pouvait que celui-ci aussi fût un Filou, je me suis informé à la boutique d'un très honnête Homme, pas d'un Faiseur de Montres, et il m'a recommandé Gregson. Un gentilhomme de ma connaissance m'assura que Gregson était un Filou et tous deux convinrent que Romilly est de la vieille Ecole et que lui et ses montres sont passés de Mode. Et dire cela d'un Homme à Paris, c'est comme si l'on disait qu'il est un Homme ordinaire parmi les Quakers de Philadelphie. J'ai fini par découvrir que M. L'Épine est ici à la Tête de sa Profession et demande en Conséquence davantage pour son Ouvrage que tout Autre. Je me suis donc présenté chez M. L'Épine et me suis mis d'accord avec lui pour deux Montres exactement identiques, l'une pour vous et l'autre pour moi.

Gouverneur Morris

lettre à George Washington, in *A Diary of the French Revolution* by Gouverneur Morris, © Houghton Mifflin, Boston 1939)

Au tournant du 8^e et du 9^e siècle, les théologiens musulmans ont dans l'ensemble adopté — au-delà de divergences doctrinales parfois essentielles — une doctrine atomiste. Cet atomisme concerne à la fois la matière, les accidents qui peuvent s'attacher à celle-ci, et le temps.

Dans cette optique, les corps sont constitués d'indivisibles homogènes, qui ne se distinguent que par la présence en eux d'accidents leur transmettant une caractéristique donnée. Selon certains (les « mu'tazilites »), les corps constitués par ces atomes et certains accidents durent au-delà de l'instant où ils ont accédé à l'être. Selon d'autres (les « ash'arites »), au contraire, chaque accident est, à chaque instant, recréé par Dieu, de même que les atomes et les corps ne durent qu'en vertu d'un accident qui est recréé en eux par Dieu à chaque instant.

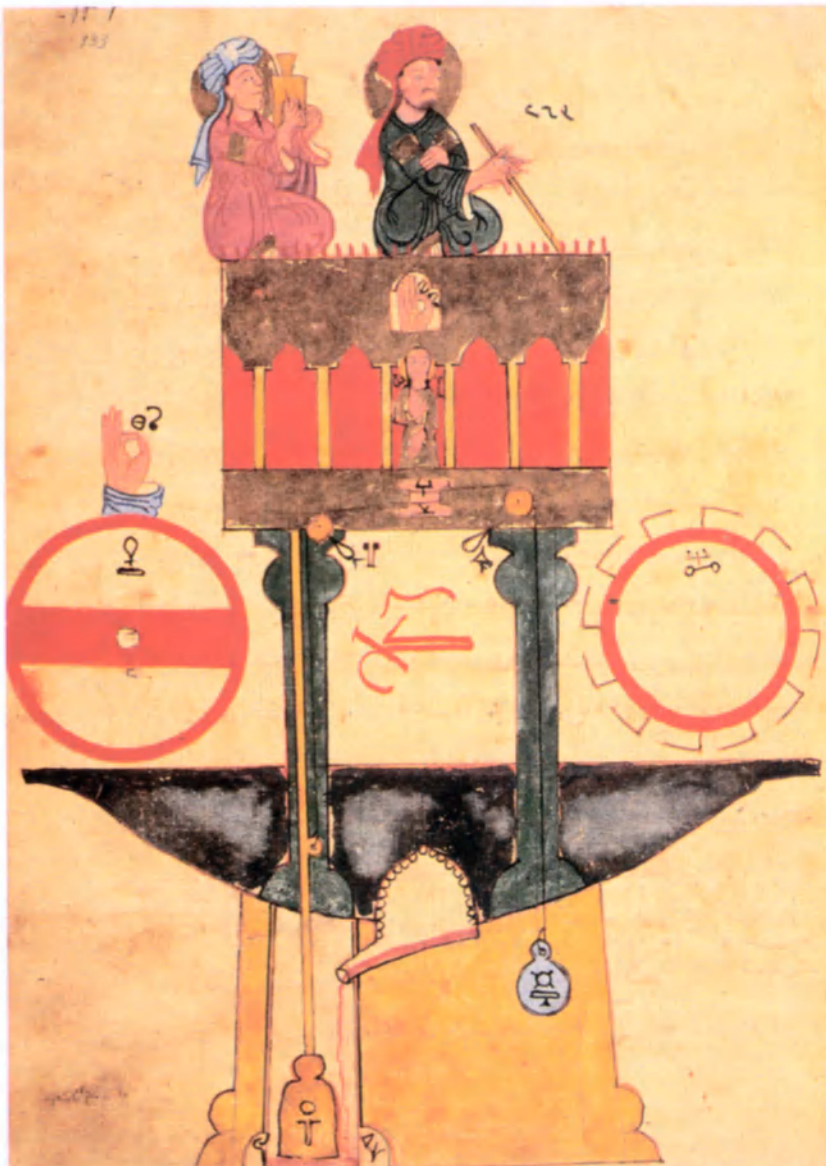
Monde fini ou monde éternel ?

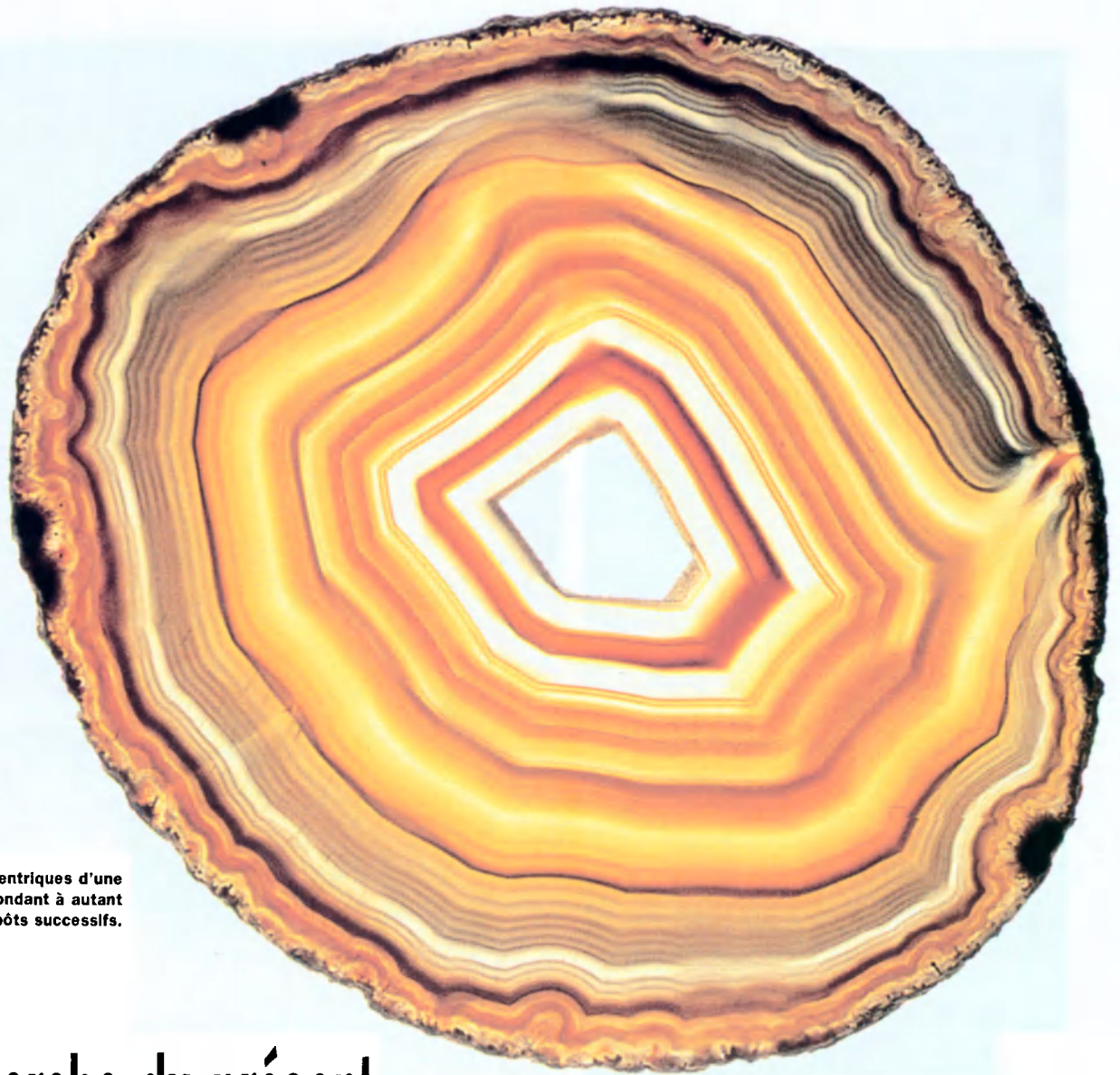
Quant aux philosophes musulmans, dont l'activité philosophique se situe dans le sillage d'Aristote et du néo-platonisme, ils s'opposent aux théologiens, non seulement sur la thèse de l'atomisme (pour eux, comme pour Aristote, le temps est continu), mais aussi à propos de l'éternité du monde.

Ainsi al-Kindi (mort en 866 environ) affirme-t-il que le monde a une durée finie, mais à partir d'al-Farabi (mort en 950), les philosophes ont adopté la thèse de l'éternité du monde. Ils ne nient pas la dépendance causale du monde à l'égard du Principe premier ou de Dieu, mais il n'y a pas, pour eux, d'instant premier qui marque le commencement du monde. L'échange d'arguments entre partisans et adversaires de l'éternité du monde, touchera les problèmes concernant l'infini, la causalité, les difficultés logiques de l'idée d'un commencement du monde, les rapports de la connaissance et de la volonté divine avec le temps.

Cette évocation partielle de « la » pensée du temps dans l'Islam montre que celle-ci n'est pas une pensée irréductible, caractérisant la culture islamique dans son unicité, et qu'on ne peut pas davantage l'enfermer dans une formule qui rendrait compte de toutes ses variantes. Les tentatives auxquelles on assiste, ici ou là, pour expliquer, par une vision du temps spécifiquement musulmane, certains comportements temporels des sociétés islamiques d'aujourd'hui, ne font qu'ajouter aux deux préjugés, déjà mentionnés au début de cet article, une sorte de « fatalisme culturaliste » selon lequel une vision érigée en paradigme intemporel déterminerait les hommes dans leurs représentations comme dans leur conduite. ■

Horloge à eau avec automates décrite dans un traité du savant al-Djazarî, manuscrit turc du 13^e siècle.





Cercles concentriques d'une agate, correspondant à autant de dépôts successifs.

A la recherche du présent par Fernando Ainsa

Entre un passé que l'on mythifie, pour l'idéaliser ou le maudire, et l'image radieuse d'un avenir qui résoudra tous les maux, le présent de l'Amérique latine est pris en étau. Et si l'on rendait enfin sa place, sa dignité, à aujourd'hui ?

« **P**lus le bateau avance et plus sa marche devient voyage dans le temps, dans l'âge du paysage », constate avec étonnement le héros du roman *Canaima* de l'écrivain vénézuélien Rómulo Gallegos, durant son voyage aux sources de l'Orénoque, en pleine forêt guyanaise. Son personnage n'a nul besoin d'une machine à remonter le temps, comme celle qu'a imaginée H.G. Wells, pour franchir les compartiments étanches d'une histoire latino-américaine qui semble arrêtée dans le temps.

Cette expérience n'est pas seulement d'ordre littéraire. Tout voyageur qui sillonne le continent

peut avoir l'impression de vivre dans un autre temps. En bateau, en avion, à dos de mulet ou à pied, il peut remonter le cours de l'histoire, en allant des capitales qui baignent dans le rythme du monde contemporain aux villages et aux tribus qui vivent comme au seuil de l'histoire. Les formes de vie du passé et du présent coexistent, séparées et isolées, se superposant sans s'exclure, telles les couches géologiques de l'histoire de l'humanité. Ce qui donne une connotation spatiale à toute réflexion sur le thème de la perception du temps. « L'Amérique latine est un continent où l'homme de la Genèse, l'homme médiéval

**Comme l'amour,
invisible
et immobile**

Et un astronome dit, Maître, qu'en est-il du Temps ?

Et il répondit :

Vous voudriez mesurer le temps, l'infini et l'incommensurable.

Vous voudriez adapter votre conduite et même diriger le cours de votre esprit selon des heures et des saisons.

Du temps vous feriez une rivière au bord de laquelle vous vous assoiriez pour observer son cours.

Cependant l'intemporel en vous est conscient de l'intemporalité de la vie,

Et sait qu'aujourd'hui n'est que le souvenir d'hier et demain, le rêve d'aujourd'hui.

Et que ce qui chante et contemple en vous est encore fixé dans les limites de ce premier instant qui sema les étoiles dans l'espace.

Qui parmi vous ne sent que son pouvoir d'aimer est illimité ?

Et cependant qui ne sent ce même amour, quoique illimité, enfermé au centre de son être, et ne procédant pas d'une pensée d'amour à une pensée d'amour, ni d'un geste d'amour à un autre geste d'amour ?

Et le temps n'est-il pas comme est l'amour, indivisible et immobile ?

Mais si dans votre pensée vous devez mesurer le temps en saisons, que chaque saison enveloppe toutes les autres.

Et qu'aujourd'hui embrasse le passé avec souvenir et le futur avec aspiration.

Khalil Gibran
écrivain libanais
(Le prophète, © Casterman, Paris 1959)



et l'homme moderne peuvent se donner la main » dit, en une image frappante, l'écrivain cubain Alejo Carpentier.

Cette caractéristique, qui permet de voir simultanément, parfois dans un même paysage, les strates successives de l'art indigène, colonial, africain et moderne, a fasciné bien des voyageurs, au point qu'André Breton, lorsqu'il visita le Mexique en 1938, crut découvrir dans ce monde de temps accumulés le décor naturel de la révolution surréaliste. D'autres utiliseront des expressions telle que « réalisme magique » ou « réel merveilleux », pour désigner différents aspects de la réalité latino-américaine.

Il est évident que la perception du temps, depuis la découverte de l'Amérique, est devenue conflictuelle. La succession du passé, du présent et du futur ne s'inscrit pas dans une séquence homogène, mais dans un *devenir* chaotique, dont le mouvement est intimement lié au désir, à la volonté, à la vie elle-même, à ce sentiment qu'Oswald Spengler appelait le « caractère organique » du temps.

Le passé idéalisé du monde indigène préhis-



Dans une rue de Cuenca (Equateur).

panique s'oppose ouvertement à la notion du futur marquée par le progrès technique et le rythme de l'économie internationale. Mais le passé, c'est aussi le sentiment nostalgique auquel renvoie l'ordre patriarcal, rural, pré-industriel et « caudilliste », qui subsiste dans mainte région du continent. Un passé qui peut donc être le modèle d'un futur revendiqué aussi bien par des conservateurs réactionnaires que des révolutionnaires romantiques.

A peine découverte, l'Amérique fut le réceptacle de croyance qui n'avaient plus cours en Europe. A de multiples signes on crut notamment reconnaître, dans le Nouveau Monde, l'âge d'or des origines de l'humanité — temps d'abondance, de bonheur et d'aimable coexistence des hommes, chanté par les poètes et les historiens gréco-latins ; paysages arcadiens et paradisiaques, climat chaud, profusion naturelle des fruits, état de nature. Le temps perdu dans l'Europe de l'âge de fer était récupéré dans l'Amérique du 16^e siècle.

La chrétienté allait y retrouver une eschatologie renouvelée. A la place de la vision traditionnelle, opposant le temporel du monde terrestre

à l'intemporel du monde céleste, l'Amérique inaugurerait un dualisme immanent où l'« autre temps » faisait partie de ce monde : le temps du christianisme primitif, de l'âge d'or, du paradis perdu, pouvait se reproduire, ici-bas, dans un autre espace.

Les mythes préhispaniques recueillis par les missionnaires et les chroniqueurs font d'ailleurs eux-mêmes référence, comme le rappelle l'historien mexicain Miguel León Portilla, à un âge où l'humanité vivait dans le bonheur et l'abondance. Certains voient alors dans les Indiens des hommes épris naturellement de justice et ignorant les méfaits de la propriété. On ira jusqu'à prédire un « âge d'argent de l'Eglise indienne » où, grâce à cette pureté d'âme retrouvée, renaîtraient les vertus de l'Eglise des premiers temps.

Cette vision idéalisée du passé indien que ressassaient les chroniqueurs tout au long du 16^e siècle, devient un véritable lieu commun et se prolonge jusqu'à nos jours dans de nombreux ouvrages sur les anciennes civilisations américaines. En attribuant au passé préhispanique les vertus d'un système économique, social et politique idéal, on finit par estimer que tous les maux ultérieurs du continent sont dus à la conquête. Cette simplification manichéenne entre *avant* et *après* la date du 12 octobre 1492 reste d'une profonde actualité. Cinq siècles après le choc des deux mondes, les conflits entre le passé, le présent et le futur de l'Amérique sont toujours la source de polémiques et de débats.

Le futur en tant que progrès et changement

Les idées des Lumières, puis, au siècle suivant, celles du positivisme, ont donné à l'Amérique une perception aiguë du temps futur. Le cours du temps devient *évolution* ; il peut même être porteur de changements radicaux. Ainsi prétend-on, à partir des indépendances, inventer l'avenir. Hommes politiques et intellectuels se donnent la tâche d'organiser ce qu'ils appellent les temps nouveaux.

Temps et changement deviennent deux notions inséparables, mais le degré de changement proposé dans une durée déterminée varie. Certains ont une telle foi dans le progrès — un Sarmiento en Argentine, un Vasconcelos au Mexique — qu'ils conçoivent le futur comme un présent en progrès perpétuel, dont la croissance repose sur l'éducation et la force du peuplement, que celle-ci provienne d'une immigration massive ou d'une « race cosmique » née du métissage.

D'autres veulent d'urgence un changement radical et révolutionnaire. Il faut rompre avec le passé. Une certaine impatience providentialiste guide les révolutions qui bouleversent le devenir de pays où rien ne saurait plus être comme avant.

Cette accélération du futur tend à intégrer les consciences individuelles dans un temps commun. Et ce temps collectif rejoint à son tour une représentation du monde qui a ses rites et ses

manifestations sociales, ses croyances, ses métaphores et son langage propre. Le temps, dès lors, n'est pas seulement représenté ; il est aussi vécu. Il engendre un sentiment spécifique.

Ce sentiment du temps cherche ses marques dans une oscillation entre le passé et le futur. L'être humain a naturellement tendance à idéaliser le passé, à le voir meilleur qu'il ne fut, et par ailleurs à neutraliser les illusions placées dans le futur — et ce, à mesure qu'elles se rapprochent du temps présent.

Cette revalorisation permanente du passé et de l'avenir semble répondre, chez chacun, à un besoin profond, celui de justifier son existence, de donner du sens à sa vie. Avec le sociologue et écrivain français Jean Cazeneuve, qui a étudié les rapports entre temps et bonheur dans différentes civilisations, on peut parler de reconnaissance envers tout ce qui devient souvenir — au double sens de mémoire et de gratitude. Les archétypes de la conscience anticipante, de leur côté, s'alimentent de nombreux clichés sur le passé. L'essayiste mexicain Alfonso Reyes a souligné ce besoin de penser qu'« on vient d'une époque meilleure et qu'on marche vers une autre époque meilleure », ce désir d'équilibrer le souvenir et l'espérance.

Cette dialectique de l'ancien et du nouveau, qui revêt une vaste signification symbolique, n'est pas toujours perçue clairement dans les analyses historiographiques.

C'est peut-être la grande littérature qui peut en rendre compte. Jorge Luis Borges, dans *Histoire de l'éternité*, affirme que « conserver et créer, bien qu'en rupture ici-bas, sont synonymes au

ciel ». Autrement dit, la seule réconciliation possible des éléments conflictuels du temps se trouve dans l'éternité. Réponse qui, pour l'homme contingent, ne saurait évidemment suffire. Car cette réconciliation du passé et du futur passe, en Amérique latine, par la difficulté de vivre au présent.

La difficulté de vivre dans son temps

La grande majorité des peuples du continent, en butte à des problèmes de survie dans la marginalité et la pauvreté, ou exposés à l'instabilité politique et à l'inflation économique, ne peut que vivre au jour le jour. Expression qui définit bien le sentiment de ceux qui sont condamnés à des tours quotidiens d'équilibriste, ignorant le passé et impuissants à miser sur l'avenir. Le mot « demain », si souvent répété dans ce contexte et associé comme un cliché à la condition du Latino-Américain, n'est plus alors qu'un moyen de repousser la solution des difficultés immédiates dans un futur tout aussi incertain.

Plutôt que d'idéaliser ou de maudire le passé, plutôt que d'accorder une confiance excessive en l'avenir, la priorité, dans ce continent qui continue à s'appeler Nouveau Monde, se trouve peut-être dans une recherche du présent. Cette recherche, comme l'a rappelé Octavio Paz dans son discours de réception du prix Nobel, en 1990, n'implique ni que l'on renonce au futur ni qu'on oublie le passé. Pour lui, le « présent est le lieu de rencontre des trois temps ». Cet autre temps, c'est le temps *vrai* : « Le présent, la présence. » ■

Les Incas (détail),
papier peint français du
18^e siècle, inspiré d'un roman
de Marmontel, *Les Incas ou la
destruction de l'empire du
Pérou* (1777), dénonçant
l'intolérance et le fanatisme
religieux.



FERNANDO AINSA,
écrivain uruguayen, est
fonctionnaire à l'UNESCO. Il
est l'auteur de nombreux
essais et romans, dont
*Identidad cultural de
Iberoamérica en su narrativa*
(1986, L'identité culturelle de
l'Amérique hispanophone dans
son écriture) et *Necesidad de
la utopía* (1990, Nécessité de
l'utopie).

Éloge du quartz par Ayyam Wassef

La conception du temps sur laquelle s'est
bâti l'Occident vole en éclats.
Un temps brisé, morcelé, accéléré, cherche à
imposer sa loi aux consciences. Jusqu'où
s'étend cette crise du sens ?



Cristaux de quartz incolore
provenant du Brésil.

CRISE de la temporalité, crise de l'histoire, crise du sens : dans les sociétés dites post-industrielles, celles de l'Occident, le lamento est de rigueur. Cependant, ce qu'on appelle une crise n'est le plus souvent que le moment de mutation d'un état à un autre, l'agonie d'un système de représentations concurrencé par un nouveau, plus apte à réverbérer une expérience différente du monde. Ce cri d'effroi de la modernité ne peut naître que d'une pensée encore amarrée à un monde qui s'achève.

La modernité est, par définition, en constante rupture, d'abord avec le monde ancien — en l'occurrence, celui de l'univers chrétien — puis avec le monde nouveau, qui se retrouve inéluctablement ancien à son tour. Condamnée à une auto-consommation sans merci, la modernité avance au rythme d'une perpétuelle dérive. Les aspects les plus dérisoires du présent, affranchis de l'ancienne rationalité, éclatent dans toutes les directions. Les légendaires fleuves du temps qui guidaient une représentation rectiligne de l'Histoire fusionnent en un océan immense de possibles. L'histoire événementielle, avec ses lumineuses successions de causes et d'effets, explose : d'innombrables études thématiques tentent de reconstituer, facette par facette, un prisme infini.

Ce qui est perdu, à tout jamais semble-t-il, c'est ce qui maintenait le tout ensemble, le continuum. A la représentation d'une temporalité linéaire, tendue entre deux points — la faute et la rédemption — que peut-on substituer, sinon la perception discontinue d'une temporalité fragmentaire ? D'un temps déserté par le souffle de

Dieu ou par l'unité de sens qui en assurait la cohésion, il ne reste que la succession, désormais absurde, des instants esseulés. Aux images du flux succèdent celles de l'égrènement des secondes. Les valeurs de la durée et de l'attente sont remplacées par celles de l'instant et de l'exactitude. « Le temps, comme le dit Bachelard, ne coule plus, il jaillit. »

Le quartz et les rêveries de l'exactitude

Mais dans la conscience soumise à l'éparpillement insensé des instants, n'y a-t-il pas encore un « système de fidélité poétique » au temps ? N'y a-t-il pas, là où la représentation conceptuelle fait défaut, de nouvelles métaphores du temps ? En passant d'un temps géométrique, donc spatialisé, à un temps numérique, plus fonctionnel, on a cru s'être enfin défait des métaphores. Il n'en est rien : le temps a pulvérisé l'espace, mais la poussière d'espace est à nouveau une métaphore. Et si, contre toute attente dans un monde que l'on dit désenchanté, nous portions tous une métaphore au poignet ?

Montre à quartz : on ne mesure plus le déplacement mécanique mais la vibration du quartz, l'immobilité frémissante d'un instant quarante mille fois plus bref que la seconde. L'expérience du quartz ne correspond pas à une vision théologique du temps : ici, le temps naît dans l'immanence et par elle seule — il surgit de la vibration originelle de la matière. Immédiatement, mais

juste avant de s'évanouir, les secondes s'enflamment d'un rien de lumière. Les *cristaux liquides* affichent leur panique incandescente et, plus lente, la floraison juxtaposée des minutes et des heures qui s'entreteuent. *Cristaux* de temps, ce qui nous intéresse est le détail, le détail du détail. L'esprit contemporain est tenté par le vertige de l'infinité-simal. L'infini s'en trouve inversé, et reconquis, dans la densité parfaite de l'instant cristallin. *Cristaux liquides*, la métaphore réconcilie les parcelles disjointes en réinventant le flux : les cristaux de temps fondent dans la durée, ils se dilatent dans l'expérience quotidienne.

Ainsi, on comptabilise les vibrations du quartz pour accéder à une exactitude extrême, qui détermine désormais la valeur de la montre elle-même. Mais la sophistication exacerbée de la mesure du temps, sans doute indispensable à la recherche scientifique, laisse indifférente la perception commune des sens. Le regard enjambe les béances entre un instant numérique et un autre, il recrée la durée. Il y a donc une temporalité plus large que celle des instants qui se consomment, une durée que la micro-éternité de la divisibilité ne trompe pas — la montre se démode, la pile s'use, et le poignet se ride.

La vie en accéléré

Au sein même de son existence, l'homme moderne est pris dans un enchevêtrement de temporalités, de rythmes divers et simultanés. Indépendante de nos états d'âme, l'heure universelle régit le temps collectif. La même partout dans le monde, l'heure est devenue une valeur d'échange. La division du temps en unités stables permet de vendre et d'acheter des parcelles d'activité devenues en quelque sorte des objets autonomes.

Le temps devient ainsi une dimension close, un ensemble fini de cases vides qu'il s'agit de remplir, c'est-à-dire d'employer de manière optimale. Lorsqu'il n'est pas employé, le temps est perdu : rien n'y a été produit. La technologie vise surtout à gagner du temps, autrement dit à produire, dans le temps le plus réduit, des produits qui seront consommés dans un temps encore plus réduit. Le temps gagné doit servir de nouveau à la production.

Le temps libre, en effet, est soumis aux mêmes exigences : on a du temps, on le possède comme un capital dont il ne faut rien perdre. Loisirs et divertissements occupent le temps libre de la même façon que le travail ; on s'y adonne avec la même obsession de productivité. Le produit qu'on consomme alors est le bien-être : on le mettra à profit dans une productivité accrue, qui demeure la seule finalité véritable.

On a ainsi le sentiment absurde que le temps rétrécit. Les rythmes de vie s'accroissent pour tenter de rattraper son terrible écourtement. *Vita breva...* Le sentiment n'est pas nouveau, mais l'Occident ne construit plus de cathédrales pour se survivre. Comparons, pour mieux saisir la mutation, la montre à quartz d'aujourd'hui à cet



Cadran d'horloge monumentale (v. 1500) du peintre flamand Quentin Metsys.

autre instrument de mesure, très ancien, la clepsydre.

Cette horloge mesure, par l'écoulement de l'eau d'un vase dans un autre, chaque heure qui nous est subtilisée. Cependant, le temps passé, comme l'eau écoulee, n'est pas perdu, il repose au fond du vase, en mémoire. La perte se fait gain, l'acquis augmente au fur et à mesure que le temps passe, il demeure quelque chose de ce qui n'est plus. Enfin, lorsqu'il ne reste plus rien, on inverse les vases ; excepté le peu qui se sera évaporé, la même eau recommence le cycle.

Ce caractère cumulatif du temps, ainsi que l'idée de perpétuité qu'assure la transmission (d'une mémoire collective et linéaire) sont absents des représentations contemporaines du temps. Sur l'écran d'une montre à affichage numérique, les secondes flambent pour rien. Rien ne demeure, rien n'est acquis. Le temps semble se précipiter, en pure perte, vers rien.

En rompant avec l'idée d'une linéarité continue, qui propulsait en quelque sorte l'humanité vers sa fin idéale, et au sein de laquelle tout événement prenait sens selon qu'il favorisait ou compromettrait cet accomplissement, on rompt avec tout un ensemble de valeurs — histoire, progrès, espoir en un avenir meilleur. A cette attente de l'accomplissement de tout à la fin des temps, qui tenait les individus en haleine, on voit se substituer l'angoisse d'être chacun satisfait à chaque instant. La recherche du plaisir quotidien constitue une fin plus modeste et moins incertaine.

En l'absence d'avenir, seule une consumma-

Cadran floral

Les pigeons de la place Saint-Marc, à Venise, se rassemblent à neuf et à quatorze heures, tous les jours, par milliers. Ils y attendent le maïs ou les grains de blé qu'on va leur jeter. Ils le font non parce que l'horloge sonne, mais parce qu'ils ont une connaissance instinctive et approximative du temps.

Quel est le métronome intérieur, inconscient mais réel, qui détermine ce grand rassemblement ? La réponse n'est pas simple et ne dépend pas, comme pour les fleurs de l'horloge de Linné, d'une simple réaction à un stimulus physique identifiable. Linné avait en effet proposé son cadran floral : d'heure en heure, entre six heures du matin et dix-huit heures, les calices s'ouvraient et se fermaient au rythme spécifique de treize fleurs différentes.

L'oreille de chat mouchée d'abord, puis l'œillet d'Inde et la philoselle ; à neuf heures, c'est le tour du laiteron épineux ; à dix, celui de la lampane commune, à onze, de l'ornithogale à ombelle ; puis vient la passiflore et l'œillet mignard ; le mouron rouge se ferme à quatorze heures, suivi de l'épervière à quinze et du petit liseron à seize heures ; à l'heure du thé, c'est le nénuphar qui se ferme, tandis qu'une heure plus tard l'onagre s'ouvre au coucher du soleil...

Edouard Boné
biologiste belge

(« Temps et durée au regard du biologiste », in *Temps et devenir*,
© Presses Universitaires de Louvain-la-Neuve, 1984)

tion effrénée du présent peut tenter de combler le désir. Dès lors que la fin est néantisée, elle resurgit en de multiples lieux, mais sous une forme diminuée, appauvrie. Tout comme la mort de Dieu, proclamée depuis Nietzsche, suscite une prolifération désespérée du sacré, l'absence d'une justification finale à l'existence fait naître le désir de donner un sens, même dérisoire, aux plus petites parcelles du temps. Et néanmoins, quels que soient le rythme effarant de la consommation, l'accélération des cadences de la vie, tendue vers des fins de plus en plus rapprochées, l'individu meurt, la finitude l'emporte inéluctablement.

La voix, le rythme et la répétition

Une étude des formes artistiques contemporaines permettrait de voir comment l'expression rend compte de la rupture de la temporalité continue. Une évidence, tout d'abord, la disparition des ouvrages longs. En littérature, la voix du narrateur semble s'être essouffée, elle ne raconte plus d'histoires. Tout au plus dira-t-elle le flux infime et dérisoire des existences ordinaires. Beckett est l'exemple extrême des écrivains du tragique contemporain ; le monde qu'il évoque est lacunaire, sur le point de se dissoudre en même temps que la langue.

Cependant, si le récit est dissous et la fiction impossible, le timbre de la voix, la ponctuation, la scansion rythmique, la vitesse du mouvement, recommencent le temps. L'impasse est salvatrice : on voudrait exprimer la rupture de l'unité, mais

on retrouve l'unité dans l'expression de la rupture. On ne peut évoquer la mort du temps que dans un temps recommencé.

Ce temps recommencé, toutefois, n'est plus le même ; son unité n'est pas celle du cours homogène, mais réside dans la régularité, la maîtrise, du rythme. Celui-ci a pris la place de l'harmonie ancienne dans la création musicale. Dans le foisonnement du multiple, le rythme introduit de l'ordre ; il assure un compromis entre le tumulte des perceptions et la rationalité du sens.

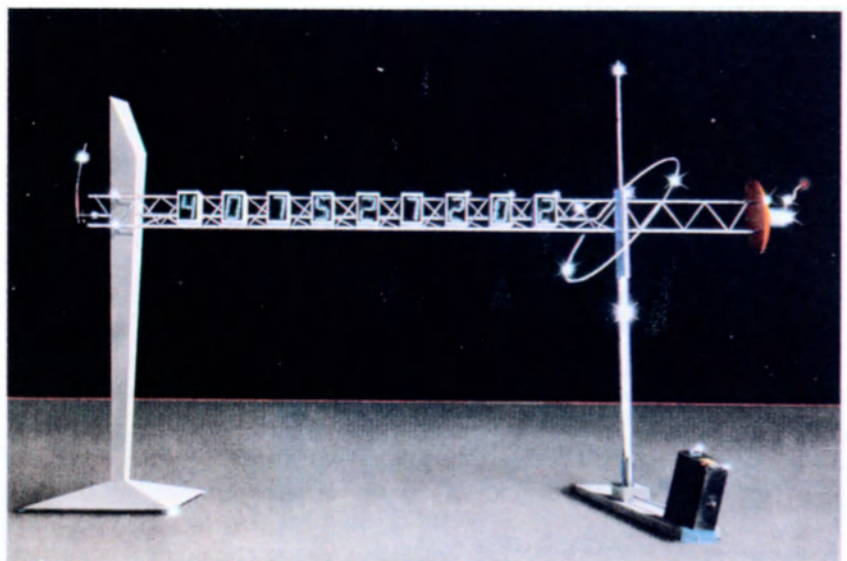
La nouveauté ne réside pas dans les nouveaux rythmes introduits par la technique, mais dans la mise au point d'une technique du rythme. Cessant d'être une interprétation possible, le rythme devient la trame fixe et autonome des variations. La « boîte à rythme », la machine, dicte les grandes lignes ; le reste n'est que bavardage sonore. Pour conserver une liberté d'invention, il faut se consacrer entièrement à la production technologique de sonorités nouvelles ou, en dernier recours, hypertrophier l'aspect contraignant du rythme et laisser entendre, entre ses battements de plus en plus rapprochés comme les barreaux d'une cage sonore, une terrifiante violence verbale.

Ce que dit la musique contemporaine, c'est le désarroi de la voix prise dans l'univers répétitif et dépersonnalisé de la technique. Ce que dit Xenakis n'est pas loin — l'impossibilité de communiquer dans la répétition. Or, la technologie ne peut offrir rien de plus que la possibilité de jongler, de gérer des données sonores.

Le présent composé

La musique, qui est par excellence un art du temps, un travail du temps dans le temps, donne, dans son état actuel, une idée de la manière dont l'instant se conjugue avec la durée dans une logique cybernétique. Pour un ordinateur, la durée n'est qu'une répétition des instants, un stockage du même, et la mémoire une banque de données. Est-ce un hasard si la logique cybernétique est contemporaine de l'époque où l'on peut

Le Genitron est lancé depuis 1987 dans un gigantesque compte à rebours. Cette horloge numérique à quartz, située devant le Centre Georges Pompidou (Paris), affiche en permanence le nombre de secondes qui nous séparent de l'an 2000. Elle maintiendra pendant treize ans, sans aucune intervention humaine, une précision de l'ordre du millième de seconde.



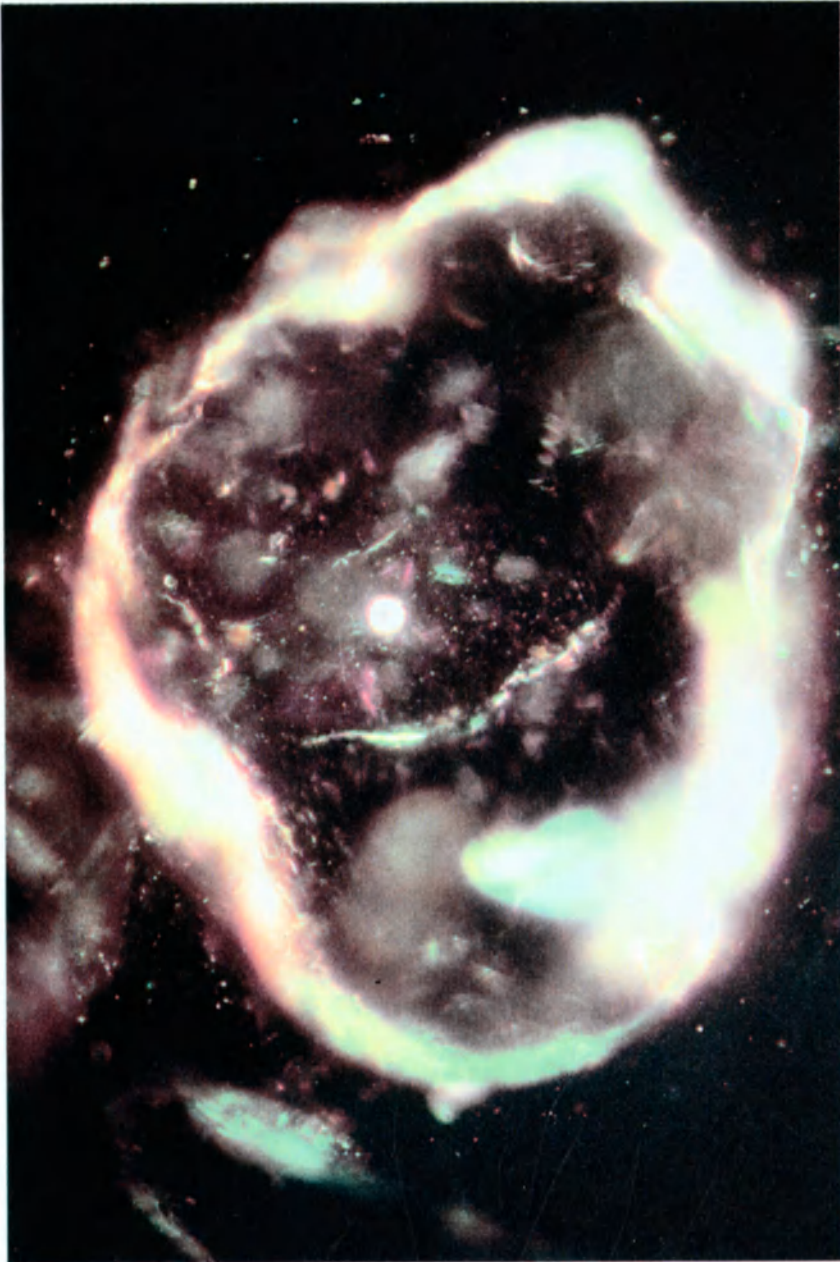


Image micrographique d'un grain de sable vu en lumière polarisée.

concevoir des enfants dont le père sera mort plusieurs années avant leur naissance ? Le devenir n'obéit plus aux lois de la transmission, mais à celles de la composition.

L'âge de la création composée a ainsi les moyens d'enchevêtrer les temporalités dans un anachronisme généralisé. Il est encore trop tôt pour dire ce qu'en sera l'effet sur la conscience commune du temps, mais il ne pourra qu'être considérable, puisqu'on touchera là à ce que l'humanité connaît de plus ancien, les lois de la naissance et de la mort, et celles de la reproduction et de la transmission. Déjà les immenses possibilités de stockage de l'information — tout étant devenu « information », des codes génétiques aux chefs-d'œuvre de la Renaissance — rendent caduque l'idée de l'immortalité collective fondée sur la transmission des savoirs. On revient, semble-t-il, à un certain déterminisme, dans le sens où tout est *déjà là*, le futur se jouant dans une combinatoire des possibles préexistants. Le passé et l'avenir se rabattent sur un présent composé.

L'ère de la création composée a commencé

dans les industries de l'image. Le cas de la télévision, qui orchestre des temporalités plus diverses que le langage cinématographique, est particulièrement symptomatique. Avec le « direct », quel qu'en soit le mode d'élaboration, le temps de la télévision a toutes les chances d'être identifié au temps réel. La télévision a horreur du trop-plein, c'est-à-dire du réel, précisément, et elle a horreur du vide. Si, lors des défaillances techniques, le vide survient, le présentateur bredouille en temps réel — peut-être le seul temps réel qui soit diffusé à la télévision et qui nous semble à la fois si maigre et si long. Mais le trop-plein ne se produit jamais : tout est mis en œuvre pour filtrer la réalité hirsute, pour l'intégrer à une séquence narrative, homogène.

Le temps de la télévision finit ainsi par se substituer dans les consciences à toute autre forme du temps. Un événement n'aura lieu que s'il a été vu à l'écran, et il aura, quelle que soit sa durée propre, l'importance que lui aura accordée le réalisateur dans le temps de la transmission. Un fait divers, par exemple, dont on aura montré et remontré les mêmes images, devient aisément une tragédie ayant autant d'actes qu'il y aura eu d'émissions à son sujet. Qu'importe, si la représentation est fautive, du moment qu'elle est collectivement vécue ? Y a-t-il d'autres vérités que nos mensonges partagés ? Le téléspectateur est réduit à une terrifiante solitude — son seul vis-à-vis est la télévision elle-même qui veille, en s'auto-commentant sans relâche, à ce qu'il n'y ait place pour aucun autre commentaire. Le *temps plein* des images exclut le temps du regard.

L'éclair du sens

Y a-t-il quelque familiarité entre l'écran à cristaux liquides de la montre à quartz, sur lequel s'affiche la succession des instants gelés, et l'écran de télévision où défilent les images en un continuum artificiellement retrouvé ? Peut-être, mais elle est alors si grossière qu'elle ne vaut pas qu'on s'y attarde.

Le déferlement ininterrompu des images, la densité sans figure de ce continuum n'a rien de commun avec l'agilité des cristaux suspendus dans un cours invisible. Il y a du temps entre deux instants affichés ; il y a, surtout, la possibilité d'un sens. Entre deux instants comptabilisés, il y a du temps perdu, du temps creux ; il suffirait de jeter une passerelle entre les deux pour mettre fin à l'absurde. La béance, en même temps qu'elle disloque les différents instants, permet seule leur réconciliation réelle.

Ainsi, le temps déchiré, entrecoupé d'absence, criblé de vide, dont se lamente la modernité, est-il peut-être le plus propre à restituer les chances de nouveaux liens entre l'homme et le monde, entre le réel et le sens. Sur le blanc typographique de la poésie contemporaine, sur le noir cinématographique de Wim Wenders — le temps où se consomment deux chiffres fluorescents —, un ange passe.

AYYAM WASSEF, essayiste égyptienne, prépare actuellement à Paris une thèse sur « La question éthique dans la philosophie contemporaine ». Auteure, entre autres, d'une étude sur Martin Buber, elle travaille à un récit sur son expérience d'Égyptienne dans la capitale française.



Le dur désir de durer par Alexandre Cioranescu

La hantise du temps ne quitte jamais le romancier. Même quand il semble l'avoir vaincue à force de détours et de ruses, il n'en est pas délivré. Ecrire, ou la soif d'éternité.

*D'où venons-nous ?
Que sommes-nous ? Où allons-nous ? (1897), testament
pictural du peintre français
Paul Gauguin.*

DE tout ce qui nous entoure, de tout ce qui forme notre réalité quotidienne, le temps est assurément ce que nous connaissons le moins. Nous savons que nous n'arriverons jamais à l'appréhender, encore moins à l'isoler ou à le domestiquer.

Il ne s'agit pourtant pas d'une vérité lointaine ou indifférente, comme le serait une étoile que nous savons inaccessible. Nous dépendons du temps, totalement ; c'est lui qui nous fait et nous défait, qui nous oblige à être et à ne pas savoir ce que nous serons. Notre contact avec lui est imaginaire et métaphysique ; sa présence, bien que sa marque soit permanente et indélébile, nous échappe.

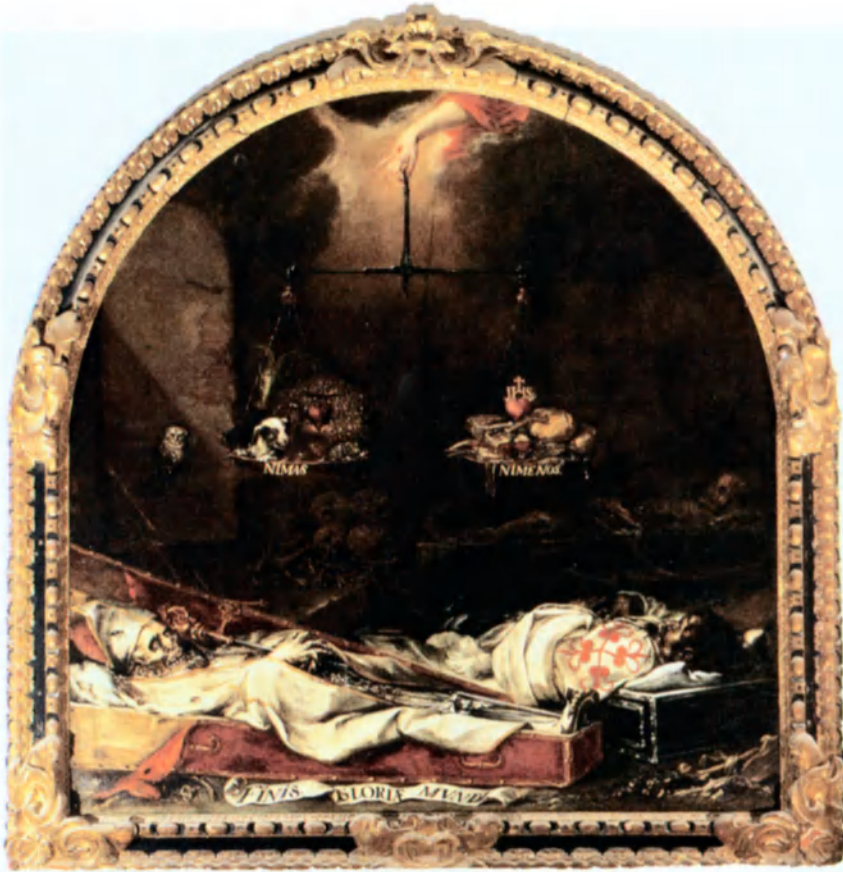
Le temps ne marque pas seulement notre vie et notre pensée ; il pèse comme une obsession sur notre imagination et notre sensibilité. Ce que révèle la place considérable qu'il tient dans la littérature et les arts.

Ce concept sans image propre est, par exemple, omniprésent dans les arts plastiques. On a figuré le temps, au moyen de l'allégorie ou, symboliquement, par ses attributs et les marques qu'il laisse sur son passage, en d'innombrables représentations.

Le temps est d'abord perçu comme respon-

sable de la déchéance physique et de la mort. Aussi l'assimile-t-on à la figure de la Mort. Comme celle-ci n'a pas non plus d'image propre, on la représente traditionnellement, dans l'iconographie occidentale, par l'image de la vieillesse et de la décrépitude, ou même du cadavre. Mais, de manière générale, l'art médiéval et renaissant prête au Temps la forme d'un vieillard squelettique à la barbe blanche et invraisemblablement longue ; il porte une grande faux, symbole de la mort collective, et une lanterne, signe qu'une vie est en train de s'éteindre. Cette allégorie vaut pour le Temps comme pour la Mort.

Le sens d'une durée s'y ajoute parfois, par le contraste que créent certains peintres entre la vieillesse et l'enfance ou entre les divers âges de la vie. La succession des générations peut apparaître comme une paisible garantie de continuité ou, au contraire, comme l'irruption violente des jeunes qui éliminent les vieux : le dieu grec Cronos (le Saturne latin), qui détrône son père et qui est détrôné à son tour par son fils Zeus, en est un exemple classique. L'idée du temps triomphe aussi dans le thème de la décomposition, à travers les sculptures de gisants ou chez certains peintres — l'exemple le plus éloquent étant la *Fin de la gloire du monde* (1672), célèbre



Finis Gloriae Mundi
(Fin de la gloire du monde),
1672, du peintre espagnol
Juan de Valdés Leal, allégorie
de la vanité de la chair et du
monde.

tableau de l'Espagnol Juan de Valdés Leal. Autre réflexion sur la fuite du temps : la vogue des ruines qui gagne, à partir de la seconde moitié du 18^e siècle, la peinture, la poésie et l'art des jardins.

En littérature, la hantise du temps est encore plus centrale. Nombreuses et variées sont les voies par lesquelles la terreur du temps s'insinue dans le processus de la création littéraire. L'œuvre littéraire, il est vrai, se prête, avec une relative aisance, à l'évocation du temps ; elle permet d'en donner une image, sinon plus exacte, du moins plus intelligible, plus proche de nos fantasmes.

La littérature puise depuis toujours son inspiration dans la vie réelle, dans les mystères de la vie intérieure ou les problèmes des rapports humains. Rien d'étonnant, donc, si le temps est si important dans l'organisation du discours littéraire, dans l'économie interne de l'œuvre. C'est particulièrement sensible dans la littérature épique ou narrative. Le temps scande la pensée du romancier ; la temporalité, comme le disait le critique français Albert Thibaudet, est la clef de la composition du roman.

Comme dans le théâtre et le poème épique, genre aujourd'hui disparu, le contenu du roman traditionnel — son « histoire » — est une chute dans le temps, à l'image de ce qui se passe dans la vie. Les épisodes s'inscrivent dans leur déroulement chronologique, pour former une séquence obéissant aux différents « temps » de l'action, comme sur la scène, où aucun acteur n'oserait entrer avant que son « temps » ne lui soit signalé.

Ce type de narration a l'avantage d'être logique, facile à suivre, et il a pour lui la caution de plus deux mille ans de littérature romanesque.

38 Il autorise aussi certaines libertés : il arrive qu'un

auteur classique introduise, tout à coup, un « J'ai oublié de dire que... », prétexte pour glisser hors du cadre chronologique un épisode qu'il eût été embarrassé de raconter à sa place. Certains romanciers abusent du procédé, rien que pour le plaisir de pouvoir enfin jouer avec le temps ! Dans le *Tristram Shandy* (1759) de Laurence Sterne, les séquences du récit se retournent si souvent vers le passé que l'action semble marcher plutôt à reculons.

Surtout à partir de la rébellion romantique, le jeu avec le temps devient monnaie courante dans la littérature narrative. Le procédé le plus simple est l'escamotage du temps, comme dans *Rip Van Winkle*, le conte célèbre de l'écrivain américain Washington Irving. Son héros dort pendant vingt ans, peut-être pour fuir sa femme acariâtre, à laquelle il laisse ainsi le temps de mourir.

Mémoire et télescopage

Le romantisme européen a donné une importance nouvelle à la résurrection du passé par la mémoire, comme en témoigne *Lélia* (1833) de George Sand : « L'occupation de ma vie était de me tourner sans cesse vers les joies perdues. » Au 20^e siècle, cette remontée dans les temps de la vie du narrateur commande toute l'œuvre de Marcel Proust. Mais la recherche du « temps perdu » est une opération difficile à cause de ce que Proust appelle les intermittences du cœur : le sentiment et la mémoire n'opèrent pas de concert. La mémoire n'illumine le passé que par à-coups : c'est une mémoire involontaire, qui n'est pas vraiment mémoire, qui est du temps retrouvé.

D'autres écrivains remontent beaucoup plus haut dans le temps. Mihai Eminescu, le grand poète roumain du 19^e siècle, fait voyager son *Pauvre Denis* au commencement du 15^e siècle. René Barjavel, écrivain français contemporain, écrit, avec *Ravage*, un roman paradoxal : son voyageur dans le passé y découvre qu'il ne peut plus rejoindre le présent.

Les romanciers se promènent aussi librement dans le futur. Du 17^e siècle à nos jours, le roman d'anticipation a déjà une belle et longue histoire. D'*Epigone* de l'abbé de Pure (17^e siècle), l'un des premiers du genre, au classique de cette forme de tourisme temporel qu'est *La machine à explorer le temps* (1895) de H.G. Wells et à sa nombreuse descendance moderne, sans oublier la visite que Louis Sébastien Mercier fait de Paris en *L'an 2440* (1771).

Une autre forme de littérature se plaît à



La mort et le bûcheron
(1859), gravure d'après un
tableau du peintre français
Jean-François Millet.

Temps historique, temps cosmique

Toute ma génération, des marxistes à Sartre, est dominée par la découverte de l'Histoire et de l'historicité. Cela dans la mesure où l'homme est un être qui vit dans le temps historique irréversible. Mais je m'oppose personnellement à une telle réduction, non que j'aie peur de l'Histoire, mais parce que l'homme vit également dans un temps non historique : le temps des rêves, le temps de l'imaginaire, etc.

Je ne vois pas pourquoi, en particulier, on exclurait le temps cosmique, qui est non pas irréversible mais cyclique et si important pour l'espèce humaine, dont on a trop tendance à oublier qu'elle fait, elle aussi, partie du cosmos. Je veux dire simplement qu'on ne peut faire abstraction de ce que tout le monde vit et connaît : la succession rythmée du jour et de la nuit, le retour sans cesse réitéré des saisons. Ce sont des expériences humaines de type cosmologique dans lesquelles le temps, justement, est cyclique. En tenir compte n'entraîne pas une évansion hors de l'Histoire, mais une ouverture vers une admirable transcendance, tout à fait palpable, qui rend possible la communication avec la nature, les animaux, les plantes.

Mircea Eliade
historien des religions roumain
(« Temps libre » n°2, été 1981, Paris)

transgresser le temps. A première vue, elle semble respecter la chronologie, mais elle fait fi, en réalité, de la durée de la vie, du temps « réel » : ses personnages, tel le Juif errant, traversent le cours des siècles. Dans la fable fantastique d'*Orlando* (1928) de Virginia Woolf, le héros est âgé de 16 ans au début et de 36 ans à la fin. Une durée qui serait normale, si, entre-temps, il ne s'était écoulé 342 années pendant lesquelles il a cumulé les personnalités et les sexes. Quant à *L'immortel* de Borges, un antiquaire du 20^e siècle, il a fréquenté les grands hommes de l'Antiquité.

Beaucoup d'écrivains modernes ne veulent pas s'embarasser de scrupules chronologiques. Ils refusent de voir dans le temps une contrainte narrative. Le roman cesse d'être une action pour devenir une « stase », une contraction temporelle. Dans *L'année dernière à Marienbad* (1961), « cinéroman » d'Alain Robbe-Grillet, l'univers est celui d'un « présent perpétuel, qui rend impossible tout recours à la mémoire ». Le télescopage chronologique ou la banalité de l'action caractérisent les œuvres de Claude Simon. Ce désordre est si grand chez Faulkner, dans *Absalon ! Absalon !* (1936), que l'auteur s'est vu obligé d'ajouter à son roman un cadre chronologique pour préciser la place de chaque épisode tout au long d'une quête à travers le temps qui ne tient aucun compte de la chronologie.

Le culte de l'instant

Cette volonté délibérée d'oublier la condition temporelle de la littérature risque d'apparaître comme un pur exercice de virtuosité. Ne serait-ce pas plutôt une feinte ? Même gommée, la conscience du temps reste, ineffaçable, à l'arrière-plan. Si l'on fait semblant de l'oublier, c'est surtout dans le désir de supprimer le caractère précaire, éphémère de tout ce que touche le temps. Ce n'est pas le temps que l'écrivain prétend supprimer, c'est la fragilité qu'il imprime à toute chose. L'absence du temps traduit alors, non pas le néant, mais, bien au contraire, un désir d'éternité.

C'est le désir de durer, c'est l'éternel qui inquiète l'esprit — la terreur de l'histoire n'est qu'une hantise passagère. Mais savoir qu'on ne peut atteindre à l'éternité qu'en entrant dans le néant d'après la vie, cette pensée cruelle sécrète l'angoisse. C'est elle dont souffrent tous les écrivains, tous les poètes. Ainsi William Blake se reconnaît-il pour devoir d'« ouvrir les mondes éternels ».

Comment répondre à ce défi ? Quelques grandes réponses ont été tentées pour trouver le



Vue imaginaire de la Grande Galerie du Louvre en ruine (1796), par le peintre français Hubert Robert.

point où les contradictions du temps s'abolissent. Chez Dante, le temps se résorbe dans un présent qu'il découvre en Dieu. Pour Shelley, il se rassemble en une vision concomitante du passé, du présent et de l'avenir. Aux yeux de Novalis, il se condense en un présent spirituel qui identifie le passé et l'avenir en les dissolvant. Toutes ces intuitions ont beau n'être que des subterfuges de l'imaginaire, elles n'en sont pas moins une manière de fixer le temps.

L'un des procédés favoris pour parvenir à cette concrétion du temps en une brève éternité, c'est la transformation de l'instant en une durée qui se fige. Ce procédé, qu'on a appelé le « culte de l'instant », est connu depuis longtemps. Jean-Jacques Rousseau raconte qu'il a vécu dans l'île Saint-Pierre des moments de bonheur où le temps n'était plus rien, où le présent semblait ne plus cesser d'être.

Selon Proust, « une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps » — elle libère de ce que nous avons appelé la terreur de l'histoire. Dans *Finnegans Wake* (1939), James Joyce condense, ou diffuse, en 600 pages, le contenu d'une seconde vécue. Mais l'expérience est frustrante : le temps de la lecture dilate et disperse le temps interne de l'œuvre.

Pour tromper la terreur de l'histoire, les écrivains disposent d'autres moyens, comme les paradis artificiels. Pour Baudelaire, l'ivresse, qu'elle soit due au vin ou au haschisch, annule le temps. Il y a également le suicide, dont on

trouve l'apologie chez John Donne, dans *Biathanatos*, et chez Schopenhauer. Tous les moyens sont bons, dès lors que l'on admet avec Baltasar Gracián que « vivre est une façon de mourir tous les jours ». Mais c'est une piètre victoire que de vaincre la mort par la mort.

Quel est le temps de l'écrivain, le temps que connaît le créateur en action ? C'est encore une évasion hors du temps ou l'arrêt de celui-ci. A ce propos, Mircea Eliade parle de temps liturgique, lequel a la propriété de provoquer une fulguration du présent et, en outre, de relier tous les temps liturgiques par-dessus les temps réels, donnant ainsi comme une ébauche de l'éternité. Qu'il s'agisse de littérature, d'art ou de recherche scientifique, le créateur reste ancré dans un présent imaginaire, qui efface la conscience des autres temps, à l'instar de la contemplation mystique ou des paradis artificiels.

Et le temps du lecteur ? Je pense, quant à moi, que cette possibilité d'éluder la terreur de l'histoire par l'évasion dans le permanent, sinon dans l'éternel, se retrouve aussi dans l'espace libéré que constitue le temps de la lecture. Le lecteur est, à sa manière, un créateur, puisqu'il rebâtit en imagination les images d'un message qui, sans lui, resterait inerte. Sans cesser pour autant d'être immergé dans le temps immobile de la lecture. S'il reste ouvert à l'angoisse, ce sera une angoisse cathartique, qui agit sur le présent qui est le sien.

La lecture est, elle aussi, une sorte de liturgie. Le lecteur de Cortázar sentait, en lisant, que « tout était décidé depuis toujours ». ■

ALEXANDRE CIORANESCU, écrivain d'origine roumaine, est un spécialiste de la littérature. Il a publié de nombreuses études sur les littératures française, espagnole et roumaine, ainsi que des essais de littérature comparée, notamment *Le baroque ou la découverte du drame* (en espagnol), *Le masque et le visage* (en français). Il est également l'auteur de traductions (*La divine comédie* de Dante) et d'études d'histoire.

■ ■ ■ ET POURTANT ELLE TOURNE

La Terre tourne sur elle-même un peu moins vite qu'avant. L'on savait déjà depuis longtemps, grâce aux paléontologues qui ont étudié la vitesse de croissance de coraux fossiles et d'autres vestiges sédimentaires, qu'il y a 300 à 400 millions d'années la Terre tournait autour du Soleil en 400 jours environ et non pas en 365 comme aujourd'hui — ce qui signifiait que la vitesse de rotation de la planète sur elle-même avait, entre-temps, diminué. Un astronome américain vient de chiffrer ce ralentissement avec précision : au cours des derniers 3000 ans, la rotation de la Terre sur elle-même s'est ralentie de 1/47 000^e de seconde. Pas de panique : à ce rythme, il faudra encore des millions d'années avant qu'elle ne s'arrête de tourner sur elle-même...

■ ■ ■ LA CHAÎNE DE LA VIE

Le Fonds Mondial pour la Nature (WWF) lance un cri d'alarme : l'interdépendance des espèces est telle que si un maillon de la chaîne vivante vient à sauter, c'est l'équilibre du monde vivant dans son ensemble qui est menacé. Malheureusement, des pans entiers de ce patrimoine vivant disparaissent avant même d'être connus. Des 30 millions d'espèces d'insectes et autres arthropodes qu'on estime exister, on en connaît à peine 900 000, et si on a recensé environ 250 000 espèces de plantes supérieures, il en reste encore près du double à découvrir.

■ ■ ■ ÉTOURNEAU FUTÉ

L'étourneau n'est pas aussi écervelé que l'affirme la sagesse populaire de certains pays. Des chercheurs de l'université de Philadelphie, aux États-Unis, ont découvert que ce passereau choisit

délibérément de faire son nid dans certains feuillages encore verts qui sécrètent des substances insecticides. Une façon astucieuse de défendre les oisillons contre le danger mortel d'infestation par les poux et autres parasites.

■ ■ ■ UN CAUCHEMAR POUR LA SANTÉ PUBLIQUE

Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), il y a chaque année 250 millions de nouveaux cas de maladies sexuellement transmissibles (MST) dans le monde, de l'herpès génital au syndrome immuno-déficitaire acquis (sida). Ces infections sont devenues, dans de nombreux pays, un « cauchemar pour la santé publique » déclare le docteur Iroshi Nakajima, directeur général de l'OMS. Le groupe d'âge le plus touché est celui des 20-24 ans, suivi des 15-19 et des 25-29 ans. Ces maladies, précise le docteur André Mcheus, responsable du programme OMS des MST, ne sont maîtrisées ni dans les pays industrialisés — où, toutefois, elles n'augmentent pas au même rythme qu'entre les années 60 et les années 80 — ni dans les pays en développement, où elles restent à un niveau excessivement élevé.

■ ■ ■ CANCER DU SEIN : UNE DÉCOUVERTE GÉNÉTIQUE

Une équipe de chercheurs français dirigée par le biologiste moléculaire Pierre Chambon, a découvert un gène responsable de la dissémination des cellules cancéreuses du sein dans l'organisme. L'enzyme qu'il gouverne, baptisée stromelysin-3, détruit le tissu conjonctif (ou stroma) de la tumeur, ce qui permet aux cellules cancéreuses d'envahir d'autres parties du corps. Ces chercheurs espèrent pouvoir un jour bloquer l'action de cette enzyme par des

substances chimiques, ce qui permettrait d'éviter une intervention chirurgicale, principal traitement actuel du cancer du sein.

■ ■ ■ PIONEER 6

Pioneer 6, la sonde spatiale américaine dont la durée de vie ne devait être que de six mois, tourne autour du Soleil depuis vingt-cinq ans, en continuant d'envoyer vers la Terre des informations sur les vents solaires. Depuis son lancement de Cap Canaveral (Floride) le 16 décembre 1965, Pioneer 6 a parcouru 24,7 milliards de kilomètres, tourné vingt-neuf fois autour du Soleil, fourni les premières mesures de l'espace interplanétaire, mesuré la couronne du Soleil et, en 1973, la queue de la comète Kohoutek.

■ ■ ■ DÉCHETS DE L'ESPACE

Selon la NASA (American National Aeronautics and Space Administration), la quantité de fragments d'engins spatiaux qui tournent autour de la planète atteindra en 2010 trois millions de tonnes. Ils représentent un danger pour la navigation dans l'espace. A très haute altitude, les objets ne retombent pas vers la Terre. Aussi, pour réduire le nombre de ces débris, la NASA a décidé, en accord avec le Japon et l'Agence spatiale européenne, qu'il faudra modifier la conception des fusées pour qu'aucun élément ne soit largué à une altitude supérieure à 322 kilomètres.

■ ■ ■ POPULATION EN FLÈCHE

La population mondiale, selon les estimations de la Banque mondiale, s'élevait en 1990 à 5,3 milliards d'habitants et devrait augmenter, jusqu'à la fin de la décennie, de 90 millions d'habitants par an. Dans vingt ans, elle atteindra le chiffre de 7 milliards et,

d'ici à la fin du siècle prochain, elle comptera peut-être 11 milliards de personnes.

■ ■ ■ L'ENVIRONNEMENT VU DE L'ESPACE

Le 24^e Colloque international de télédétection de l'environnement aura lieu à Rio de Janeiro (Brésil) du 27 au 31 mai 1991. Cette technique d'acquisition à distance d'informations sur les ressources de la surface terrestre repose principalement sur l'analyse d'images obtenues à partir de satellites spécialisés et autres supports aériens. Elle intéresse de nombreux domaines d'activité : cartographie, agriculture, sylviculture, hydrologie, aménagement du territoire, océanographie, exploration minière et pétrolière. Elle est indispensable pour gérer de manière équilibrée les ressources planétaires et atténuer les conséquences des bouleversements que connaît l'environnement.

■ ■ ■ UNE RÉTROSPECTIVE MAX ERNST

Une grande exposition itinérante célèbre le centenaire de la naissance du peintre et sculpteur allemand Max Ernst (1891-1976) auteur d'une œuvre largement ouverte au foisonnement de l'inconscient et aux mythes. Jusqu'au 21 avril à la Tate Gallery de Londres, l'exposition ira ensuite à Stuttgart (jusqu'au 4 août), à Dusseldorf (jusqu'au 3 novembre) et, enfin, à Paris (jusqu'au 27 janvier 1992). Elle rassemble 200 tableaux, dessins, collages et sculptures venant de différentes galeries européennes et américaines, notamment *L'éléphant Célébes* (1921), *Pietà* (1923) et *Œdipe rex*, qui marque sa rupture avec le nihilisme dadaïste et son engagement dans l'aventure du surréalisme.

ANALYSE DES RÉPONSES AU QUESTIONNAIRE DU COURRIER DE L'UNESCO

QUI SONT NOS LECTEURS ?

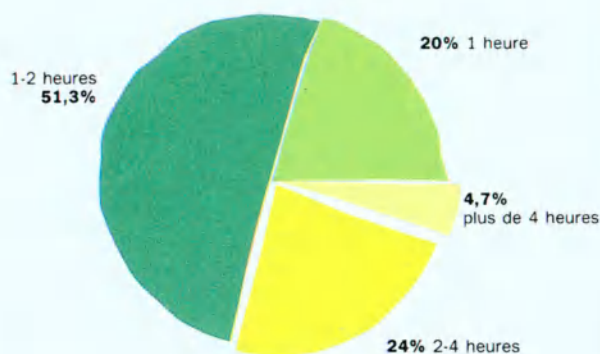
Amie lectrice, ami lecteur,

Nous venons de terminer l'analyse des réponses au questionnaire que nous avons envoyé, avec le numéro de janvier 1991, à nos abonnés de l'édition en langue française. Le nombre de ces réponses a très largement dépassé nos espérances de départ : il démontre à lui seul la qualité de l'intérêt que vous portez au **Courrier**.

Par ailleurs, le soin que vous avez mis à rédiger ces réponses se traduit par une mine d'informations précises sur vous-mêmes, sur vos attentes, sur vos préférences. Vous nous avez ainsi fourni les instruments nécessaires pour améliorer davantage tous les aspects de notre revue, dans la fidélité à une formule à laquelle vous vous identifiez très fortement.

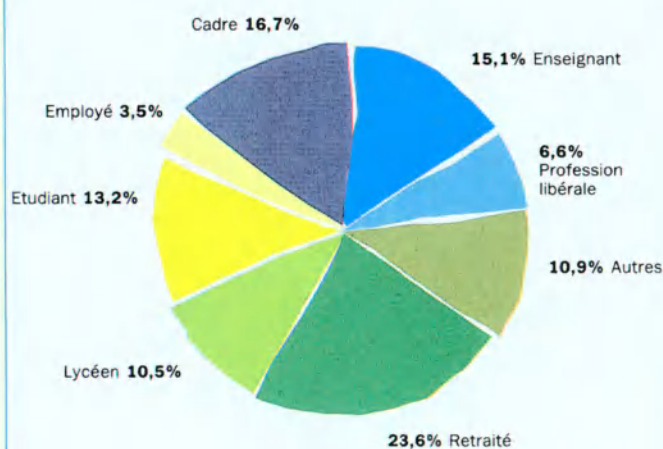
Au cours des prochains mois, vous ne tarderez pas à découvrir et, espérons-le, à apprécier, les différentes améliorations, suggérées par vos remarques, que nous nous préparons à introduire. Dans l'immédiat, nous répondons à une demande que vous avez été nombreux à exprimer : la publication des principaux résultats de ce questionnaire — concernant le profil général de notre lectorat de langue française, ainsi que de l'appréciation qu'il porte sur les thèmes de nos vingt derniers numéros.

Combien de temps consacrez-vous à la lecture du *Courrier de l'UNESCO* ?

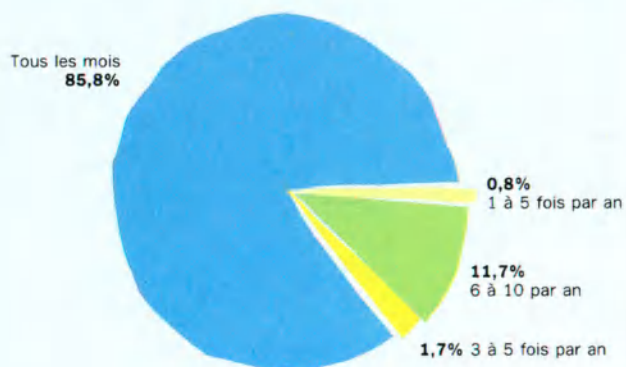


Un temps de lecture supérieur à la moyenne reflète un lecteur passionné et attentif.

Quelle est votre profession ?

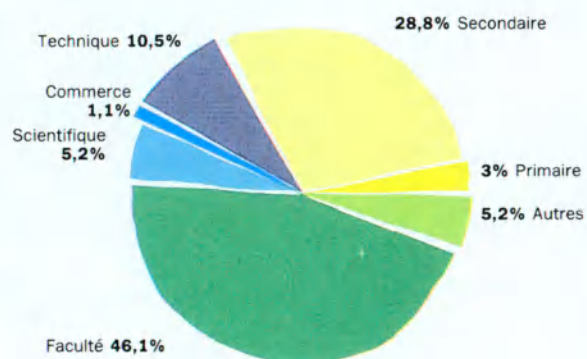


A quelle fréquence lisez-vous le *Courrier de l'UNESCO* ?



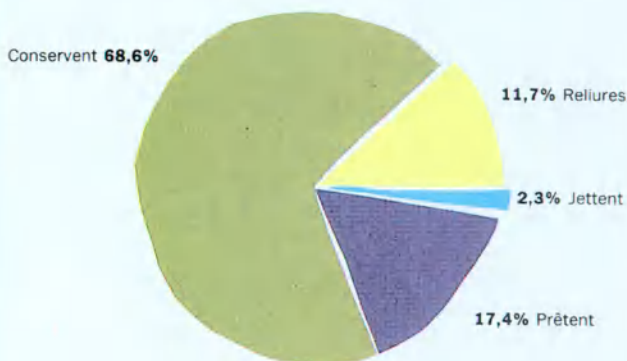
85% des abonnés ont un comportement de lecture identique à celui des acheteurs de presse en kiosque, c'est-à-dire qui lisent effectivement chaque numéro.

Quel est votre niveau d'études ?



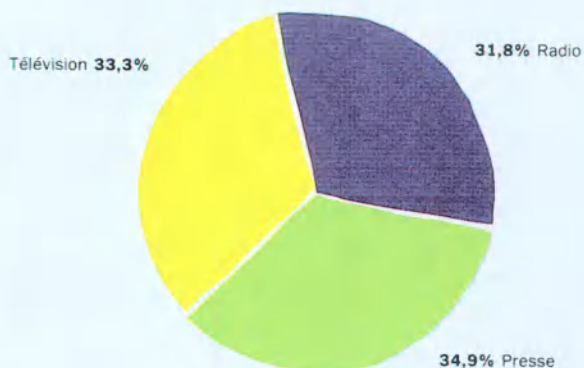
51,3% des lecteurs ont une formation d'études supérieures.

Que faites-vous des numéros du *Courrier de l'UNESCO* que vous avez lus ?



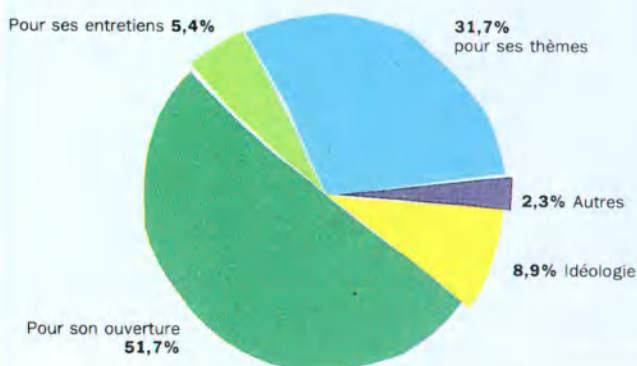
Le *Courrier* est collectionné comme un magazine de référence.

Quelles sont vos sources d'information ?



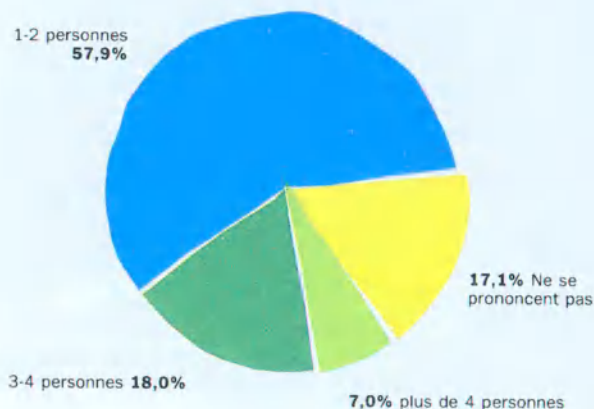
Une prise d'information équilibrée, qui privilégie l'analyse (Presse écrite).

Pour quelle raison achetez-vous le *Courrier de l'UNESCO* ?

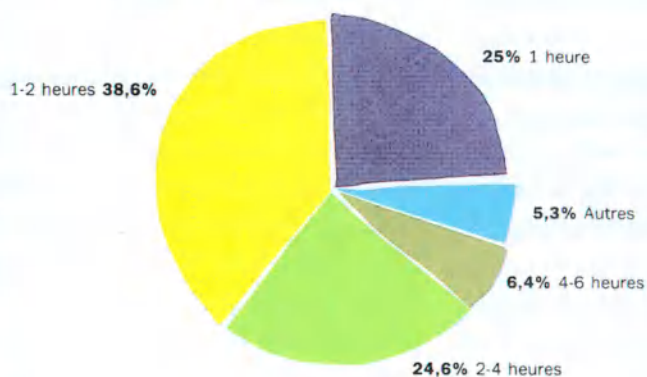


C'est un plébiscite de la formule du *Courrier* : une information culturelle sans frontières.

En dehors de vous-même, combien de personnes lisent le *Courrier de l'UNESCO* dans votre foyer ?



Combien de temps consacrez-vous à une activité culturelle dans une journée ?



Des lecteurs qui s'enrichissent l'esprit, par des exercices intellectuels, afin d'acquérir un ensemble de connaissances qui affine le goût, exprime une opinion, et développe l'esprit critique.

Pour chacun des 20 premiers thèmes de la nouvelle formule du *Courrier*, donnez-nous votre jugement.

Vous les trouvez intéressants :	très assez peu pas du tout			
1789, une idée qui a changé le monde	43	42	9	6
Figures de la famille	39	41	8	12
La mémoire des rues	35	44	16	5
Des héros à visage d'homme	38	44	8	10
Images de l'Autre au cinéma	28	48	15	9
Voyage au pays des mathématiques	43	33	18	6
Que la fête continue	30	35	21	14
Les mystères de la monnaie	44	39	12	5
L'hospitalité	52	37	7	4
Si l'histoire m'était contée	55	31	8	6
Penser le passé	62	29	5	4
Aux origines du monde	62	30	5	3
Vents de liberté	46	40	8	6
Un milliard d'analphabètes : le défi	56	32	10	2
L'Art nouveau	47	34	12	2
Médias. Les aventures de la liberté	35	43	15	7
Le mythe de l'automobile	24	42	20	14
Les demeures du sacré	64	23	7	6
La beauté	56	29	11	4
La ville éclatée	55	37	.	8
	45,7%	36,6%	11,1%	6,6%
	82,3%		17,7%	



Sauver les « demeures d'éternité »

Par Gérard Bolla

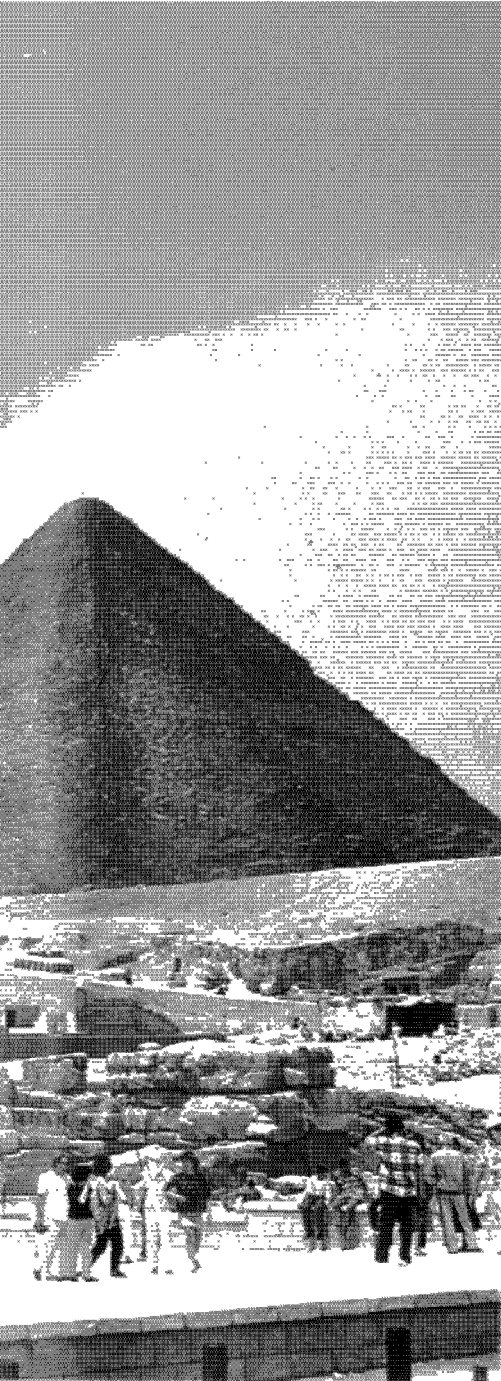
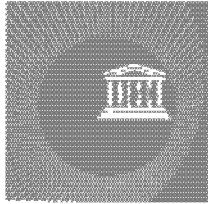
RARES sont les ensembles monumentaux qui se marient aussi harmonieusement avec leur environnement que les Pyramides de Guizéh. Sous la voûte étoilée ou dans la lumière éblouissante du désert, les Pyramides se dressent, solitaires, imposantes, dans un univers de roc et de sable. Le calme, l'isolement, le silence où baigne la nécropole royale ont été voulus par ses créateurs.

Or cette paix, ce respect sont aujourd'hui menacés. Un urbanisme anarchique grignote le site archéologique ; des cars de touristes envahissent le plateau ; les marchands du

temple prolifèrent ; les constructions sauvages se multiplient ; des promoteurs imaginent même de construire des terrains de golf et des lacs sillonnés de bateaux ! Bref, on veut faire disparaître, sous un afflux anarchique de visiteurs et de touristes, l'une des merveilles du patrimoine de l'humanité tout entière.

Pour stopper cette catastrophe avant qu'il ne soit trop tard, pour que le plateau retrouve sa splendeur et sa sérénité, le ministre de la culture égyptien, Farouk Hosni, a décidé de prendre une série de mesures.

• L'accès au plateau, actuellement ouvert au



des monuments, sera interdite. Archéologues et personnel de service utiliseront des véhicules à traction électrique pour les besoins de leur travail.

- La présence d'animaux errants (chiens, chèvres, etc.), dangereuse pour le bon état des monuments et pour les visiteurs, sera bannie.
- Des sentiers spéciaux, riches en points de vue, seront aménagés pour les visites faites à dos de chameau et à cheval ; ils permettront aussi un meilleur ramassage des détritiques.
- Toujours dans l'intérêt des touristes et des visiteurs, on agrandira l'espace réservé au spectacle de son et lumière, situé devant le Sphinx, mais en soubassement, pour améliorer la perspective qu'on a, depuis l'accès oriental du plateau, sur le Sphinx et les Pyramides.
- Les recettes des visites, comme dans les autres ensembles monumentaux, contribueront à la conservation du patrimoine inestimable légué à leurs descendants par les anciens Egyptiens.
- La zone-tampon, enfin, sera mieux définie et aménagée, esthétiquement et fonctionnellement, de façon à ouvrir sur les monuments points de vue et perspectives ainsi qu'à respecter la dignité du site. La cafétéria, à l'est des Pyramides, devrait notamment disparaître.

Nul ne peut plus contester qu'il faille, enfin, pour contrôler la circulation des visiteurs, clôturer le plateau de Guizeh — du moins dans la partie qui est ouverte à tous. Une clôture légère, qui par sa forme et sa couleur se fonde dans le paysage, conviendrait parfaitement.

Quiconque a vu surgir, émerveillé, au détour d'un chemin ou derrière une dune, la silhouette mystérieuse du Sphinx et la masse majestueuse des Pyramides, sait que rien ne doit plus troubler leur songe immémorial.

GÉRARD BOLLA, juriste et économiste suisse, a été Directeur général adjoint à l'UNESCO. Responsable de 1971 à 1981 du programme de conservation du patrimoine culturel de l'Organisation, il a dirigé notamment les opérations de sauvegarde à Philæ, Venise, Borobudur et Carthage. Il a également présidé les travaux d'un comité consultatif international d'experts pour l'aménagement du plateau des Pyramides.

tout-venant, sera strictement contrôlé, comme c'est la règle dans la quasi-totalité des ensembles monumentaux du monde.

- Les constructions modernes, qui, au mépris de l'avis des archéologues, ont surgi, au cours des années, aux alentours du site, seront purement et simplement éliminées. Il devrait en être de même pour l'édifice qui défigure l'un des côtés de la Grande pyramide, et dans lequel est conservée la fameuse barque solaire. Ce déplacement ne se fera, évidemment, qu'après que toutes les précautions techniques auront été prises pour qu'il ne cause aucun dommage à ce chef-d'œuvre d'une extrême fragilité.
- Les routes macadamisées, dont la couleur jure avec celle du site, seront remplacées par des chemins en sable solidifié.
- La circulation des véhicules à moteur, source de bruit et d'une pollution qui ronge la pierre

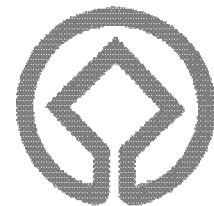
PATRIMOINE MONDIAL : NOUVEAUX SITES

La liste du Patrimoine mondial de l'humanité s'est enrichie de 17 nouveaux biens, ce qui en porte désormais le nombre total à 337.

Ce sont :

- Les Châteaux et Parcs de Potsdam et de Berlin (Allemagne).
- Les Missions jésuites des Chiquitos (Bolivie).
- Le Mont Huangshan (Chine).
- Délos (Grèce).
- Les Monastères de Daphni, Hossios Lukas et Néa Moni de Chios (Grèce).
- Le Centre historique de San Gimignano (Italie).
- La Réserve naturelle intégrale de Tsingy de Bemaraha (Madagascar).
- Te Wahipounamu - Zone sud-ouest de la Nouvelle-Zélande.
- Le Parc national de Tongariro (Nouvelle-Zélande).
- La Amistad (Panama).
- Le Parc national de Rio Abiseo (Pérou).
- La Ville coloniale de Saint-Domingue (République Dominicaine).
- La Cathédrale Sainte-Sophie et l'ensemble des bâtiments monastiques ainsi que la Laure de Kievo-Petchersk (RSS d'Ukraine).
- Le Centre historique de Leningrad et les ensembles monumentaux annexes (URSS).
- Itchan Kala (URSS).
- Kizhi Pogost (URSS).
- Le Kremlin et la Place Rouge, à Moscou (URSS).

D'autre part, six nouveaux Etats — Belize, Fidji, Mongolie, Roumanie, Tchécoslovaquie et Venezuela — sont devenus parties à la Convention sur la protection du patrimoine culturel et naturel, dont l'UNESCO célébrera en 1992 le 20^e anniversaire et qui compte désormais 115 Etats signataires.





LES CLUBS UNESCO ET L'EUROPE

Une rencontre européenne des Clubs UNESCO s'est tenue à Strasbourg, du 17 au 21 décembre 1990, avec pour principaux thèmes : « Patrimoine naturel et culturel », « Droits de l'homme, démocratie et citoyenneté », « Développement culturel, interdépendances et solidarités ».

Les Clubs UNESCO, dont le premier fut créé en 1947 au Japon, sont des groupements de personnes, de tous âges et de tous horizons professionnels, qui s'associent à l'œuvre de l'Organisation, constituant ainsi des centres d'éducation permanente. Il y en a actuellement environ 500 en Europe et quelque 3 200 autres répartis dans une centaine de pays.

Un certain nombre de publications, paraissant en plusieurs langues, donnent des informations sur les activités et la vie des Clubs UNESCO.

Pour plus de renseignements, s'adresser à : la Division des Commissions nationales et des Clubs UNESCO ou à la Fédération mondiale des Associations et Clubs UNESCO, 1 rue Miollis, 75015 Paris (France).

TCHERNOBYL ET L'UNESCO

Par son Programme UNESCO-Tchernobyl, l'UNESCO entend intensifier la coopération internationale dans la lutte contre les conséquences de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Un accord pour ce programme spécial a été signé le 9 janvier 1991 par le Directeur général de l'UNESCO et les délégués permanents de l'Union soviétique, de la Biélorussie et de l'Ukraine auprès de l'Organisation.

Il compte quelque 70 projets qui visent notamment à établir un bilan médical et écologique approfondi des effets de l'accident, à sauvegarder le patrimoine culturel de la région, à construire des villages modernes, et à développer l'éducation et l'information. Attentif essentiellement aux aspects humains du problème, conformément à la mission de l'Organisation, ce programme a pour objectif prioritaire d'améliorer la sécurité de la population dans la zone contaminée, soit quelque 4 millions de personnes, auxquelles il faut ajouter les 600 000 autres (militaires,

personnel de la centrale ou volontaires locaux) qui ont apporté leur aide dans les semaines ayant suivi la catastrophe.

Pour les enfants, au nombre de 800 000, il est prévu, entre autres mesures, de créer des écoles pilotes ainsi que des programmes d'échanges internationaux.

POUR LES JEUNES REPORTERS

Le premier Festival international du jeune reportage aura lieu à Port de Bouc (France) du 20 au 23 juin 1991. Organisé par la municipalité, il est placé sous les auspices de l'UNESCO.

Les candidats doivent être âgés de 13 à 25 ans et présentés par une structure (université, lycée, école d'audiovisuel, club UNESCO, maison de jeunes, centre culturel, foyer rural, comité d'entreprise, association, ville, etc.).

Douze thèmes sont proposés, notamment nature, environnement, écologie, sport, spectacles, métiers d'aujourd'hui, etc. Un jury de professionnels de la télévision et de l'audiovisuel assurera la sélection et la sélection.

Pour s'informer et s'inscrire, écrivez à : Festival international du jeune reportage, Hôtel de Ville, 13110 Port de Bouc, France. Fax : 42 06 28 92

Délai d'inscription : 30 mars 1991
Délai de réception des cassettes : 15 mai 1991.

CARTES ET ATLAS

Depuis de nombreuses années, l'UNESCO a réalisé, directement ou en collaboration avec diverses institutions, des cartes et atlas d'une grande importance.

Un petit fascicule en anglais, *Scientific Maps and Atlases, UNESCO Catalogue* les présente en une série de notices détaillées et illustrées.

Les cartes sont classées selon leur type : cartes géologiques générales, cartes tectoniques, cartes métamorphiques, cartes de l'époque quaternaire, cartes des minéraux et métaux, cartes hydrogéologiques, cartes climatiques, cartes des sols, cartes de la végétation, cartes océanographiques. Le catalogue est complété par un index alphabétique avec les prix et une liste des points de vente des publications de l'UNESCO dans le monde.

S'adresser à : la Division des ventes, Presses de l'UNESCO, 1 rue Miollis, 75015 Paris (France).

POUR UNE CULTURE DEMOCRATIQUE

LA DÉCLARATION DE MONTEVIDEO

« Culture démocratique et développement : l'Amérique latine au seuil du troisième millénaire », tel est le thème de la conférence qui a eu lieu à Montevideo du 27 au 30 novembre 1990. Organisée, sous les auspices du gouvernement de l'Uruguay, par l'UNESCO et l'Institut PAX, elle a réuni d'éminents représentants du monde politique et scientifique de l'Amérique latine et d'autres régions.

Rappelant la mission éthique de l'UNESCO en matière de droits de l'homme et de paix, la Déclaration demande à l'Organisation d'accorder priorité aux actions qui favorisent une vie sociale et culturelle démocratiques. A l'ouverture des travaux, le Directeur général de l'UNESCO, M. Federico Mayor, a mis l'accent sur le fait que c'était la première fois que l'Organisation entreprenait une action d'envergure internationale en matière de démocratie.

La Conférence de Montevideo sera suivie en 1991 de deux rencontres analogues qui auront lieu à Prague (Tchécoslovaquie) et à Gorée (Sénégal). Nous donnons ci-après de larges extraits de sa Déclaration, dont le sous-titre, « Culture et "gouvernabilité" démocratiques », dégage la ligne de force.

Préambule

Un peu partout dans le monde (...) les sociétés négocient la difficile transition vers des formes politiques et économiques qui restituent responsabilité, initiative et pouvoir de décision à l'ensemble des acteurs sociaux. Les systèmes autoritaires ou centralisateurs, qui avaient fait de l'Etat un acteur hégémonique, seul habilité à définir les options en matière politique, sociale et économique, reculent devant la quête, qui va se généralisant, d'une légitimité nouvelle émanant de la volonté populaire et fondée sur la reconnaissance de la vie politique comme espace de droit (...)

Démocratie et développement durables seront en grande partie fonction de l'aptitude de chaque société à se moderniser de l'intérieur, en particulier par des changements et des ajustements qui renforcent l'efficacité et la légitimité de l'Etat dans ses fonctions judiciaires et d'arbitrage ainsi que dans son rôle de stimulation et d'orientation dans les domaines économique et culturel. Ce n'est qu'ainsi que l'on viendra à bout des inégalités et que l'on favorisera une nouvelle intégration nationale autour d'un projet commun de société civile, plus juste et plus effectivement pluraliste (...)

Principes et recommandations

La Conférence (...) réaffirme à l'unanimité l'importance capitale de la démocratie pour le devenir de l'humanité, en tant que :

- seuls système et pratique fondés sur la souveraineté du peuple, ouverts à la participation effective à la vie publique de tous les secteurs de la société et de tous les courants de sensibilité, sans discrimination aucune ;
- seuls système et pratique de vie publique capables d'engendrer un Etat de droit reposant sur la reconnaissance des droits de l'homme et des libertés civiques et individuelles comme fondement éthique d'une société civile de personnes libres et égales, et dans laquelle l'Etat est le garant suprême de ces droits et de ces libertés ;
- seuls système et pratique de vie sociale orientés vers la recherche pacifique et solidaire de la justice sociale, de l'équité et du bien-être individuel et collectif, dans le cadre de la loi commune (...)

Recommande en particulier à l'UNESCO, qui, au sein du système des Nations Unies, est investie d'une mission éthique particulière dans le domaine des droits de l'homme et de la paix, de donner la priorité dans le cadre de ses programmes biennaux et de la planification à moyen terme, à la mise en œuvre d'actions tendant à promouvoir une vie sociale et culturelle démocratique, et notamment en coopération avec les Etats membres qui le souhaiteraient et les réseaux institutionnels publics et privés compétents :

- d'encourager et d'organiser des forums de réflexion et d'échange de vues entre les communautés intellectuelles et politiques ;
- d'élaborer et d'intégrer dans les programmes d'éducation générale relatifs aux droits de l'homme et à la paix, des contenus relatifs aux connaissances et aux valeurs en matière de démocratie ;
- d'entreprendre des études comparatives sur les mécanismes existants (i) de négociation et de solution pacifique des conflits d'intérêts ; (ii) d'interaction entre la société civile et l'Etat ; (iii) de participation et de communications sociales horizontales.

Ambassadeurs, aventuriers et empires

Par François-Bernard Huyghe

« **L**E trente-unième l'on fit à Junthia ou Siam la réjouissance de l'avènement à la couronne du Roi du Portugal, où il fut tiré nombre de coups de canon et feux d'artifice par les vaisseaux étrangers. Le lendemain premier Novembre Monsieur Constance me convia à un grand festin qui se faisoit pour la réjouissance de cet avènement, je m'y trouvai, tous les Européans de la ville y festoient, et on tira toute la journée du canon sans discontinuer : après le repas, il y eut Comédie, les Chinois commencèrent, il y avoit aussi des Siamois, leurs postures me paroissoient ridicules et n'approchent pas de celles de nos baladins en Europe... » Le touriste qui écrit ces lignes est le chevalier de Chaumont. Il conduit en 1685 une ambassade qui répond à celle envoyée un an plus tôt par le roi du Siam à Louis XIV.

Quel personnage que ce Constance, alias Constantin Hierarchy, Grec de Céphalonie, qui avait pris le nom de Constantin Phaulkon

à son arrivée en Asie. Né catholique, il s'était converti à l'anglicanisme puis reconverti avant d'épouser une chrétienne japonaise. D'abord simple garçon de cabine sur un navire britannique, puis interprète auprès du mandarin siamois chargé du Trésor, il sera fait superintendant du commerce extérieur. Anobli, il devient le maître de fait de la politique étrangère siamoise.

Comploteurs et aventuriers à la cour du Siam

Il est sans doute chargé par les Anglais de favoriser les intérêts de la factorerie de l'East India Company, au détriment des Hollandais qui ont acquis de force le quasi-monopole du commerce siamois avec la Chine. Il joue la carte française. S'ensuivent d'obscurs épisodes où interviennent jésuites et missionnaires (en concurrence avec les « Maures », fort nombreux, qui répandaient l'islam). Des garnisons françaises s'installent à Mergui, sur l'océan Indien, et à Bangkok ; le parti francophile triomphe. Pour peu de temps. Le roi Pra Narai

est atteint d'une maladie suspecte dont il mourra, et un général du nom de Petraja s'empare du trône. Il fait exécuter ses rivaux, de même que Constance et quelques missionnaires, et ferme le pays aux influences étrangères. Ainsi s'achève le règne de Pra Narai, souverain si ami des lettres qu'il parlait en vers, et que nul ne lui plaisait s'il n'était poète.

Tout au long de ce 17^e siècle, l'histoire de la cour d'Ayuthya abonde en personnages du type de Constance, par exemple le Japonais Yamada Nagamara, qui commanda rien de moins que la garde royale et incarna l'influence nipponne au Siam. Ces étrangers qui s'immiscent dans la politique de la Thaïlande ne font que témoigner du caractère cosmopolite de la société où ils tiennent une place si visible. N'y avait-il pas quarante communautés étrangères à Ayuthya ? En ce sens, de tels hommes sont aussi le produit des routes de la soie.

Pour nous, voyageurs de l'expédition maritime, ces destins ambigus ou romanesques n'offrent pas seulement un moment de rêverie entre deux recherches sur les poteries Tang.

L'arrivée des ambassadeurs français au Siam vers 1686. Aquarelle d'époque.



Observation d'une éclipse
de soleil au Siam
(l'actuelle Thaïlande) en 1688.
Gravure française d'époque.

Ils nous rappellent de façon spectaculaire que les grandes voies du commerce favorisent aussi les soubresauts de l'histoire. Une idée qui s'impose avec insistance depuis que le *Fulk-al-Salamah* a fait une première escale en Thaïlande, à Phuket, avant de se diriger vers la Malaisie, puis l'Indonésie, pour revenir enfin à Bangkok.

Entre l'océan Indien et la mer de Chine, la barrière indochinoise

Il est vrai que la péninsule indochinoise marque une frontière déterminante sur les routes de la soie. La crainte des pirates malais, ou peut-être le désir de profiter des vents de mousson en évitant un long détour par le sud, y a attiré très tôt le trafic entre l'océan Indien et la mer de Chine. Sur la côte occidentale de la Thaïlande, l'expédition visite la plage où mouillaient les navires arabes, peut-être dès le 9^e siècle. Sur la côte orientale, au bord de la mer de Chine méridionale, nous avons pu nous livrer à la chasse aux fragments de céramiques chinoises, qui se ramassent là comme des coquillages.

Soit, mais entre les deux ? Il y a quelques années, on émit la théorie que les cargaisons franchissaient ce bras de terre dans des bateaux roulés sur des rondins et tirés par des éléphants. Une chaîne de télévision voulut vérifier expérimentalement cette théorie : il en résulta un tel bris de planches — sans parler de porcelaines — que l'on peut douter de la vraisemblance de la chose. Les archéologues s'interrogent donc encore sur cette « route transpéninsulaire ».

L'étape suivante, Malacca, nous confirme combien ces grands courants commerciaux influent sur la vie des peuples. On parle souvent de la Malaisie « pluriethnique et pluri-culturelle », mais sait-on qu'à Malacca, au début du 16^e siècle, il ne se parlait pas moins de 84 langues différentes, dont trois variétés de malais, propre chacune à une classe sociale ? Et que les communautés indienne, arabe, persane et chinoise y avaient leur quartier et pesaient d'un grand poids sur la vie de la cité ?

Entre la fondation de la ville à la fin du 14^e siècle par le prince Parameswara, exilé de Sumatra, et la colonisation portugaise en 1511, se développe un Etat dont le destin devait être marqué par sa vocation maritime. Immédiatement, l'empereur chinois Yongle comprend l'importance du port qui vient de se créer en ce point stratégique du détroit de Malacca.

Dès 1403, les Chinois commencent à y envoyer des missions et établissent des relations diplomatiques. Au nombre des envoyés impériaux, l'amiral musulman Cheng He, qui dirigea plusieurs expéditions navales, exemplaires de la politique de prestige et d'expansion commerciale des Ming. Tout au long de notre périple, nous retrouverons les traces de sa flotte, une des plus importantes de l'histoire par le nombre et la taille des navires.

Le développement spectaculaire de Malacca



donne raison à la diplomatie chinoise : à mi-chemin du pôle indien et du pôle chinois des routes de la soie, la ville regorge de giroffles des Moluques, de bois de Timor, d'objets chinois et japonais, de produits indiens, d'épices, de parfums, d'herbes médicinales, de rubis de Ceylan, d'or et d'argent. Les marchands de toutes les nations y attendent les vents favorables ou y échangent leurs cargaisons.

Par Ormuz, Bassorah ou Suez et Le Caire, ces richesses parviennent jusqu'en Europe. Le malais devient la *lingua franca* de la région. Tout contribue à la prospérité de Malacca, qui n'a d'autre ressource que le commerce : le contrôle qu'elle exerce bientôt sur la péninsule et l'est de Sumatra, sa politique fiscale intelligente qui enrichit l'Etat sans décourager les négociants étrangers, voire sa politique matrimoniale — un sultan de Malacca épousera même une princesse chinoise vers le milieu du 16^e siècle.

L'islamisation du pays joue également en sa faveur. Elle résulte d'une mission envoyée par le roi de Pasai (nord de Sumatra), après que les commerçants musulmans, et peut-être les soufis qui les accompagnaient, eurent préparé le terrain. Parameswara, suivi de ses nobles puis du peuple en son entier, se convertit. L'islam devient bientôt religion officielle. Cela facilite les relations avec les commerçants arabes ou persans qui maîtrisent le commerce dans l'océan Indien.

La structure étatique reflète la prédominance du négoce. Le sultan, ses principaux ministres (au nombre desquels il faut compter le *Shahbandar*, le « maître du port ») sont, selon l'expression d'un spécialiste malais « à la fois les détenteurs de l'autorité et les principaux marchands de Malacca ». Leur fortune est considérable et chaque commerçant dont le navire mouille à Malacca sait qu'il lui faudra verser à ces dignitaires une part de son profit.

Naît ainsi une thalassocratie, où se côtoient toutes les nations et les religions, et où un chroniqueur portugais disait, il y a 400 ans, avoir vu « le plus grand nombre de marchands et de navires qui se puisse trouver dans tout le monde ».

L'empire maritime indonésien

S'il est un pays qui incarne l'idée de diversité et d'ouverture au monde, c'est sans doute l'Indonésie, avec ses 13 700 îles, ses 250 groupes ethniques et le nombre encore plus grand de langues qui y sont recensées. Pour nous, cette étape est surtout l'occasion d'acquérir, à la faveur d'un séminaire, quelques lumières sur le royaume de Srivijaya — si mal connu que certains doutent qu'il ait jamais existé. Et pourtant, entre le 7^e et le 14^e siècle, émerge à Sumatra, parmi les nombreuses villes portuaires de l'archipel indonésien qui luttent pour la suprématie commerciale et maritime, un royaume que les Chinois nommeront San Fu Qi. L'hindouisme y fleurit, mais aussi le bouddhisme, et des moines chinois vont étudier les textes sacrés à Palembang, principale cité de Srivijaya.

Au 13^e siècle, ce royaume tient sans doute sous sa dépendance quinze autres royaumes, dont Ceylan. Son hégémonie s'étend sur une large part du Sud-Est asiatique, de la Thaïlande à Sumatra. Progressivement, cet Etat guerrier se transforme en royaume commerçant et devient le centre d'un réseau complexe de ports maritimes et fluviaux, par lesquels transitent le négoce international ou les échanges locaux et qui jouissent d'une relative autonomie.

Une fois encore, les routes de la soie font et défont les empires. ■

FRANÇOIS-BERNARD HUYGHE, écrivain et journaliste français, a fait partie de la Division du patrimoine culturel de l'UNESCO. Il a publié notamment *La soft-idéologie* (Robert Laffont, Paris 1987).

coups
de cœur

par Isabelle Leymarie

■ JAZZ

Charlie Haden and The Liberation Music Orchestra. Dream Keeper. Avec l'Oakland Youth Chorus. Arrangements de Carla Bley (chef d'orchestre), Charlie Haden (b), Branford Marsalis (sax. ten.), Ken McIntyre (sax. alto), Earl Gardner (tpt), Paul Motian (batterie) et autres. 1 CD Polydor 847 876-2.

Grand orchestre, à mi-chemin de la musique folklorique et du jazz proprement dit, interprétant de la musique engagée d'inspiration surtout sud-américaine ou sud-africaine. « Spiritual », notamment, est dédié à Martin Luther King et à d'autres leaders afro-américains. Les couleurs orchestrales sont fraîches, non conventionnelles, et Charlie Haden réunit ici des musiciens qui, d'habitude, ne jouent pas ensemble.

Wallace Roney.

The Standard Bearer. Roney (tpt), Gary Thomas (sax. ten.), Mulgrew Miller (p), Charnett Moffett (b), Cindy Blackman (batterie), Steve Berrios (perc.). 1 CD VG 651 600622.

Le jeune et brillant trompettiste Wallace Roney, formé à la grande école d'Art Blakey, nous livre ici, en compagnie de musiciens de sa génération, une interprétation inédite de standards (morceaux classiques) tels que « Con Alma » ou « Giant Steps ». Roney possède un ton rond, chaleureux et musclé, rappelant un peu Lee Morgan, qu'il cite d'ailleurs comme l'une de ses sources d'inspiration. Berrios, ancien compagnon de Mongo Santamaría, ajoute un piment latin sur « Loose ». Moffett, Blackman et Miller sont parmi les *sidemen* (accompagnateurs) les plus cotés du jazz actuel. Gary Thomas, que je découvre sur ce disque, ira certainement très loin. Du jazz fort et solide.

■ MUSIQUE CLASSIQUE

Gluck. Les pèlerins de la Mecque ou la rencontre imprévue.

Orchestre de l'Opéra de Lyon, sous la direction de John Eliot-Gardiner. Coffret de 2 CD Erato 2292455162.

Voici le premier enregistrement de cet opéra-comique de Gluck sur un livret français, qui fut créé à Vienne en 1764. Ce divertissement, composé en pleine vogue des Turqueries, se passe au Caire. Le sultan Rezia erre à la recherche de sa bien-aimée qu'il croit morte ; après bien des épreuves, les deux amants sont réunis. La musique est élégante, enjouée, les arias, d'une grande fraîcheur.

Classiques des Amériques.

Vol. 1. Cervantes, Saumell, Gottschalk.

Georges Rabol, piano. 1 CD Opus 30-9001.

Rabol, pianiste d'origine martiniquaise, interprète merveilleusement, avec des pans contrastés d'ombre et de lumière, les œuvres de trois compositeurs créoles du 19^e siècle. Cervantes et Saumell sont les grands maîtres cubains de la danza et de la contradanza. Louis Moreau Gottschalk, né à la Nouvelle-Orléans, séjourna à plusieurs reprises à Cuba et à Porto Rico, et ramena les rythmes antillais aux Etats-Unis. On décerne les influences du romantisme espagnol, mais mêlées d'apports afro-antillais qui donnent à ces musiques un caractère fortement syncopé rappelant le

ragtime. Les morceaux, savoureux et enlevés, évoquent le charme et la douceur des contrées tropicales dont ils sont issus.

Manuel de Falla.

L'œuvre pour piano, Jean-François Heisser, pianiste. 1 CD Erato 2292-45481-2.

Voici l'un des enregistrements les plus lumineux et les plus inspirés d'œuvres pour piano de Manuel de Falla dont Heisser, avec une justesse infaillible, rend toutes les nuances. « Le tricorne » ou les « Obras españolas » (dont, curieusement, une « Cubana » langoureuse) acquièrent un charme nouveau. « Pour le tombeau de Paul Dukas », hommage serein et contemplatif, laisse apparaître une transparence classique ; « L'amour sorcier » restitue la fougue d'une Andalousie qui pénétra Falla dans ses fibres les plus profondes. Le texte introductif de Heisser est d'une grande intelligence. Personne ne comprend mieux la musique que les musiciens.

Serge Prokofiev. Les deux sonates violon-piano et les cinq mélodies violon-piano.

Régis Pasquier, violon, Pascal Rogé, piano. 1 CD Adda 581195.

Ces sonates et ces mélodies, trop peu entendues, comptent parmi les œuvres les plus achevées de Prokofiev. Mélange de passion slave et de rigueur formelle, la sonate pour violon en fa mineur op. 80, peut-être inspirée par Haendel, fit écrire à Oistrakh, qui en eut la primeur : « Une œuvre aussi belle et profonde n'est pas apparue dans la littérature pour violon depuis des décennies. » Régis Pasquier est le fondateur du Trio Pasquier, et Pascal Rogé l'un des plus prestigieux interprètes de Satie et de Poulenc.

Debussy. La mer/Prélude à l'après-midi d'un faune/Nocturnes.

Orchestre de la Suisse romande sous la direction d'Armin Jordan. 1 CD 2292-45605-2.

L'orchestre de la Suisse romande, l'un des meilleurs du monde pour la musique de la fin du 19^e siècle et du 20^e siècle, nous livre ici d'ardents poèmes symphoniques de Debussy : « La mer », composé d'abord en Bourgogne puis achevé à Jersey, le « Prélude à l'après-midi d'un faune », inspiré par Mallarmé, et les « Nocturnes », inspirés peut-être par un autre poète français, Henri de Régnier, et par le peintre américain Whistler. Jordan fait passer, pour notre délectation, les vibrations les plus subtiles de ces sommets de l'œuvre de Debussy.

Anthologie de la mélodie russe et soviétique.

Elena Vassilieva, soprano, Jacques Schab, piano. Coffret de 2 CD. Le Chant du Monde LDC 278 972/73.

Vassilieva et Schab font revivre pour nous des œuvres du 19^e et du 20^e siècle, certaines classiques : de Glinka, Moussorgski, Tchaïkovski, Stravinski, Prokofiev, Chostakovitch. D'autres de compositeurs moins connus : Gourilev, Dargomyjski, Roslavet, Firsova, Denissov, Knaifel. Cette remarquable anthologie nous permet de découvrir des aspects encore secrets de la musique vocale russe et soviétique, parfois proche du fonds populaire, comme dans les célèbres « Enfants » de Moussorgski, parfois précieuse et féérique, comme dans la « Nuit vénitienne » de Glinka, mais toujours surprenante.

■ FOLKLORE

Cuba. Les danses des dieux. 1 CD OCORA C 559051.

Le cœur de l'Afrique palpite encore à Cuba, qui a conservé un des folklores les plus vigoureux du Nouveau Monde. Les Arará, venus du Dahomey, y vénérent toujours des déités proches de celles du vaudou haïtien, d'ailleurs également représenté sur cet enregistrement. En effet, lors des insurrections de Haïti et de Saint-Domingue, au 18^e siècle, de nombreux planteurs et esclaves libérés se réfugièrent dans la région d'Oriente, à Cuba, où leurs traditions musicales se sont maintenues jusqu'à aujourd'hui. La *santería*, d'origine yoruba, est un culte syncrétique demeuré d'actualité. Les tambours batà, utilisés pour la *santería*, sont désormais passés dans le répertoire populaire et utilisés par des orchestres de danse tels qu'Irakere, à La Havane. Du riche fonds congo viennent des instruments comme la conga et, notamment, la *rumba brava* — ensemble de chant et de musique instrumentale — différente de la rumba de salon, matinée d'influences andalouses. L'érotique guagancó où l'homme poursuit la femme en un jeu ritualisé, et la columbia, d'origine rurale, dansée principalement par les hommes, sont deux formes de cette rumba brava.

■ MUSIQUE POPULAIRE

Yalla. Let's Go. Hitlist Egypt. 1 33 tours. Mango MLPS 1040.

La nouvelle musique populaire égyptienne, mal connue à l'étranger — du moins en Occident —, a connu un essor considérable depuis la mort d'Oum Kalsoum. Le fonds classique, le romantique *mawal* notamment, demeure encore vivace, mais apparaissent aujourd'hui des bribes de disco et de rap, et des synthétiseurs, qui habillent les chansons d'un vêtement nouveau. Sont représentés sur ce disque le *shaabi*, vibrante expression des rues du Caire composée par réaction aux grands orchestres sirupeux de l'époque nassérienne, et la musique nubienne, plus africaine de caractère, avec « Balsam Shafee » (le baume qui guérit), chanté ici par Khedr.

Yomo Toro. Gracias.

1 CD Mango CIDM 1034 842 921-2.

Originaire de Porto Rico, Yomo Toro est le principal joueur de *cuatro*, sorte de guitare indienne, dans la musique latino-américaine. Longtemps confiné aux chansons du folklore, le *cuatro* a désormais conquis ses lettres de noblesse dans la salsa. Ce « taureau » de la salsa, jovial et exubérant, modernise des chansons d'amoureux de style paysan (*jabaro*) avec des arrangements utilisant violons et synthétiseurs. Un compact sympathique et bon enfant, conviant à la danse, auquel les plus grincheux ne résisteront pas.

M.C. Solaar. Bouge de là (Irie Mix).

1 maxi 45 tours. Polydor 879 205-1.

Disque amusant d'un jeune rappeur d'origine africaine grandi dans les banlieues de Paris. Notre héros rencontre plusieurs personnages au cours de son périple aventureux de Maisons-Alfort au Boulevard Barbès. Le « mix » est vivant, rythmé, mais je préfère la version a capella avec la chaleureuse voix de M.C. A vos platines, vous swingerez grave !

LE COURRIER DES LECTEURS



■ Newgrange (Comté de Meath)

Dans un article de votre numéro de novembre 1990, « Les demeures du sacré » (p. 25), le site archéologique de Newgrange est situé, par erreur, dans l'ouest de l'Irlande. Il se trouve en réalité près de la côte orientale.

Stella M.B. Webb
Dublin (Irlande)

Ce haut lieu de la culture mégalithique est situé, en effet, dans le comté de Meath, au nord-est de l'Irlande.

■ Garder l'œil sur l'environnement

J'ai été heureux d'apprendre que vous continuerez à publier de grands articles de synthèse sur l'environnement. J'ai beaucoup appris des excellents articles, « Notre maison bleue » (novembre 1990) et « Des comptes à refaire » (janvier 1991), de M. Michel Batisse.

Avec l'effet de serre, les pollutions, la déforestation, etc., les problèmes d'environnement sont devenus aujourd'hui d'une importance cruciale.

Pierre Samuel
professeur émérite à l'université
de Paris-Sud (France)

■ Source et caractères

Le Courrier de l'UNESCO est pour moi une source inestimable d'information et d'inspiration pour tout ce qui touche le tiers monde. Vos auteurs, qui appartiennent à des horizons culturels différents, apportent en la matière un éclairage qu'on ne trouve généralement pas dans les publications nationales.

Je regrette, toutefois, que les articles de Michel Batisse sur les problèmes généraux posés par l'environnement soient relégués, après les « Disques récents » et « En bref dans le monde », aux dernières pages de la revue.

Certains articles, enfin, sont imprimés sur un fond en couleur du plus joli effet. Mais les lecteurs qui n'ont pas une excellente vue ont bien du mal à lire ces articles, surtout quand ils sont en petits caractères. Pitié pour eux !

John Kirby Abraham
Journaliste
Radio France Internationale (Paris)

■ Et la démographie ?

Spécialiste de la démographie, je m'intéresse de plus en plus près aux problèmes de l'environnement. La démographie est l'un des quatre grands piliers

de notre « Maison bleue », comme l'a justement souligné M. Michel Batisse dans son article paru dans le numéro de novembre 1990.

Cet effort d'élucidation et de réflexion que vous avez entrepris vaut d'être poursuivi et amplifié à travers de grands articles de synthèse touchant les problèmes majeurs de l'environnement. Parmi ceux-ci, la démographie mérite une place centrale.

Jean Marie Poursin
Paris (France)

■ Continuez !

Agée de 75 ans, religieuse contemplative (c'est-à-dire cloîtrée) depuis 56 ans, j'ai perdu la vue en 1964. Une des sœurs de mon groupe, connaissant mon goût pour l'étude et me sachant sans aucune ressource, m'a fait parvenir le *Courrier* en braille.

Inutile de vous dire qu'après lecture d'un numéro, j'ai demandé à en bénéficier. Je vous en remercie avec une immense gratitude. J'ai également reçu un abonnement gratuit à l'édition ordinaire. Tous ceux, autour de moi, à qui j'ai passé des numéros les ont lus avec un vif plaisir.

Je continue de m'intéresser à tout ce qui est beau et digne, à la musique, à la poésie et aux arts. J'apprécie donc beaucoup votre belle et riche revue.

Une petite religieuse qui prie pour votre succès.

Sœur Emmanuelle Chanat
Communauté des Sœurs
Contemplatives du Bon Pasteur
Saint-Martin-d'Hères (France)

■ L'image et le mot

Votre revue est une publication de qualité qui, de surcroît, inspire la sympathie. Mais j'aimerais des textes plus denses, plus fouillés, aux titres moins importants, et surtout, moins de photos pleine page ! Ce qui m'intéresse, dans les entretiens, c'est ce que disent les personnages, c'est leur personnalité, et non leur portrait.

Georges Tardy
« Le Moulin »
76730 Rainfréville (France)

■ Un fervent lecteur

Etudiant, je suis amené à lire beaucoup (pour mon plus grand plaisir) et, en particulier, j'épluche la presse. Je puis vous affirmer que le *Courrier de l'UNESCO* a une place unique. C'est la seule revue à offrir, pour un prix

modique, autant de rubriques concises et réellement informatives, dans une présentation aussi raffinée et rigoureuse (couleur, structure interne, soin accordé aux moindres détails).

Enfin et surtout, c'est la seule à proposer un éclairage vraiment international sur des thèmes profondément actuels : guerre et paix, développement industriel et nature, démocratie et oppression.

J'aime à la faire connaître autour de moi !

Hervé Pesson
Les Trois Fontaines
Fussy (France)

LA BOURSE DES NUMÉROS DU COURRIER

■ Abonné depuis 1960, je recherche tous les numéros parus avant cette date, c'est-à-dire du proto-numéro paru en août 1947 (*Moniteur de l'UNESCO*), suivi du premier numéro proprement dit, paru en février 1948 (*Le Courrier*), à décembre 1959.

M. G. Tricoche
4 rue M. Lambert
16600 Ruelle (France)

■ Abonné depuis 1965, je possède tous les numéros parus depuis cette date. Agé de plus de 80 ans et n'ayant personne autour de moi qui puisse les reprendre, je cherche un amateur.

M. Marcel Cancre
Grands Champs
Noyant-d'Allier
03210 Souvigny (France)

■ Très ancien abonné, il me reste encore une centaine de numéros des années 1959 à 1979. Je serais disposé à en céder à qui désirerait compléter sa collection.

M. Guy Colard
10 bis rue des Batignolles
75017 Paris (France)

■ Désireuse de céder ma collection, qui va d'avril 1975 à décembre 1990, j'étudierai toute offre d'un autre lecteur.

Mme Nicole Riboulot
53 avenue de Paris
51000 Chalons-sur-Marne (France)

■ Je céderais la collection complète du *Courrier* des années suivantes : 1978, 79, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89 et 90.

Mme Gunck
109 rue de Sèvres
75006 Paris (France)
Tél. 45.48.28.40

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, page 3 à droite : David Harding © Cosmos, Paris. Page 2 : © María Irma Salazar, Buenos Aires. Pages 3 à gauche, 4, 6, 7 en haut : D. R. Page 5 : © Farouk Hosny, Le Caire. page 7 en bas : © Fotogram-Stone, Paris. Page 8-9 : © Monique Piétri, Paris. Page 10 : Frederic © Explorer, Paris. Page 12 : © Charles Lénars, Paris. Pages 13, 18 à droite, 26 : © Roland et Sabrina Michaud, Paris. Page 15 : © Hervé Bernard, Paris. Page 17 en haut : © Dagli Orti, Paris. Page 17 en bas : C. Choffet © Futur Musée du Temps, palais Grandville, Besançon. Page 18 à gauche : J. Oster © Musée de l'Homme, Paris. Page 19 : © Laboratoire de recherche des musées de France, Paris. Page 21 en haut : © Musée royal d'art et d'histoire, Bruxelles. Page 21 en bas : © J.-L. Charmet/Bibliothèque des arts décoratifs, Paris. Page 22 : © Artephtot/National Palace Museum, Taiwan. Page 23 : © Claude Sauvageot, Paris. Page 24 : M. Huet © Hoà-Qui, Paris. Page 25 : © Musée de l'Homme, Paris. Page 27 : © Explorer Archives, Paris/Bibliothèque nationale, Paris. Page 28 : © Dagli Orti, Paris/Bibliothèque Topkapi, Istanbul. Page 29 : Sinclair Siammers/Science Photo Library © Cosmos, Paris. Page 30-31 : Thomas Ives © ANA, Paris. Page 32 : © Explorer Archives, Paris/Musée des arts décoratifs, Paris. Page 33 : Roberto de Guglielmo/Science Photo Library © Cosmos, Paris. Page 34 : Paul Laes, Bruxelles © Stedelijke Musea, Leuven. Page 35 : D.R./Collection Fondation Cointreau pour la création contemporaine. Page 36 : Michael Siegel © Cosmos, Paris. Page 37 : Bridgeman © Artephtot, Paris/Museum of Fine Arts, Boston. Page 38 : J. Martin © Artephtot, Paris/Hospital de la Caridad, Séville. Page 39 : © Explorer Archives, Paris. Page 40 : Patrick Broquet © Explorer Archives, Paris/Musée du Louvre. Page 44-45 : Garrigues © Rapho, Paris. Page 47 : © J.-L. Charmet, Paris/Bibliothèque nationale, Paris. Page 48 : © Edimédia, Paris.

Directeur : Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef : Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Français : Alain Lévêque, Neda El Khazen
Anglais : Roy Malkin, Caroline Lawrence
Espagnol : Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Russe : Gueorgui Zélénine
Etudes et recherches : Fernando Ainsa
Unité artistique, fabrication :

Georges Servat (47.25)
Illustration : Ariane Bailey, Carole Pajot-Font (46.90)
Documentation : Violette Ringelstein (46.85)
Relations éditions hors Siège et presse :
Solange Belin (46.87)
Secrétariat de direction :
Annie Brachet (47.15), Mouna Chatta
Editions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen) : Marie-Dominique Bourgeois (46.92)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe : Alexandre Melnikov (Moscou)
Allemand : Werner Merkl (Berne)
Arabe : El-Said Mahmoud El Sheniti (Le Caire)
Italien : Mario Guidotti (Rome)
Hindi : Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Persan : H. Sadough Vanini (Téhéran)
Néerlandais : Paul Morren (Anvers)
Portugais : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Turc : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Ourdou : Wali Mohammad Zaki (Islamabad)
Catalan : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Coréen : Paik Syeung Gil (Séoul)
Kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Croato-serbe, Macédonien, Serbo-croate,
Slovène : Blazo Krstajic (Belgrade)
Chinois : Shen Guofen (Beijing)
Bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Grec : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Dinghalais : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Finnois : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Suédois : Manni Kössler (Stockholm)
Basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Vietnamien : Do Phuong (Hanoi)
Pachto : Zmarai Mohaqiq (Kaboul)
Haoussa : Habib Alhassan (Sokoto)
Bangla : Abdullah A. M. Sharafuddin (Dacca)
Ukrainien : Victor Stelmakh (Kiev)
Tchèque et Slovaque : Milan Syruček (Prague)

VENTES ET PROMOTION

Responsable : Henry Knobil (45.88),
Assistante : Marie-Noëlle Branet (45.89),
Abonnements : Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jocelyne
Despouy, Alpha Diakité, Jacqueline Louise-Julie,
Manichan Ngoneko, Michel Ravassard, Michéle
Robillard, Mohamed Salah El Din, Sylvie Van Rijsewijk,
Ricardo Zamora-Perez
Liaison agents et abonnés : Ginette Motreff (45.64),
Comptabilité : (45.65)
Courrier : Martial Amegea (47.50)
Magasin : Hector Garcia Sandoval (47.50)

INSPECTION ET RÉASSORTS : Prômevente.

Philippe Thoreau : 45.23.25.60

ABONNEMENTS. Tél. : 45.68.45.65

1 an : 139 francs français, 2 ans : 259 francs.

Pour les pays en développement :

1 an : 108 francs français, 2 ans : 194 Francs

Reproduction sous forme de microfiches (1 an) :
113 francs.

Reliure pour une année : 72 francs

Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à
l'ordre de l'UNESCO.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à
condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention
« Reproduits du Courrier de l'UNESCO », en précisant la date du
numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du
Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications
qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la
Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un
coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier
de l'UNESCO expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas
nécessairement celle de l'UNESCO ou de la Rédaction. Les titres des
articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les
frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent
pas reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DEPOT LEGAL : C1 - AVRIL 1991

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.

Photocomposition : Le Courrier de l'UNESCO

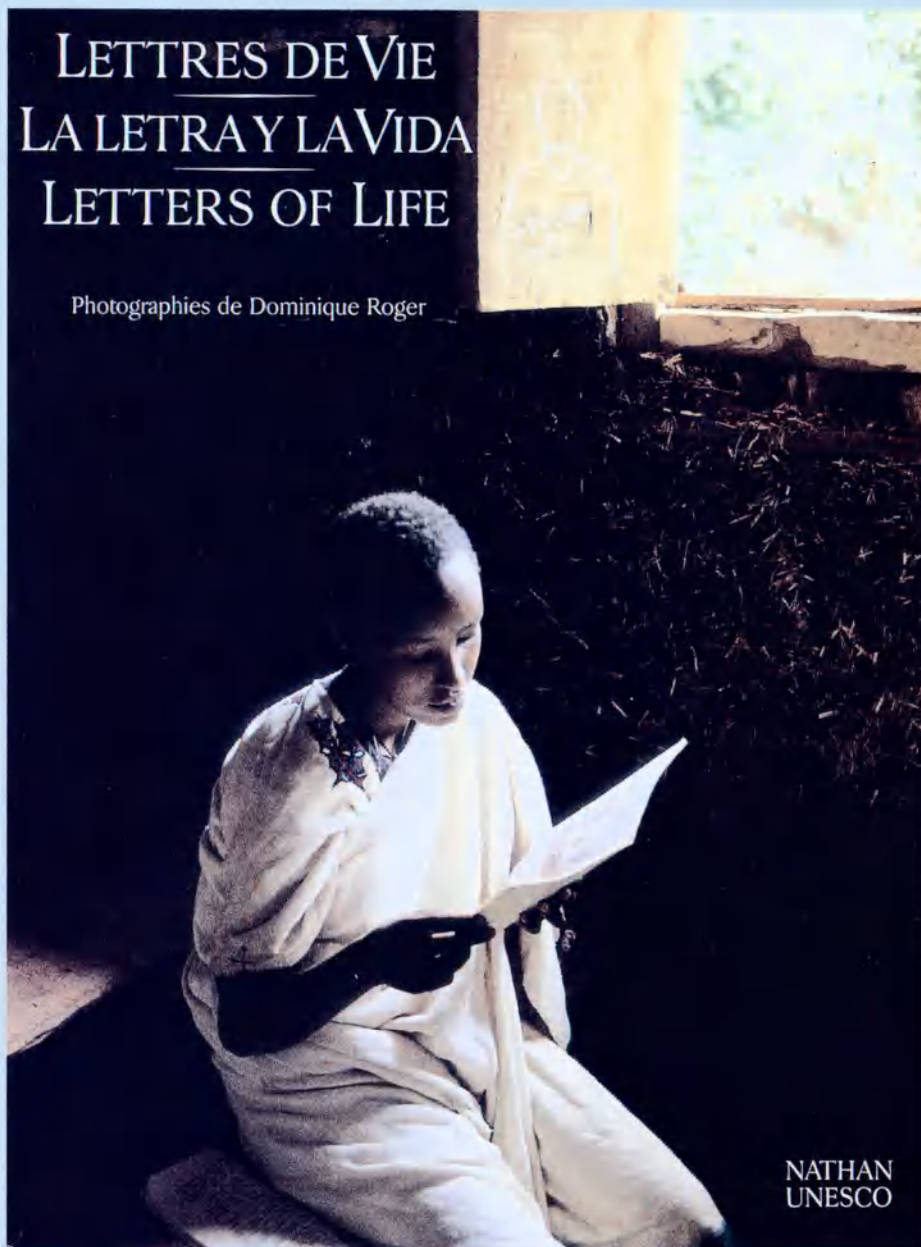
Photogravure-impression : Maury-Imprimeur S.A.

Z.I. route d'Etampes, 45330 Malesherbes

UN GRAND LIVRE SUR L'ALPHABÉTISATION DANS LE MONDE

LETTRES DE VIE LA LETRAY LA VIDA LETTERS OF LIFE

Photographies de Dominique Roger



NATHAN
UNESCO

L'UNESCO, en collaboration avec les éditions NATHAN, publie un ouvrage intitulé **Lettres de vie**, qui clôture l'Année internationale de l'Alphabétisation (1990) et présente un panorama des efforts consentis, dans 22 pays, pour faire face à l'analphabétisme.

Ce superbe livre-album trilingue (français, anglais, espagnol), illustré de 52 photographies de Dominique Roger, porte la signature de 52 personnalités internationales de tous horizons.

Ainsi, telles les lettres de l'alphabet, cet ouvrage se lit de « A », comme Aquino Corazon ou Arias Oscar, à « Z » comme Zao Wou Ki ou Zouc, en passant par « F » comme Freire Paulo, et « S » comme Senghor Léopold Sédar, et symbolise des valeurs comme l'amour, l'égalité, la fraternité et la solidarité.

Une partie des bénéfices de la vente du livre sera versée au Compte spécial de l'UNESCO pour l'alphabétisation mondiale. **Lettres de vie** a été présenté au public le 13 février 1991, lors d'une journée portes ouvertes à la Maison de l'UNESCO.

Cette journée a été l'occasion du lancement, en France, d'une vaste campagne de mobilisation des enfants de 6 à 15 ans pour l'achat de crayons et de cahiers destinés à des élèves des pays en développement qui n'ont pas le matériel minimal nécessaire pour étudier. Menée avec le concours d'Antenne 2 et du Ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports, cette opération va s'élargir à d'autres pays.

Prix du livre : 250 FF, trilingue : français, anglais, espagnol
ISBN 2.09.284.763.5

En vente dans les librairies

